



The *Great* Canadian
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the
Congregations of Religious Women in Canada,
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.



Projet de la *Grande* Histoire
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des
congrégations de religieuses au Canada,
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

**Asile du Bon-Pasteur de Québec
Centenaire du Bon-Pasteur de Québec,
1850-1950
Québec**

Source: Library of the
Catholic Health Alliance of Canada

Copyright: Public Domain

Digitized: November 2019

D

Centenaire

du

Bon-Pasteur
de Québec

1850-1950



BX
4489.7
.B6
C397

SOMMAIRE de l'ALBUM

JOURNÉE

<i>de la communauté</i>	- 11 janvier
<i>du centenaire</i>	- 12 "
<i>des bienfaiteurs</i>	- 13 "
<i>des protégées</i>	- 14 "
<i>des élèves anciens et anciennes</i>	- 15 "
<i>des employés</i>	- 23 avril
<i>des sœurs jubilaires</i>	- 17 mai
<i>du Délégué Apostolique</i>	- 28 "
<i>des défunts</i>	- 12 juillet
<i>des amicalistes</i>	- 25 "
<i>des élèves</i>	- 8 septembre

DOCUMENTS et SOUVENIRS

Au courrier du CENTENAIRE

*Cet album n'étant point paginé,
le sommaire renvoie à la date
des célébrations ou des journées.*



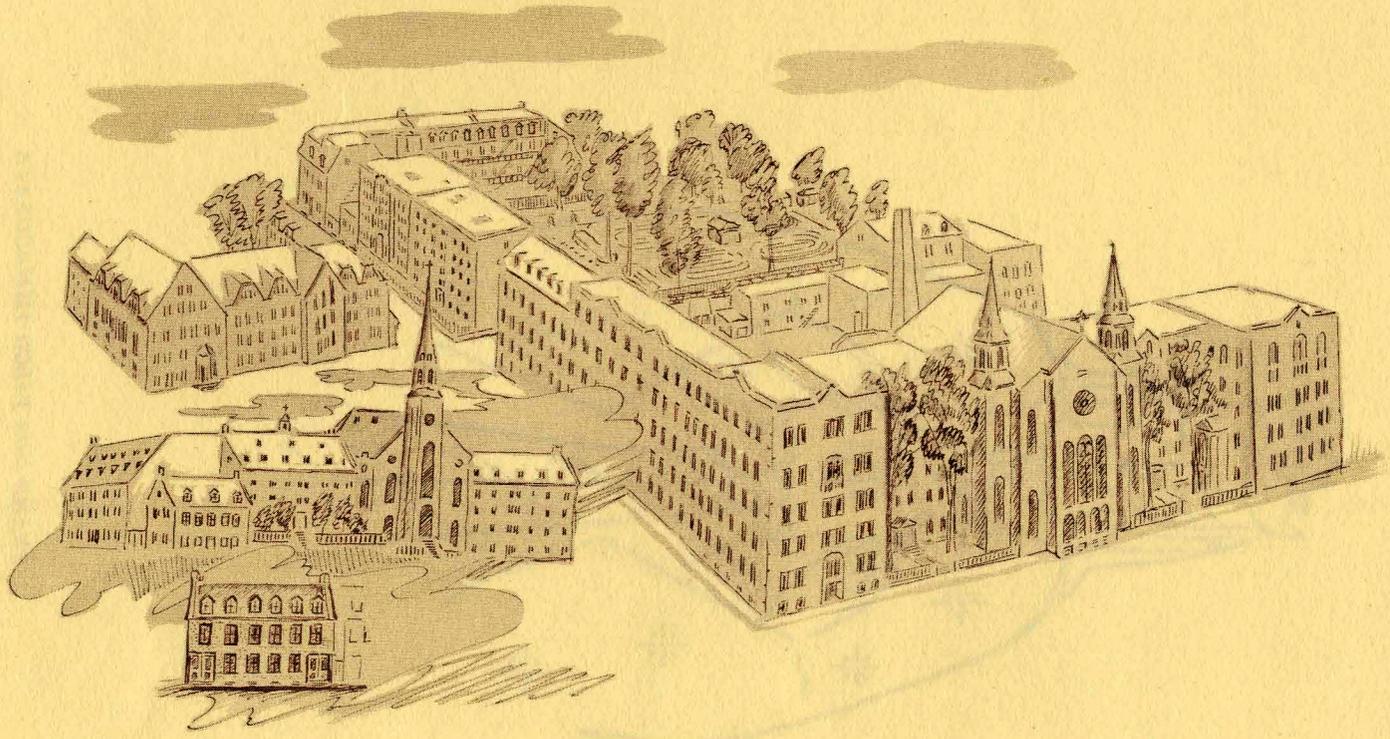
Centenaire

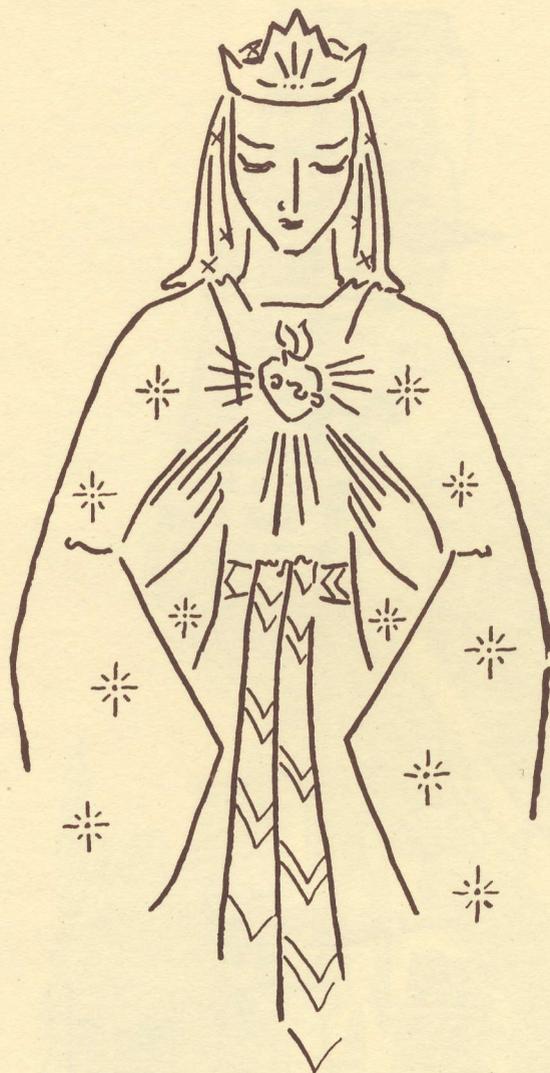
du

Bon-Pasteur
de Québec

1850-1950





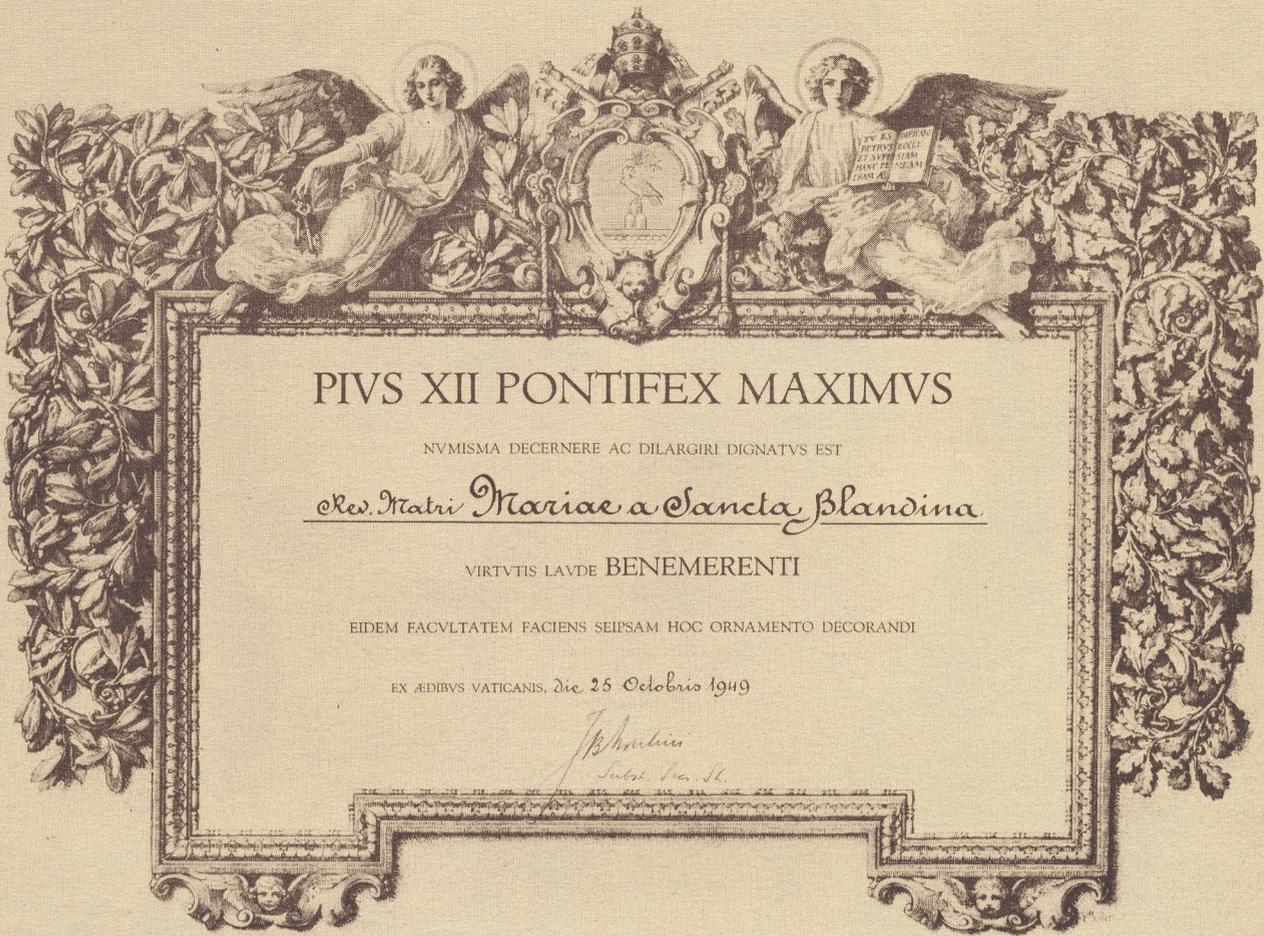


TRAHE NOS VIRGO IMMACULATA

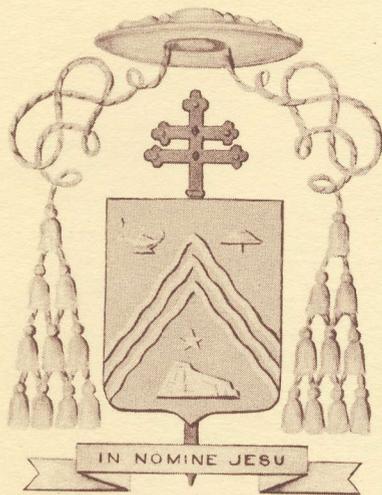
*Devise de la congrégation
des Sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie,
Bon-Pasteur de Québec.*

à
Sa Sainteté le Pape Pie XII
glorieusement régnant
l'institut centenaire
du Bon-Pasteur de Québec
présente
en l'an de grâce
1950
ce respectueux et filial
HOMMAGE









+ Maurice Roy. Arch. de Québec

En cette année sainte, année de votre centenaire, je prie instamment Celui qui s'est nommé le Bon Pasteur de bénir avec effusion l'Institut qu'il a guidé depuis cent ans dans les voies de la charité,

+ M.R.



LE CHEVALIER GEORGES-MANLY MUIR
(1807-1882)

*avocat, greffier de l'Assemblée législative à Québec,
membre actif et dévoué de la Société Saint-Vincent-de-Paul.
Fondateur de l'Œuvre du Refuge.*



MÈRE MARIE-DU-SACRÉ-CŒUR

(MADAME F.-X. ROY, née MARIE-JOSEPHE FITZBACH)

(1806-1885)

*Fondatrice et première Supérieure
des Sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie,
Bon-Pasteur de Québec.*

La célébration du CENTENAIRE DE LA FONDATION DE L'INSTITUT BON-PASTEUR DE QUÉBEC fut préparée dans l'intimité de la famille religieuse par un TRIDUUM qui créa l'ambiance propre à ces fêtes du souvenir et de l'action de grâces.

Le programme du mercredi, 11 janvier 1950, était le suivant :

8 h. MESSE SOLENNELLE

Officiant : monsieur l'abbé Louis Caron
aumônier de la Maison-Mère

Diacre : monsieur l'abbé J.-Oscar McNicoll
assistant-aumônier à la Maison-Mère

Sous-diacre : monsieur l'abbé Georges Laberge
aumônier de la Maison Sainte-Madeleine

Prédicateur : monsieur l'abbé Louis Caron

10h.30 Visite au Refuge Sainte-Madeleine

2 h. Présentation du film historique :
LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC

11 janvier

La chapelle de la Maison-Mère voit se grouper la congrégation entière pour le sacrifice de suprême adoration, d'action de grâces, de miséricordieuse réparation et d'ardente impétration.

Les mélodies de pur grégorien élèvent les âmes vers le Père " *de qui procèdent tous dons* " tandis qu'à l'autel messieurs les aumôniers Louis Caron, J.-Oscar McNicoll de la Maison-Mère et Georges Laberge de la Maison Sainte-Madeleine préparent l'offrande de " *la centième* ".



Le révérend père Antonio Dragon, s.j. prédicateur invité, ¹⁾ est remplacé *in absentia* par monsieur l'aumônier Louis Caron. Une contemplation à vue de siècles des beaux élans de charité dans l'Église constitue la magnifique page d'ouverture que nous présente monsieur l'abbé Caron.

LA CHARITÉ DANS L'ÉGLISE

Mes sœurs,

Ce premier jour de vos fêtes peut être considéré, il me semble, comme la vigile des quatre grands jours qui vont suivre, une vigile de première classe... avec jeûne. Ce matin en effet vous jeûnez du sermon de circonstance que devait prononcer le révérend père Antonio Dragon, s. j. Son absence vous prive du régal que vous attendiez.

Même quand on jeûne, on peut prendre quelque chose. C'est ce quelque chose que je vais vous offrir. A défaut de la substantielle nourriture d'une instruction pleinement appropriée, vous aurez pour calmer le tourment de la faim la maigre compensation d'une allocution.

Je vous parlerai de la charité vivante dans l'Église. C'est un sujet qui vous est familier : les œuvres que vous accomplissez en témoignent. Qu'il fait bon considérer, même à vue de siècles, tout ce que l'Église a accompli dans le domaine de la charité, tout ce qu'elle a entrepris en vue de la plus grande gloire de Dieu et l'extension de son règne par le salut des âmes et des corps. Contemplons pour nous en mieux convaincre les beaux élans de charité que se partagent les temps antiques, le moyen-âge et les temps modernes.

La charité dans les temps antiques

Le précepte du Sauveur de nous aimer les uns les autres comme il nous aime, de faire des œuvres de charité comme il en faisait est

tombé dans le cœur des apôtres avec la grâce qui devait en assurer le parfait accomplissement. Les apôtres " n'ont ni or ni argent ", comme ils disent eux-mêmes, " mais ce qu'ils ont ils le donnent " c'est-à-dire la parole évangélique, l'instruction donc des choses de la foi, et la bienfaisante opération des miracles qui devaient remuer les plus endurcis. Éclairés et convaincus par la surhumaine éloquence de leur prédication et de leurs prodiges, une foule de convertis se groupent autour d'eux. L'Église s'établit, et la première manifestation de sa vie est la charité. " La multitude des croyants ", lisons-nous dans les Actes des apôtres, " n'était qu'un cœur et qu'une âme. Personne disait des choses qu'il possédait c'est à moi ; mais tout était commun entre eux. Il n'y avait pas de pauvres, ou plutôt il n'y avait que des pauvres dans cette grande famille ; car tous ceux qui avaient des terres et des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, et l'on distribuait à chacun selon ses besoins ".

Les commencements de la charité furent héroïques. Il s'agissait de donner au cœur humain un élan énergique qui lui fit entreprendre toutes sortes d'œuvres. Dès les premiers jours de l'Église, les bonnes œuvres prennent une telle importance que les prêtres n'y peuvent suffire. Il faut leur donner des coopérateurs à qui on confiera le département de la bienfaisance et de la miséricorde. Ce sont des hommes remplis de l'Esprit de Dieu et de sagesse : **Viros... plenos Spiritu Sancto et sapientia*. On les appelle diacres. Ils appartiennent à la sainte hiérarchie, mais ils servent de transition entre le sacerdoce et les simples fidèles qu'il faudra associer bientôt au ministère des bonnes œuvres.

¹⁾ Voir texte aux DOCUMENTS.

Et l'Évangile se répand, les croyants se multiplient, l'élan de la charité prend une plus grande ampleur. Tout le monde veut en être. D'une Église à l'autre il se fait chaque jour des échanges de prières, de consolations et de bons services. C'est plus que du courage c'est du génie, selon l'expression de saint Paul, que les chrétiens mettent au service de la charité. Les catastrophes, les fléaux jettent dans la misère, menacent de famine des régions entières. L'ange de la douleur, la miséricorde est partout : avant même que la plainte se soit élevée, il dirige en tous sens des vaisseaux chargés d'offrandes qui vont rassurer les pauvres tremblants et presque désespérés. Quand saint Paul meurt, le commandement de la charité est parfaitement observé, la dignité des pauvres reconnue.

Spectacle étonnant pour le temps la charité devient l'occasion d'un rapprochement entre la noblesse romaine, sénateurs et consuls, et les plébéiens, les esclaves. La question de l'esclavage à laquelle devra travailler l'Église est loin d'être réglée sans doute, mais un souffle vient de passer qui prépare une meilleure compréhension des petits et des grands, la reconnaissance de leur parenté dans le Seigneur. Les filles de la haute noblesse consentent à tendre la main à des esclaves, à essuyer leurs larmes, à panser et même à baiser leurs plaies. Sous le pape Corneille, en pleine persécution, les chrétiens de Rome nourrissent chaque jour 1500 veuves, indigents et infirmes. Sous le pape Sixte, le diacre Laurent, grand initiateur d'œuvres charitables, peut montrer aux persécuteurs qui demandent les trésors de l'Église les malheureux qu'il a secourus en disant : "Voilà ce que vous cherchez", voilà nos trésors. Dans le même temps l'Église romaine, qu'illustre le prestige de Fabiola, fonde le premier hôpital chrétien. Mère de toutes les Églises, l'Église de Rome en est le modèle. Grâce à l'initiative de sa charité, on voit s'élever partout des édifices destinés à recueillir et à abriter les misères humaines.

Voilà pour les temps antiques.

La charité dans le moyen-âge

Si Rome a donné la première le spectacle de la charité active et efficace, on ne peut oublier que dans son sein et dans tout l'empire, fruit de ses conquêtes, la vie païenne est encore forte, les mœurs épouvantables ; et que, sous le dehors d'une structure de fer qui fait trembler ses sujets soumis par la force, se trouve un poison qui devait la conduire à la ruine. Rome, d'ailleurs, s'est gorgée du sang des martyrs ; ce sang doit être vengé. Aux frontières de son vaste empire on entend le pas des peuples barbares. L'odeur du sang, le besoin sauvage de prendre part à l'orgie qu'ils devinent par delà les limites de leurs pays non civilisés, les pressent d'envahir l'opulente cité et ses riches provinces. Ils quittent les mystérieuses plaines de la Russie jusque là inconnue, émergent de la forêt germanique, débouchent de la Scandinavie, appelée l'officine des nations, et, comme des vautours, se précipitent sur la capitale du monde qui malgré son luxe sent le cadavre. Ce sont les Huns, les Goths, les Visigoths, les Vandales, les Teutons qui tour à tour se jettent sur la proie convoitée, ensanglantent l'Europe, enfoncent les portes de Rome, abattent ses murs jugés infranchissables.

Mais si l'orgueil de Rome est étouffé sous ses ruines, la charité dont les chrétiens avaient déjà donné un si bel exemple a trouvé dans l'infortune, dans la mort qui féconde une nouvelle poussée de vie, un élan qui devait transformer l'Europe du Moyen-Age bouleversée. L'ange de la douleur plane au-dessus des provinces saccagées, vole au-devant des misères qui se sont multipliées. On assiste à une floraison d'œuvres de toutes sortes. Les barbares eux-mêmes qui ont pris pied dans toute l'Europe jettent dans le courant de charité des forces neuves. Leur nature sauvage s'amollit. Ils mettent au service du bien leur ardeur autrefois dévastatrice.

Des monastères de contemplatifs se fondent d'où le grand service de la prière descend sur

les classes besogneuses et les maintient, par l'exemple, en haleine de piété. Des milliers d'hôpitaux se construisent où d'innombrables malades reçoivent chaque jour les soins nécessaires à leur état.

Au sommet des montagnes près des glaces éternelles la charité attend le voyageur fatigué, l'appelle dans la nuit sombre, va le chercher sous les débris de l'avalanche, lui offre en échange de ses prières une aimable et généreuse hospitalité.

Les captifs que les guerres nombreuses ont voués aux fers, aux mauvais traitements, quelquefois à l'apostasie, voient accourir dans leur refuge les Frères de la Trinité et de la Merci qui, au risque même de leur vie, travaillent à sauver la vie, l'honneur et la foi de leurs frères.

Aux portes et dans les hôtelleries des couvents c'est la charité qui distribue le pain de chaque jour aux mendiants, aux nécessiteux. Elle attire les filles séduites chez les religieuses du Bon-Pasteur, leur rend avec l'innocence l'estime d'elles-mêmes et l'espoir d'une vie meilleure. Enfin aux peuples ensevelis dans l'ombre de la mort, déshonorés par l'idolâtrie, attendant le message du salut, elle envoie des apôtres et des civilisateurs.

La charité dans les temps modernes

Les temps modernes s'inaugurent par les découvertes qui transforment la carte géographique. Des navigateurs de génie de la lignée des Vasco de Gama et des Christophe Colomb ouvrent à l'Europe le chemin des mers jusque là inexploitées. Les Indes et les Amériques sont maintenant connues.

Si un souffle de foi a gonflé la voile de certains de ces hardis navigateurs, il faut bien dire que l'appât des richesses en a poussé d'autres à conquérir par tous les moyens des peuplades incapables de se défendre, à ne pas reculer devant d'odieux massacres pour s'assurer l'or et le butin convoités.

La charité y trouve une nouvelle occasion de reprendre son élan. Elle aussi traverse les mers pour proclamer le dogme de la fraternité universelle en faveur des indiens opprimés. Les Casas et les Dominicains, par leur courage invincible et leur éloquence, ramènent à de meilleurs sentiments les gouverneurs et les rois sans entrailles. Les fils de saint François s'illustrent en améliorant, par leur zèle intelligent et leur amour des malheureux, le sort des peuples voués à l'esclavage par des maîtres inhumains.

Au dix-septième siècle, un grand saint vit en France en qui toutes les miséricordes semblent personnifiées. Saint Vincent-de-Paul humble et pauvre prêtre, dont le cœur est si grand, si généreux, si fécond en pieuses industries et en héroïques dévouements que l'Église l'a jugé digne de patronner les œuvres catholiques. Il est contemporain de Bossuet, de Bérulle, de monsieur Olier, de toutes les illustrations du grand siècle ; il soutient la comparaison avec eux. Ses succès dans le domaine de la charité chrétienne, son influence dans l'organisation charitable des siècles suivants égalent, s'ils ne les dépassent pas, les succès et l'influence des maîtres de la pensée et des grands orateurs. Son souvenir et son souffle ont revivifié les œuvres dévastées et presque détruites par la révolution française. Son zèle n'a connu aucune limite : fondateur des Lazaristes qui doivent se dévouer à la conduite des retraites tant auprès des prêtres que des fidèles dans les campagnes, fondateur des Filles de la Charité dont toute la France se glorifie, on peut dire qu'il a activé toutes les œuvres qui de près ou de loin travaillent à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Les ignorants ont reçu l'instruction, les orphelins des refuges, les ouvriers et les domestiques l'assistance, les infirmes la consolation, les pauvres le pain, les déshonorés l'estime, tous la grâce qui sanctifie.

A côté des nombreuses communautés qu'il serait trop long d'énumérer que l'Église a approuvées et qui se sont partagées les œuvres de charité, il faut rendre hommage à nombre de laïques : l'armée libre et flottante sans cesse

renouvelée qui s'attaque à toutes les misères, à toutes les douleurs pour les soulager.

C'est là une pâle esquisse de l'histoire de la charité, de l'histoire de l'Église elle-même se portant comme une mère tendre et dévouée auprès de tous ses enfants qui la réclament, députant ses anges dans l'immense champ de la souffrance et des indigences de l'humanité.

La charité, démonstration de notre foi

Ce n'est pas trop de dire que les œuvres de charité sont une épopée au-dessus des forces et du génie de l'homme, une épopée que Dieu seul peut chanter, car c'est lui qui l'a faite.

Ceci suggère une réflexion des plus instructives. Fruit du commandement nouveau, la charité dans son exercice est un prodige aussi bien qu'une vertu : à ce titre elle démontre la perfection de sa cause qui est Dieu ; elle fait jaillir l'autorité de Dieu sur toutes les vérités qu'il nous enseigne et auxquelles les œuvres servent de cortège. Cette démonstration fut comprise à l'origine du christianisme. Pendant que le peuple cédait à la pression des miracles qui ébranlaient la nature et finissait par croire, les âmes d'élite se laissaient émouvoir par le spectacle de la fraternité chrétienne. " Voyez comme ils s'aiment ", disaient les païens, en montrant les fidèles de la primitive Église. Et convaincus que Dieu est seul assez fort pour éveiller dans les âmes un tel amour, ils rendaient hommage à sa toute-puissance, se soumettaient à l'enseignement de ses mystères.

Cette manière de démontrer les vérités de la foi par l'amour ne s'est pas affaiblie. On dit qu'il se fait de moins en moins de miracles ; c'est vrai, mais il faut bien se rappeler qu'il y en a un dans le spectacle des prodiges qu'opère la charité, un grand miracle. Il est moins sensible que la résurrection d'un mort, que la multiplication des pains au désert ; mais vingt siècles de vie chrétienne nous ont préparés à

en reconnaître toute la force démonstrative, à nous y appuyer pour ajouter foi à toutes les incompréhensibles vérités dont il est la suite et comme le glorieux couronnement. Tant d'œuvres couvrent le monde pour l'élever à Dieu, une si grande charité les anime toutes que la croyance en Dieu auteur de pareille merveille s'impose.

Conclusion

Vous avez reconnu, mes sœurs, votre place dans le champ de la bienfaisance chrétienne, et les sentiers dont vous ne devrez jamais vous écarter pour être fidèles à votre vocation. Puisse le renouvellement du siècle renouveler votre élan.

Reconnaissez l'ampleur de la mission à laquelle vous êtes appelées, puisqu'il s'agit non seulement de misères à soulager, ce serait déjà grand, mais de la foi à démontrer. Les âmes que vous rencontrerez ne vous devront pas seulement le soulagement de leur infortune, mais l'intensité ou même le recouvrement de leur foi.

Qu'il en soit ainsi pour le salut des âmes et la plus grande gloire de Dieu pendant le siècle à venir. Amen.

Et le sacrifice continue, hommage au Dieu trois fois saint.
Après la messe, un *Te Deum* solennel chante la prière de gratitude
du Bon-Pasteur centenaire.

La Maison Sainte-Madeleine, berceau de l'institut, reçoit les
autorités générales, provinciales et locales ainsi que les anciennes
religieuses de la communauté.

Au cours de l'après-midi, le film, documentaire historique
de la congrégation, est présenté en primeur à la famille religieuse
réunie à la salle du Patronage Sainte-Geneviève.

Au soir de ce 11 janvier 1950, la psalmodie redira :
" Tout est grâce, Seigneur, en nos vies comblées,
" Merci ! merci ! pour cette bénédiction séculaire ".

Jeudi, 12 janvier

JOURNÉE DU CENTENAIRE

9 h. MESSE SOLENNELLE

Officiant : révérend père Maurice Lamontagne, c.j.m.
curé de la paroisse Saint-Cœur-de-Marie

Au trône : Son Excellence Mgr Maurice Roy
archevêque de Québec

Sermon : monsieur l'abbé J.-Oscar McNicoll
défenseur du lien au tribunal provincial

11 h. Réception à la salle de communauté

2h.30 Salut solennel du Saint-Sacrement

3 h. Présentation du film historique :

LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC

*Au 12 janvier 1950, le **BON-PAS-**
TEUR de **QUÉBEC** enregistre ses cent
ans d'existence. Il convient de ren-
dre grâces au Seigneur pour ses
éternelles miséricordes.*





Sous la présidence d'honneur de Son Excellence Monseigneur Maurice Roy, digne successeur des Turgeon et des Baillargeon, un clergé nombreux s'unit aux religieux et religieuses de diverses communautés pour cette solennelle célébration.

Le sacrifice de plénitude est offert par le révérend père Maurice Lamontagne, c.j.m. curé de la paroisse Saint-Cœur-de-Marie, assisté du révérend père Jacques Gilbert, o.m.i. ancien élève, comme diacre et de monsieur l'abbé Gérard Lefebvre, vicaire à St-Jean-Baptiste et ancien élève, comme sous-diacre.

Son Excellence est accompagné au trône de monsieur le chanoine Victor Rochette, procureur diocésain, et de monseigneur Sylvio Kéroack, P.D. curé de la cathédrale de Chicoutimi. Sont présents au chœur : monseigneur J.-Edmond Duchesne, P.D. principal de l'École normale de Chicoutimi ; monseigneur Luc Morin, P.D. curé de St-Dominique de Jonquière ; monseigneur Paul Nicole, c.s. secrétaire à l'archevêché de Québec ; monsieur le chanoine Henri Fortier, curé de Ste-Famille de Kénogami ; monsieur l'abbé Louis Caron, aumônier de la Maison-Mère.

Après l'évangile, monsieur l'abbé J.-Oscar McNicoll, défenseur du lien au tribunal provincial, prononce le sermon de circonstance :

*" Veritatem autem facientes
in charitate."*

Excellence,
mes frères, mes chères sœurs,

La vie est toujours bonne ; elle est toujours un don parfait de Dieu. Si la faiblesse native nous empêche de considérer sans cesse la grandeur de ce bienfait, la reconnaissance nous impose le recueillement, quand selon notre manière humaine de compter, la mesure de notre existence constitue un tout. Chaque jour, et davantage encore, chaque anniversaire fournit à chacun l'occasion d'exprimer sa gratitude.

Il y a toutefois des époques solennelles. Quand l'unité de temps atteinte dépasse de beaucoup la longueur normale d'une vie humaine, elle s'impose fatalement à l'admiration, et si ce laps de temps a été rempli, non pas par l'activité débordante d'un seul, mais par le travail, toujours généreux, souvent héroïque, de millier de personnes qu'une même intention de bienfaisance a réunies en association, il commande comme une sorte de dévotion, parce qu'il constitue un ensemble dont chaque seconde a été fleurie par des actes de vertus.

Nous sommes à un de ces moments solennels : le centenaire du Bon-Pasteur de Québec. C'est pourquoi un sentiment commun nous réunit ce matin au pied des autels : reconnaître devant Dieu les largesses du Seigneur, et constater que l'usage qu'on en a fait, les a converties à la gloire du Créateur.

La présence de Son Excellence Monseigneur l'Archevêque de Québec, qui a toujours eu une affection marquée pour tous ceux qui s'activent dans les dévouements obscurs, est une attestation bienveillante des nombreux mérites de la congrégation des Servantes du Cœur Immaculé de Marie. C'est aux pieds de Monseigneur P.-F. Turgeon, à l'archevêché de Québec, que madame Roy, le 31 décembre 1849, acceptait la direction de l'asile Ste-Madeleine. Aujourd'hui, l'autorité du diocèse, par sa participation à ces fêtes, proclame que les espoirs fondés alors, n'ont pas été trompés.

Dans son développement, la congrégation a débordé des cadres du début, et elle déploie aujourd'hui ses activités bienfaisantes, des bords du Saguenay jusqu'aux rives de l'Outaouais, des grèves de Gaspé jusqu'aux plages de l'Atlantique, dans la Nouvelle-Angleterre et sur le sol africain. Elle reçoit aujourd'hui la reconnaissance des diocèses bénéficiaires de ses labeurs.

La couronne précieuse des nombreux amis, collaborateurs, bienfaiteurs de l'institut centenaire ajoute, à l'éclat qu'elle confère à ces célébrations, l'unanimité et des hommages et des félicitations.

Un centenaire. Cent années complètes vouées au service de Dieu. Un siècle totalement employé par une congrégation de femmes à rechercher, par un effort quotidiennement renouvelé, la perfection chrétienne et la sainteté et à se dévouer dans les œuvres les plus diverses de miséricorde. L'application des ouvrières actuelles prend son modèle sur l'abnégation des fondatrices ; le désir du parfait des devancières demeure un stimulant des activités de celles qui ont suivi ; dans cet institut l'esprit des débuts a été conservé intact.

Il est impossible, en semblable circonstance, de rappeler même les faits les plus saillants survenus pendant le premier siècle du Bon-Pasteur. Je me bornerai à indiquer ce qui a été l'âme de cet institut, l'idée qui a inspiré sa fondation, l'intention qui a présidé à ses progrès successifs. Le magnifique programme tracé par saint Paul a été ici mis à exécution parfaite. "*Veritatem autem facientes in charitate*". L'action sous la lumière de la foi et dans l'ardeur de la charité.

Le Bon-Pasteur onvrier de la vérité

Faire la vérité, c'est d'abord accepter ce que la foi enseigne, donner accueil dans son esprit aux principes qui mesurent l'action. C'est surtout ajuster son activité à la norme de la foi, de telle sorte que, elle réponde exactement, comme l'image au modèle, sans excès comme sans défaut, aux exigences du surnaturel. Saint Paul nous dit ce qu'il entend être, dans ce domaine, la perfection. "*Fidem servientes*". Faire la vérité, c'est être serviteur de la foi. Entre l'homme et la foi, doit régner la subordination qui existe entre le maître et le serviteur. Chaque chrétien doit se considérer l'engagé, l'employé de la foi.

L'esprit

La fondation du Bon-Pasteur a été inspirée par l'acceptation pratique du rôle, dévolu aux hommes, de collaborateur à la Rédemption.

Le Ciel aime répandre les bienfaits ; il le jette à profusion. Sa miséricorde spécialement l'incline sans cesse vers la misère de cette terre, qui accompagne comme son ombre, l'homme dans son pénible pèlerinage d'ici-bas.

Dans le plan de Dieu tout est équilibré. Si le mal existe, le remède existe aussi qui le guérit. Celui que l'Écriture sainte appelle le "*consector saeculorum*" voit à l'avance la série des événements qui se dérouleront dans le temps, et dispose avec poids et mesure les causes secondes qui deviendront les exécutrices de ses desseins. Lorsque certaines misères morales ne peuvent être secourues que par un effort collectif, Dieu alors sème les idées généreuses, les élans héroïques, il en jette les germes à côté des foyers du mal, sur le champ des générations successives, pour avoir en temps opportun, des moissons d'âmes susceptibles de s'intéresser à ses plans, pour récolter des cœurs généreux qui deviendront les distributeurs de ses bontés et de ses miséricordes.

UN MAL EXISTAIT

Ici, comme ailleurs, certaines plaies hideuses de l'âme ne sont possibles que dans une société plus évoluée. Y a-t-il dans nos villes, des détresses plus grandes que celles de la femme déchue, qui s'est oubliée elle-même, qui a foulé aux pieds ce qu'elle avait de plus précieux, sa vertu, et qui, de chute en chute, a roulé jusqu'à la débauche. Depuis ses premiers égarements, son front a été marqué d'un stigmate qui ne s'efface plus, celui du déshonneur. Tout le monde l'a montrée du doigt, l'a regardée avec mépris, l'a évitée comme une lépreuse.

Mais la foi n'est pas éteinte en elle ; elle voudrait renoncer au péché, retourner à Dieu. Où trouver un refuge, où chercher des moyens

d'existence? Qui peut peindre l'horreur de la situation de cette pauvre femme ainsi abandonnée, rejetée de Dieu et des hommes? Non, elle ne peut pas par elle-même fuir son désespoir, la charité chrétienne seule peut l'en délivrer.

LE REMÈDE ÉTAIT PRÊT

La première moisson est mûre des âmes qui vont s'apitoyer, à Québec, sur la détresse des femmes perdues. Monsieur Georges Muir, greffier à l'Assemblée législative, catholique modèle, visitait souvent la prison de la ville. Au hasard des conversations, il apprit que ces malheureuses, après leur détention, n'avaient d'autre asile que les mauvais lieux, d'autres moyens de vivre que la débauche. L'idée lui vint d'une maison de refuge; et cette pensée ne le quittait plus. Il en poursuivit la réalisation avec tout le zèle d'un apôtre et la persistance d'un fidèle ouvrier du Seigneur. "Si nous réussissons, disait-il, à retirer de la prostitution quelques-unes de ces malheureuses, à les ramener à une vie de pénitence, à les réhabiliter, sinon devant les hommes du moins devant Dieu, si nous empêchons quelques fautes mortelles de se commettre, ce sera déjà un beau résultat de nos efforts". Haute pensée de foi, affirmant que chacun peut être responsable de l'édification du prochain.

En ce temps-là, vivait chez les Sœurs de la Charité, où ses deux filles étaient novices, madame F.-X. Roy. Cette dame avait, dans sa vie, connu toutes les situations; en toutes, elle s'était montrée la femme forte de l'Évangile. Au surplus, on la connaissait comme dotée de toutes les aptitudes qui assureraient le succès de l'œuvre projetée.

Monseigneur Turgeon lui fit exprimer son désir de la voir se charger de la direction de l'asile qu'on se proposait d'établir. Habitée dès son jeune âge à la méditation quotidienne, madame Roy savait la part magnifique que Dieu laisse à l'humanité dans ses œuvres.

Chacun est appelé à être collaborateur du Sauveur dans l'économie du salut éternel. Aussi avait-elle l'habitude de dire: "La gloire de Dieu et le salut des âmes, c'est ma vie". D'un côté, elle prévoyait les dégoûts, les humiliations, les difficultés de tout genre qu'elle aurait à rencontrer, de l'autre son grand esprit de foi lui montrait tout le bien qui pourrait résulter de la fondation projetée. Elle se rendit donc à l'archevêché, et se jetant aux pieds de Monseigneur Turgeon, elle lui dit: "Monseigneur, je suis votre humble servante, faites de moi ce qu'il vous plaira, je regarderai votre volonté comme celle de Dieu".

C'était le 31 décembre 1849. Le Bon-Pasteur était fondé. Au fur et à mesure mûrira la moisson des âmes vaillantes qui assureront la perpétuité de l'entreprise.

Les œuvres

Qu'il soit permis de regarder rapidement de quelle manière la congrégation du Bon-Pasteur s'est comportée sur les chantiers du Christ; comment elle a soutenu le grand entrepreneur en sainteté, Jésus, venu ici-bas, où tout était brisé, pour restaurer dans sa splendeur primitive l'esprit et la volonté, l'âme et le corps humains.

a) RÉHABILITATION

L'institut a été fondé afin que ses membres se vouent "au salut des âmes, en travaillant surtout à ramener à Dieu les pauvres filles pécheresses et à les faire avancer dans les vertus chrétiennes".

Tous les métiers ne comportent pas les mêmes difficultés. Certaines tâches imposent à celles qui les entreprennent l'obligation stricte d'un dévouement absolu. "*Quis peccatum intelliget*"? Qui comprendra le péché et la dévastation profonde qu'il produit dans les

âmes? Les fautes répétées stérilisent le cœur comme le feu qui mange la forêt et dévore dans l'humus tous les éléments susceptibles d'assurer la pousse de la végétation. L'aire ravagée est devenue de la cendre où rien ne pousse. C'est à de telles âmes qu'il faut redonner la fécondité surnaturelle. La grâce de Dieu est là sans doute, il le faut bien. Mais il reste, que selon l'ordre normal, les habitudes doivent d'abord régresser, peu à peu disparaître et qu'avant de voir cette âme se diriger d'un mouvement spontané vers le ciel, la sœur miséricordieuse doit supporter et soutenir le corps entraîné de tout son poids vers la terre et lutter sans répit pour soustraire sa protégée à une sorte de gravitation constante qui la rive aux vanités du monde.

b) ENSEIGNEMENT

Une fois à l'œuvre, c'est la logique des faits et les nécessités nouvelles qui ont commandé les développements du Bon-Pasteur. Au premier asile, ouvert le 11 janvier 1850, sur la rue Richelieu, s'ajoutèrent : l'hôpital de la Miséricorde, la crèche Saint-Vincent-de-Paul, la prison des femmes, Béthanie, l'école de réforme, la maison des jeunes délinquantes.

Le zèle ne s'impose pas de limite. Il saisit toutes les occasions de s'exercer. La formation surnaturelle des jeunes est une contribution nécessaire à la Rédemption, qui ne délivre de la mort du péché que pour assurer une vie divine dont il faut vivre. La préservation du mal, qui fait l'objet d'une des demandes du *Pater*, est de nature à assurer plus efficacement

le salut que la guérison des plaies du péché. Le juste vit de la foi ; la vérité, comme le pain, doit être distribuée : elle est la nourriture de l'âme. " L'institut a aussi pour but secondaire d'instruire les enfants et de les former à la piété, principalement ceux des pauvres ". Au Bon-Pasteur, l'enseignement n'a donc pas été une déviation du but premier. Le 7 janvier 1851 une école accueillait 90 élèves. Le même désir de formation, de protection de l'enfance et de la jeunesse, a suscité des couvents où se donnent les cours élémentaire, supérieur et classique ; des écoles normales, des juvénats, des patronages, des orphelinats, des foyers.

c) ÉVANGÉLISATION

Il y a quelques années, le Bon-Pasteur, répondant aux désirs des autorités religieuses, ajoutait aux œuvres existantes, celle de l'évangélisation en pays de mission. Il ne pouvait couronner plus magnifiquement ses activités miséricordieuses. En 1935, un groupe de religieuses partaient pour le lointain Basutoland, Sud-Afrique. D'autres sœurs ont suivi, guidées par le même esprit apostolique. L'institut y a fait souche. Aux 21 sœurs canadiennes, s'ajoutent maintenant 12 professes, 14 postulantes et novices indigènes.

L'Évangile et la science, selon le mot de Bouglé, se propagent comme la contagion, par les " porteurs de germes ". Les vaillantes missionnaires distribuent là-bas les vérités fondamentales du christianisme, mais la congrégation entière participe activement à l'évan-

gélisation des Basutos, puisque la Maison-Mère défraie presque entièrement les dépenses occasionnées par cette œuvre apostolique.

Mes très chères sœurs, vous avez fait la vérité. Vous vous êtes faites les servantes de la foi. A vos âmes, comme à un cerge, se sont allumées des âmes innombrables, devenues par la suite capables d'agir à leur tour dans l'ordre et la justice. Vous avez été ce que Pie XI, de vénérée mémoire, souhaitait que chacun fût, "des multiplicateurs".

Le Bon-Pasteur, foyer de charité

a) LA CHARITÉ : PERFECTION

Vivre selon la foi n'est qu'une fraction du programme de perfection tracé au chrétien. Tant que l'intelligence reste seule engagée, une partie seulement de l'homme est soumise à la Rédemption. Il faut de plus, que la volonté, de qui dépend le sort de la personne, subisse par une acceptation libre d'ailleurs, l'envahissement du Christ, et qu'elle devienne à son tour conquise par le Sauveur. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute *in charitate* — "*Veritatem autem facientes in charitate.*"

L'humanité après le péché était dévoyée ; elle évoluait hors de son orbite et, d'abîme en abîme, devait choir dans la perdition éternelle. Dieu dans sa miséricorde résolut de la ramener dans les voies du ciel. Pour mettre ce dessein à exécution, il devait d'abord choisir le point par lequel il l'appréhenderait pour l'entraîner ensuite vers les rives du salut. La Sagesse divine prépara dans le sein d'une vierge une nature humaine sans tache que le Verbe a saisie par une poigne toute puissante en se l'attachant dans une union personnelle.

En possession pour l'éternité de cette nature humaine, Dieu s'en servira pour irradier, selon son désir, dans les âmes, ses activités divines, et constituer peu à peu son corps mystique. En premier lieu, le Verbe communique aux

hommes des connaissances divines par la foi et se les unit ainsi par un lien surnaturel. Cependant la foi est temporaire, elle s'évanouit aux limites du temps et de l'éternité ; et si elle permet au Sauveur de faire évoluer ici-bas les âmes dans ses sentiers, elle ne le rend pas capable de les ramener jusqu'au ciel. Pour que le Christ traîne à sa remorque jusqu'à Dieu, les hommes comme une capture certaine, il doit se les attacher par un lien plus solide, par la charité, que saint Paul appelle le lien de perfection. Ce lien seul assure les buts définitifs de la Rédemption : la divinisation de l'homme. "*Deus seipsum fecit homo, ut homo fieret Deus*". La charité seule nous fait participer à la nature même de Dieu, nous rend frères du Christ et héritiers du ciel. Elle seule suscite en nos âmes une faim infinie qui ne peut être assouvie que par la substance même de Dieu, un appétit qui fait convoiter le divin où qu'il soit, et fait aimer le prochain parce que Dieu s'y trouve par la grâce sanctifiante, ou au moins parce que la Trinité peut trouver en lui le temple où elle fait ses délices d'habiter.

b) BON-PASTEUR, FOYER DE CHARITÉ

Mes chères sœurs, le Bon-Pasteur a été un foyer de charité. L'ensemble des œuvres produites pendant le premier siècle de votre congrégation reste inexplicable si l'amour de Dieu ne les a pas inspirées.

Sur ce point, le témoignage de votre fondatrice est très significatif. Une personne généreuse et bien intentionnée, mais qui ne connaissait pas l'esprit dont était animée madame Roy, se hasarde à lui demander si elle n'accepterait pas quelque salaire pour tenir le nouvel asile. "Il n'est pas donné à la terre, répondit-elle, de payer de tels sacrifices ; il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse les faire entreprendre, et Dieu seul peut en donner la récompense" !

Aujourd'hui, la congrégation des Servantes du Cœur Immaculé de Marie compte 1230

professes, 129 novices et postulantes, 65 établissements, 2470 hospitalisés, 16,741 élèves. Magnifique floraison ! qui ne doit pas faire oublier la sève permettant la verte frondaison et l'abondance des fruits.

Quand on circule dans un verger pour admirer la récolte dont le poids charge les arbres, il ne faut pas en attribuer le mérite uniquement à la solidité du tronc, à la vigueur des branches et à l'épaisseur du feuillage. Caché sous la terre, il y a tout le lacis inextricable des racines ; humbles ouvrières, elles puisent dans le sol les sucres nourriciers qu'elles transforment avant de les livrer au travail qui les changera en une production savoureuse. En même temps que les murs solides de ses édifices, l'ordre, la discipline qui règne dans ses maisons, les résultats magnifiques obtenus par ses œuvres, il faut voir dans le Bon-Pasteur le principe caché, puissant qui l'anime et le rend capable de produire des fruits de salut éternel. "*Fundati et radicati in charitate*", fondés et enracinés dans la charité. La racine qui fait du Bon-Pasteur une portion fertile de la vigne du Seigneur, c'est la charité.

Avec des ambitions humaines, on peut percer l'isthme de Panama, on ne peut pas travailler à la formation des âmes et à la sanctification du prochain. Ici, aucun intérêt personnel pour soutenir l'effort, si ce n'est la satisfaction du devoir accompli. S'oublier soi-même, pour ne penser qu'aux autres, se considérer l'obligé perpétuel du prochain, montrer sans cesse la même bonté maternelle, se faire tout à tous, et agir ainsi, non pas un jour, mais à longueur de vie, voilà qui dépasse les vigneurs humaines, et qui impose nécessaire l'état de perfection, la vie religieuse.

Le 2 février 1856, l'archevêque de Québec érigeait canoniquement la congrégation des Servantes du Cœur Immaculé de Marie et lui donnait ses règlements et constitutions. C'était assurer du coup la survie de la première association parce qu'on lui donnait, avec le devoir de s'en servir, une technique, un art de puiser sans cesse dans le Christ, la charité qui fait fleurir et fructifier les œuvres.

Conclusion

Mes très chères sœurs, vous avez un long et magnifique passé. Du premier instant jusqu'à aujourd'hui, le même esprit surnaturel l'a fécondé. Avec la grâce du ciel, vous avez converti des pécheurs ; en même temps que des citoyens intègres, vous avez formé des adorateurs de Dieu en esprit et en vérité, et pour combler la mesure, à l'indigence profonde du païen, vous avez donné le trésor de la foi avec les promesses de la vie éternelle.

Tout cela mérite des félicitations et permet de formuler des vœux.

Saint Paul exprime cette exhortation : "*Renovamini spiritu vestro*". Les circonstances sont éminemment favorables à semblable rajeunissement du cœur. Le Souverain Pontife glorieusement régnant vient d'ouvrir l'Année sainte, et il désire que par la " prière et le sacrifice " les richesses infinies de la Rédemption soient communiquées en plus grande abondance aux pauvres humains que nous sommes. Que ce centenaire soit une occasion de donner en vos âmes un large accueil aux desseins sanctifiants du Rédempteur, et de vous enraciner dans la charité, dans le Christ Sauveur.

Le dernier mot est une prière à Marie. "*Trahe nos Virgo immaculata*". La Vierge est la reine de l'institut qu'elle a aimé de l'amour de son cœur immaculé. Marie, obtenez de votre divin Fils, pour cette congrégation qui est la vôtre, de comprendre toujours les ambitions miséricordieuses du Sauveur, la grâce et le privilège d'être un instrument dont il se servira pour sanctifier ceux qu'il est venu sauver.

"*Trahe nos Virgo immaculata*". Vierge immaculée, entraînez-nous tous vers la félicité du ciel ! C'est la grâce que je souhaite avec la bénédiction de Son Excellence.



La réception officielle a lieu à la communauté qui résonne d'abord aux accents d'un vibrant *Te Deum Laudamus*¹⁾ exécuté par la chorale des religieuses. Puis monsieur l'abbé Louis Caron, aumônier de la Maison-Mère, présente les hommages de la congrégation à Son Excellence Monseigneur l'Archevêque.

¹⁾ *Te Deum Laudamus*, paraphrase française de sœur Saint-Paul-de-la-Croix, s.c.i.m. adaptée au centenaire, mise en musique par Omer Létourneau, membre de la Société des Auteurs et Compositeurs de Paris.

Excellence,

Il revient à l'aumônier, a-t-on dit, de présenter, en pareille rencontre, les vœux de la communauté au chef du diocèse.

La tâche m'est agréable, encore qu'elle serait de nature à m'inspirer quelque crainte légitime. Comment en effet me mettre au diapason qui traduise, sans les diminuer, les sentiments qui chantent dans tous les cœurs? Comment concilier la discrétion du for interne avec cette intervention dans le for externe?

Il s'agit donc, Excellence, d'une congrégation de religieuses encore jeune si on la compare à celles qui s'établirent à Québec au début de la colonie, mais à qui la célébration d'un premier centenaire assure un certain rang d'ancienneté dans votre ville archiépiscopale.

Les Sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie déposent aux pieds de votre Excellence leurs hommages les plus sincères; elles vous assurent en outre de leur plus entière et plus respectueuse soumission.

Sans méconnaître les lacunes inhérentes à toute œuvre humaine et leur indignité devant les vues de Dieu sur elles, elles goûtent la joie bien légitime, il me semble, de se sentir, avec la grâce et les épreuves qui l'accompagnent, quelque peu utiles à l'Église; mais elles se rappellent en même temps qu'une étroite collaboration avec le premier supérieur peut seule assurer le succès.

L'obéissance à l'Église et à ses ministres s'est manifestée dès le début de la fondation et n'a fait que grandir avec ses multiples dé-

veloppements. La vénérée fondatrice, alors madame Roy, n'est-elle pas admirable aux pieds de Monseigneur Turgeon, l'archevêque de Québec, lorsqu'elle accepte le lourd fardeau que celui-ci lui met sur les épaules de la part de la providence en lui demandant de fonder l'œuvre du Bon-Pasteur?

Différentes étapes devaient conduire la jeune communauté à l'approbation définitive avec ses règles et constitutions et parfaire ainsi les liens de soumission à l'Église.

Un règlement sommaire est d'abord rédigé par le père Saché, jésuite, aumônier et en même temps, directeur de la maison. Sous le titre d'allure déjà canonique de "Règlement des Filles du Cœur Immaculé de Marie", il ne constitue cependant qu'un essai. La fondatrice s'est-elle prévalu du caractère d'ébauche de ces lignes disciplinaires? Il lui arrive en tout cas de conclure une transaction importante sans demander la permission à Monseigneur l'archevêque. Elle s'en excuse religieusement ensuite. La faute n'était pas grave, car Monseigneur l'archevêque la prie d'accepter comme pénitence la somme de cent dollars pour aider le paiement du terrain qu'elle avait acheté sans permission. D'ailleurs le droit ecclésiastique, à ce moment-là, n'avait pas encore coulé ses canons en des formules claires et concises qui devaient enchanter les canonistes et faciliter la docilité des fidèles.

En 1855 Monseigneur Baillargeon retouche lui-même les règles et constitutions en vue de l'érection prochaine en congrégation de la petite société que formaient jusque là madame

Roy et ses compagnes. La congrégation naissait le 2 février 1856 avec la première profession religieuse et la désignation comme novices de trois jeunes filles.

C'est dans le quotidien de la vie religieuse, dans l'adaptation au fil des heures à toutes les exigences du but poursuivi que se révèle la valeur d'une règle. C'est pourquoi l'autorité diocésaine ne donne l'approbation définitive des règles et constitutions qu'après six ans et non sans avoir fait revoir et modifier par le père Braün, aumônier, les clauses à l'essai.

Depuis ce moment la jeune congrégation prend rang parmi les communautés de droit diocésain ; elle est reliée aux termes du droit à l'Église de Québec et entretient avec l'Ordinaire les rapports juridiques lesquels ne dessèchent en rien l'obéissance spontanée déjà assurée.

Se sentant de plus en plus attachées à l'œuvre du Christ pour qui elles travaillent auprès des âmes à elles confiées, les Sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie ambitionnent d'être plus intimement liées avec le Pontife suprême. Les succès déjà remportés sont connus du Saint-Père par les rapports mêmes de l'évêque. Aussi sont-elles heureuses de recevoir de Rome le décret de louange le 29 juillet 1880 pour être neuf ans plus tard définitivement approuvées comme congrégation par Sa Sainteté Léon XIII.

Encore une étape reste à franchir. La prudente lenteur de la ville éternelle approuve temporairement les constitutions le 18 mars 1912 seulement et donne, sous le pontificat de Benoît XV en 1921, son dernier mot en les acceptant définitivement.

Fondées dans la charité du Christ dont elles épousent toutes les préoccupations miséricordieuses, les Servantes du Cœur Immaculé de Marie voient leur congrégation fixer ses assises sur la pierre d'angle visible qu'est le Pape ; elles peuvent, désormais appuyées sur ce roc inébranlable, poser la modeste pierre des dé-

vouements obscurs, des renoncements rédempteurs que réclame l'édifice de la charité chrétienne.

La fidélité à collaborer aux vues des supérieurs, le "*sentire cum ecclesia*" leur fut d'autant plus facile qu'elles eurent l'immense avantage d'entendre pendant de nombreuses années la voix autorisée de grands personnages ecclésiastiques dans des conférences ou avis spirituels.

Pendant vingt-cinq ans elles eurent comme aumônier monseigneur Charles-Félix Cazeau, grand vicaire de l'archidiocèse.

Monsieur l'abbé Dominique Racine est mêlé à l'œuvre du Bon-Pasteur. Il fonde deux couvents : l'un à Fraserville, l'autre à Chicoutimi. La jeune ville nordique le recevait comme évêque après l'avoir eu comme curé.

Monseigneur André-Albert Blais est aumônier de la maison pendant huit ans avant de devenir évêque de Rimouski.

Monseigneur Ignace Persico, ancien évêque aux Indes et dans la Géorgie, est invité, devenu curé de Sillery, à donner une série de conférences à la communauté. Le digne prélat s'acquitte épiscopalement de sa charge et est créé cardinal à Rome en 1893.

Pourquoi ne pas souligner encore le nom de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, l'écrivain bien connu, qui vécut dans le couvent pendant vingt-cinq ans, faisant bénéficier de ses talents le nombre sans cesse grandissant de religieuses.

Peu de communautés, je crois, de l'âge relativement jeune d'un centenaire se sont développées sous l'égide d'une constellation semblable d'hommes éminents par le savoir et par l'attachement à l'Église. Leur présence, leur parole, le rayonnement de leurs vertus situaient la maison dans une atmosphère où l'obéissance à l'Église constituait la marche normale des œuvres.

Les années se sont écoulées. Les fondations de nouvelles maisons se sont multipliées. L'archidiocèse arrive bon premier avec 29 centres d'éducation et d'œuvres diverses. Chicoutimi se présente avec une couronne de 9 établissements. Les deux diocèses de Boston et de Portland sont fiers de leurs dix fondations. Trois-Rivières, Rimouski et Gaspé se partagent une trinité de couvents très actifs pendant que Ottawa bénéficie d'une maison d'œuvre florissante.

L'œuvre vit d'une vie abondante. Dans un élan d'apostolique audace on jette les bases,

il y a quatorze ans, d'une fondation en Afrique dont les prometteuses ramifications éclairent de nouveaux rayons d'espérance les jours futurs. Cette semaine même un souffle de charité emporte sur les flots de l'Atlantique quatre jeunes religieuses qui s'en vont rejoindre leurs sœurs dans les montagnes des Basutos.

Que votre Excellence daigne encore une fois accepter les vœux que spontanément toutes forment dans leur cœur, et bénir une œuvre voulue du Christ et désirée de vous-même.



*La Supérieure générale
reçoit la médaille BENE MERENTI*

Dans sa paternelle allocution, Monseigneur Maurice Roy, archevêque de Québec, rappelle l'origine toute providentielle de l'institut des Sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie. Il bénit la mémoire de l'humble fondatrice, madame veuve François-Xavier Roy, dont l'œuvre séculaire multiplie ses bienfaits au-delà des frontières du Canada et jusqu'en Afrique-Sud. Il se plaît à souligner que les desseins de Dieu sont souvent bien contraires aux nôtres : *“ Ceux que la sagesse humaine juge grands et dignes, le Maître ne les choisit pas pour apôtres ; il préfère les humbles, les petits... Parmi les douze, sauf Luc et Matthieu, peu furent savants. L'humilité, c'est la vertu préférée de Notre-Seigneur et c'est cette vertu, en Mère Marie-du-Sacré-Cœur, qui attira sur la congrégation des bénédictions de choix ”*.

Après avoir étalé comme en un tableau les œuvres variées entreprises sous la raison CHARITÉ par la communauté centenaire : préservation de l'enfance et de la jeunesse par l'éducation et l'instruction, formation sociale et réhabilitation de la jeune fille, l'éminent orateur dégage la leçon et communique le mot d'ordre :



CHERCHER LA PAUVRETÉ

“ Tous, prêtres, religieuses et surtout la religieuse du Bon-Pasteur, doivent chercher la pauvreté pour y remédier. Elle se trouve partout : pauvreté matérielle des déshérités de la fortune ; pauvreté de l'esprit et du cœur parfois ; pauvreté plus pitoyable encore de l'âme privée de la grâce sanctifiante, et que la sœur du Bon-Pasteur, bergère infatigable, doit déceler ”.

Monseigneur l'archevêque incite la congrégation tout entière à perpétuer, avec un courage renouvelé, le dévouement, la vertu et la charité du bon Pasteur.

Puis, rappelant encore le mérite de la Mère Marie-du-Sacré-Cœur, fondatrice, il veut lui apporter un témoignage plus haut que le sien, celui du Pape glorieusement régnant. Il appelle alors la Supérieure générale chargée de continuer l'œuvre entreprise il y a cent ans, la révérende Mère Marie-de-Sainte-Blandine, et lui remet la médaille BENE MERENTI, gage de la haute appréciation du chef de l'Église, Sa Sainteté Pie XII, pour le Bon-Pasteur de Québec.



Les distingués visiteurs prennent ensuite place à la table du Bon-Pasteur. Le clergé a son réfectoire particulier et les religieuses des différentes congrégations, assemblées au réfectoire de la communauté, fraternisent joyeusement.

Dans l'après-midi, à la chapelle, salut du Saint-Sacrement ; le révérend père Cyr-J. Parent, s. m. provincial, Boston, E.-U. officie. Vient ensuite le déroulement du film historique : LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC. L'auditoire sympathique exprime sa satisfaction par maints éloges pour cette vivante synthèse des œuvres de l'institut.

Et le soir tombe sur ce jour tout chargé d'action de grâces. Seigneur, Roi d'éternité, à Vous l'hommage de ce siècle de bien-faisante charité au Bon-Pasteur de Québec ! Que votre bénédiction féconde les vœux que la religieuse amitié venue de toutes parts a bien voulu joindre aux prières de votre humble famille en ce glorieux anniversaire !

Vendredi, 13 janvier

JOURNÉE DE LA GRATITUDE

9 h. MESSE SOLENNELLE

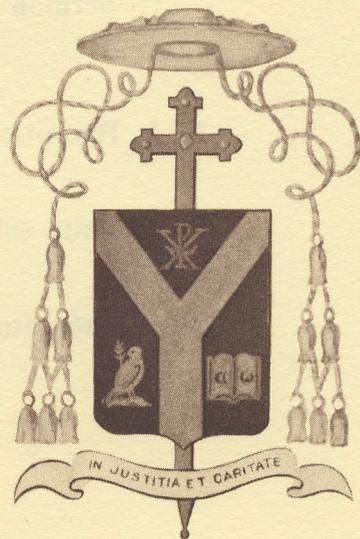
Officiant : Mgr Ferdinand Vandry, P.A.
recteur de l'Université Laval

Sermon : Son Excellence Mgr Charles-Omer Garant
évêque-auxiliaire de Québec

11 h. Réception à la salle de communauté

2h.30 Salut solennel du Saint-Sacrement

3 h. Présentation du film historique :
LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC



Avec mes vœux et ma bénédiction

*+ Charles Omer Garant.
Evêque tit. de Zorobabel,
Auxiliaire à Québec.*

Au matin du 13 janvier 1950, la Maison-Mère du Bon-Pasteur se fait accueillante aux amis dévoués et aux bienfaiteurs insignes convoqués pour cette journée de la gratitude.

L'Église de Québec est dignement représentée par Son Excellence Monseigneur Charles-Omer Garant, évêque-auxiliaire ; l'Université Laval, par monseigneur Ferdinand Vandry, P. A. recteur et monseigneur Alphonse-Marie Parent, P. D. vice-recteur ; les gouvernements fédéral et provincial, par monsieur le sénateur Jean-Marie Dessureault et monsieur le député Jean Saucier ; la société Saint-Vincent-de-Paul, par monsieur le juge Thomas Tremblay, section masculine, et mademoiselle Alice Dussault, section féminine ; l'Instruction publique, par monsieur J.-Philippe Labarre, pour le surintendant ; la Commission scolaire, par l'Honorable Cyrille Delâge, président. A ces dignitaires viennent se joindre des médecins, des hommes d'affaires et de généreux amis de l'institut.

A tous, le Bon-Pasteur veut exprimer sa reconnaissance ; pour l'acquit de cette dette, il les invite à participer à l'auguste sacrifice que célèbre monseigneur Ferdinand Vandry, assisté de monsieur l'abbé Henri Beaulieu, du Séminaire de Québec, comme diacre et de monsieur l'abbé Joël-J. Bouchard, curé de la paroisse Ste-Anne de Bradley, Maine, comme sous-diacre. L'office liturgique de ce jour-octave de l'Épiphanie est une splendide expression de la prière de gratitude qui pénètre toute l'assemblée. Les esprits et les cœurs sont donc tout disposés à entendre l'onctueuse parole de Son Excellence Monseigneur Charles-Omer Garant.

Mes frères,
mes révérendes mères et chères sœurs,

Cette seconde journée des fêtes destinées à commémorer le centenaire des Servantes du Cœur Immaculé de Marie connues ici comme Sœurs du Bon-Pasteur de Québec est consacrée à la gratitude. Elle sera donc une expression affective des sentiments qui montent de tous les cœurs pour les bienfaits reçus.

D'abord, reconnaissance des Sœurs du Bon-Pasteur pour tous ceux qui ont fait l'institut ce qu'il est aujourd'hui ; reconnaissance aussi de tous ceux qui depuis cent ans ont bénéficié de votre charité.

Reconnaissance du Bon-Pasteur

Premièrement, c'est vers Dieu que doit aller la reconnaissance, et la meilleure façon d'exprimer cette reconnaissance, c'est de répéter les paroles de Marie : "*Magnificat anima mea Dominum*". . . Quand on parcourt l'histoire de l'origine de la congrégation, on y voit le doigt de Dieu. Pourquoi la fondatrice fut-elle refusée dans deux autres communautés ? C'est que Dieu voulait qu'elle fût mère afin de mieux la préparer au rôle qu'Il lui réservait. C'est donc le divin Esprit de charité qui élabore l'œuvre à laquelle elle n'avait pas songé.

Par son humble collaboration, Dieu a fait de grandes choses.

La sainte Vierge a aussi des droits particuliers à votre reconnaissance. En se consacrant à Marie sous le vocable de Servantes du Cœur Immaculé de Marie, la congrégation attire sur elle des grâces de choix et ce canal de toutes les grâces n'a cessé de répandre sur vous les bénédictions de son Fils.

Viennent ensuite les figures vénérées des chefs religieux de chez nous qui ont aidé la communauté, en particulier Monseigneur Turgeon. C'est l'Esprit-Saint qui l'éclaira quand il répondit à monsieur Muir : " Je connais une personne qui a toutes les qualités nécessaires à cette entreprise. Il est vrai que votre œuvre est difficile et pénible, mais elle n'est pas au-dessus du courage de madame Roy ". Il avait désigné la fondatrice. Monseigneur montra dans la suite sa paternelle sollicitude pour l'œuvre naissante en demandant une collecte en 1852 en faveur du Bon-Pasteur. Celle-ci fut assez abondante pour commencer les fondations de la Maison-Mère actuelle. C'est à son successeur Monseigneur Baillargeon qu'était réservée la joie de présider la première cérémonie de profession religieuse, le 2 février 1856. Il ne faut pas oublier les Pères jésuites qui ont donné les instructions pendant les mois qui précédèrent cette cérémonie. Il ne faut pas oublier les aumôniers ; ces prêtres de Dieu ont été pour beaucoup dans votre congrégation. Le père Louis Saché, s. j. qui ébaucha les statuts que Monseigneur Baillargeon rédigea une dernière fois doit rester en perpétuelle mémoire chez vous. Son départ en juillet 1853 fut une lourde perte pour celles qu'il dirigeait. Les pénitentes elles-mêmes regrettèrent ce départ et versèrent des larmes sincères en apprenant la nouvelle. Toutes se consolèrent par la pensée que Dieu donnerait à d'autres le zèle du père Saché. Vous savez, mes sœurs, tout ce que vous devez à vos aumôniers qui ont préparé vos âmes non seulement pour remplir un rôle efficace ici-bas, mais encore pour atteindre le bonheur éternel du ciel.

Gratitude aux autres communautés religieuses qui vous ont aidées au début. La Mère Mallet et les Sœurs Marie-de-Bon-Secours et Saint-Pierre accompagnèrent votre Mère fondatrice et ses compagnes à l'autel de leur profession religieuse. Ce sont de tels événements qui établissent des liens que le temps ne peut briser entre des âmes de choix travaillant dans une commune pensée vers un commun idéal : la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Parmi les bienfaiteurs insignes, il faut citer encore le cardinal Persico et la duchesse de Bassano et beaucoup d'autres dont les noms sont demeurés dans l'obscurité. Tous ont été les instruments de la Providence pour parfaire son œuvre de miséricorde.

Gratitude au co-fondateur, le chevalier George-Manly Muir. Le premier, il conçut l'idée d'un asile pour les filles tombées. Dans ses nombreuses visites à la prison, il constata que les malheureuses victimes du vice ne connaissaient d'autre refuge après la prison que la maison de débauche. Il fallait à tout prix un asile pour abriter ces brebis égarées. Il y mit toute son âme d'apôtre pour l'établissement du premier refuge, rue Richelieu et pour la maison de la rue Lachevrotière. Sans monsieur Muir, le Bon-Pasteur existerait-il ?

Quand le bon Dieu veut une œuvre, il trouve ses ouvrières. Votre congrégation composée au début de 7 professes et 3 novices, compte aujourd'hui plus de 1200 professes. Votre apostolat magnifiquement soutenu par les bienfaiteurs nombreux de votre institut est maintenant arrivé à son glorieux centenaire.

Reconnaissance de tous ceux qui

ont bénéficié de votre charité

La reconnaissance est due à votre institut, à vos Mères et à tous les membres de la congré-

gation par ceux auprès de qui s'est exercé votre dévouement depuis cent ans.

La fondatrice et vous-mêmes, chères sœurs, n'avez pas cherché la récompense ici-bas, car vous savez que vous l'aurez au ciel plus tard. Souffrez tout de même que je parle du bien opéré par votre entremise et que je vous dise merci... pour les pauvres réfugiées de l'asile Sainte-Madeleine. C'est pour elles que le bon Dieu a voulu votre communauté, pauvres brebis égarées devant lesquelles monsieur Muir s'était laissé attendrir. Depuis les deux brebis qui s'étaient réfugiées dans la chambre de madame Roy, le 7 janvier 1850, mais qui ne lui furent pas reconnaissantes, combien ont retrouvé Dieu et la paix de la conscience ! Beaucoup n'ont pas voulu quitter cet asile béni et même celles qui n'y sont plus vous disent merci.

En 1894 et 1901, ce sont l'Hôpital de la Miséricorde et la Crèche Saint-Vincent-de-Paul qui s'ouvrent au malheur. Ce n'est qu'au ciel que nous apprécierons exactement les grâces dont ont bénéficié ces malheureuses mères et ces enfants abandonnés.

Des orphelinats furent construits, des patronages se sont élevés, toujours pour la protection de l'enfance. Que seraient devenus ces êtres qui semblent nés pour le malheur, si vous n'étiez venues les secourir ?

L'œuvre de la prison s'est ajoutée à tant d'autres ; que de sollicitude pour essayer de sauver celles qui y sont détenues ! Rares apports aussi bienfaisants que les vôtres quand on considère la charité avec laquelle vous soignez les pauvres âmes qui s'abritent chez vous.

Dès 1851, dans la lourde tâche de l'enseignement à d'innombrables jeunes filles, vous avez voulu diminuer le nombre des épaves que le monde jetait à vos pieds. 16,000 élèves en notre province, aux États-Unis et au Basuto-land ! Déjà cinq établissements sont vôtres là-bas, car Dieu, là comme ici, a béni votre communauté.

D'autres encore vous doivent un merci. Ce sont les populations elles-mêmes au milieu

desquelles vous avez déployé votre zèle et votre dévouement. Il faut remercier Dieu d'avoir fait naître votre congrégation et nous nous réjouissons de votre apostolat.

Conclusion

“ Si je réussissais, disait monsieur Muir, de réhabiliter au moins devant Dieu, sinon devant les hommes, ces pauvres filles ; si j'empêchais un péché mortel de se commettre, ce serait déjà un beau résultat ”. Cette préoccupation du fondateur est bien l'esprit de l'Église qui se penche maternellement sur ses enfants dans le besoin, ses enfants malades.

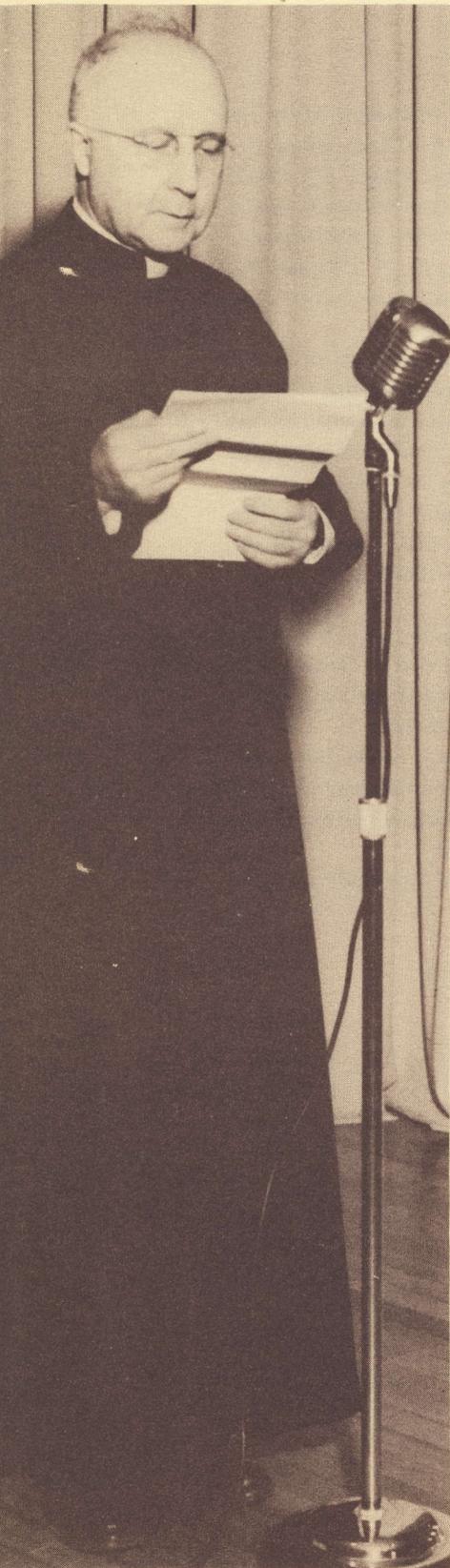
Dieu lui-même est reconnaissant de l'idéal de votre congrégation, chères sœurs. Grâce à votre zèle, nombreuses sont les âmes qui ont retrouvé le chemin du ciel ; nombreuses celles qui ont réappris le vrai sens de la vie sur cette terre. Et vous avez donné à Dieu de la joie, car : “ Il y a plus de joie au ciel pour le pécheur converti que pour la persévérance de quarante-dix-neuf justes ”.

Que le siècle qui commence sanctifie et perfectionne le bien qui se fait ! Qu'il multiplie les âmes sur lesquelles vous vous pencherez pour étendre le règne du Christ !

Que Marie Immaculée, votre patronne, vous obtienne les grâces nécessaires à un si bel apostolat qui vous permettent de continuer l'œuvre si bien commencée. !

C'est la grâce que je lui demande en vous bénissant...

À la salle de réception, il y a ensuite présentation d'hommages par monsieur l'abbé Victorin Germain, directeur-administrateur de la Sauvegarde de l'Enfance au diocèse de Québec.



Excellence Monseigneur l'Auxiliaire,

Rien n'évoque mieux la houlette du bon Pasteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que la crosse de l'évêque. Rien ne convient mieux aux grandes fêtes du Bon-Pasteur que la présence des évêques, amis, guides, protecteurs ou supérieurs, soit de la communauté soit de ses succursales.

Ce matin, notre joie est grande d'accueillir celui qui a tant fait, chez nous, pour intégrer les instituts religieux dans le mouvement social chrétien, celui qui a tant fait pour la dissémination de la doctrine, l'inculcation des principes et la mise en pratique de cette partie de la morale qu'ont réenseignée, depuis un demi-siècle, les encycliques dites sociales. Nul ne saurait dire la multiplication de vous-même, la prodigalité de vos services, votre zèle, votre patience, votre désintéressement. Aussi le bon Dieu a-t-il visiblement béni vos efforts ; aussi le Saint-Esprit, en personne, a-t-il inspiré à ceux qui choisissent les évêques d'élargir encore le champ où vous semiez à si large main.

Pour nous qui bénéficions, sous tant de formes et en tant de nos œuvres, de vos opportunes interventions, de vos sages directives, nous vous offrons, en cette octave de l'Épiphanie, notre respectueuse affection, notre royal concours et nos prières pour le triomphe de la sainte Église.

C'est le moins que nous puissions faire, en reconnaissance du beau sermon si élaboré et si édifiant, dont Votre Excellence a bien voulu ce matin, gratifier le Bon-Pasteur, ajoutant par là à la magnificence de nos solennités d'action de grâces.

Et Dieu vous rende, Excellence, au centuple, la multitude de vos bontés.

Quel dommage, Monseigneur le Recteur, que ce ne soit votre centenaire ! La circonstance serait belle pour dire de vous tout le bien que nous pouvons. Mais à moins d'un pareil anniversaire, ou à moins d'un décès en pleine gloire, nous ne pourrions jamais repasser efficacement votre carrière, en marquer les étapes, toutes admirables et vous citer en exemple aux diverses catégories que vous avez successivement illustrées.

Si, en effet, vous fêtiez votre centenaire, ou encore si vous décédiez, les Frères des Écoles chrétiennes revendiqueraient le mérite de votre cours commercial où déjà vous brilliez d'un singulier éclat, les prêtres du Séminaire attesteraient qu'au cours classique il n'y eut pas une matière où vous n'excellez au point d'y décrocher inmanquablement le premier ou le second prix ; et au Grand Séminaire vous méritiez les mêmes attestations d'excellence tant pour l'ardeur à l'étude que pour le zèle de votre formation sacerdotale.

Tous vos anciens élèves se lèveraient en masse pour évoquer la solidité de votre doctrine, la luminosité de votre enseignement, le caractère à la fois disert et pédagogique de vos conférences, le soin paternel enfin que vous preniez de vos séminaristes candidats au sacrement de l'ordre.

Tous les maîtres du haut savoir rediraient avec quel brio vous représentez, avec quelle sagesse vous régissez notre université, ne la voulant inférieure dans le monde qu'à de rares institutions. *Deo favente haud pluribus impar.*

Si c'était votre centenaire, cher Monseigneur, tous vos confrères de classe dont je suis, vous réitéreraient des cordialités de toutes sortes, une admiration à peu près sans borne et une fraternelle affection dans le Christ Jésus.

Mais, reconnaissons-le, ce n'est ni le temps, ni le lieu, ni le milieu des confraternelles effusions, des louanges académiques ou des oraisons funèbres.

Soyez donc seulement mais bien respectueusement remercié, Monseigneur le Recteur, d'avoir daigné vous aussi être présent à cette solennelle séance des hommages rendus à la sainte Église par la congrégation centenaire des religieuses Servantes du Cœur Immaculé de Marie.

Le Bon-Pasteur de Québec, par le fiat de sa fondatrice, s'est voué, Excellence, il y a cent ans, au service de la sainte Église. Nul ne pouvait prévoir alors tous les développements que nous apercevons : 93 établissements, 1374 religieuses vivantes, 15,698 élèves présentement dans les écoles, 5112 bénéficiaires actuels des œuvres de miséricorde. Mais les entreprises fondées sur l'abnégation, le sacrifice et l'effacement ont coutume d'être bénies de la divine Providence. Et dans la mesure de leur fidélité aux objectifs surnaturels, elles se voient pourvoir, par surcroît, de ce qui favorise leur progrès, leur extension et leur essaimage. C'est ainsi que d'une grande misère initiale surgit, rue de la Chevrotière, sous les sourires multipliés de la face de Dieu, une considérable et visible prospérité.

Monsieur Muir et madame Roy n'eurent, en effet, pour préoccupation immédiate que la réhabilitation des prisonnières ; mais, en moins de cinquante ans, leur institut se voyait confier le soin des plus diverses catégories, celle des dévoyées, des désemparées, des repenties, celle des madeleines, celle des filles-mères, celle des enfants délaissés, sans compter la nombreuse portion des préservées, espoir du bercail. De sorte que c'est tout un cycle d'aide matérielle, sociale, intellectuelle, morale et religieuse qui fut bientôt le rouage de l'institut.

Si on a toujours regardé avec raison comme œuvre première et principale du Bon-Pasteur le soin des pécheresses et des déshérités, on n'a jamais pour cela négligé, tant au Canada



qu'aux États-Unis, l'importante population des écoles primaires, des orphelinats, des écoles ménagères, des écoles normales, des high schools et du cours classique. En font foi les exigences de l'admission au postulat ; en font foi les organismes de préparation ou de perfectionnement pédagogique comme le juvénat et le scolasticat ; en font foi encore les qualifications académiques ou universitaires de nombre de sujets destinés à l'enseignement proprement dit. Les fruits et la qualité de cet enseignement, fondé avant tout sur le bon exemple, se retrouvent dans la liste plutôt imposante d'anciennes élèves qui ont voulu de la vocation religieuse, de la tradition de l'apostolat et remplacent, leur tour venu, les sœurs à bout d'âge ou de santé de leur Alma Mater.

Mais ce qui caractérise et différencie la religieuse du Bon-Pasteur, c'est, on en conviendra, son apostolat de réhabilitation. Beaucoup de religieuses de par le monde se livrent à l'enseignement. Peu ont pour spécialité la brebis égarée, mutine, rétive, fuyante et ingrate. Or tel est le partage de nos œuvres de réhabilitation. Dans toutes ses maisons de refuge, de réforme ou de pénitence, la religieuse du Bon-Pasteur a le soin de brebis plus ou moins attrayantes, plus ou moins corrompues, plus ou moins rebelles, plus ou moins récalcitrantes, plus ou moins criminelles. Où qu'elle soit, la religieuse du Bon-Pasteur fait du catéchisme, éclaire les consciences, exhorte à la conversion, voire à la sainteté. Où qu'elle soit, la religieuse du Bon-Pasteur dirige vers

la Vierge Immaculée, vers Jésus Hostie, les enfants prodiges et repentantes ; elle canalise et achemine vers le prêtre des confiances réveillées ou inspirées ; elle prie et s'immole pour que tout le bercail provoque la complaisance du Maître, et pour que règne dans les âmes de son ressort, avec le pardon d'une inconduite grave, la paix promise aux âmes de bonne volonté. La religieuse du Bon-Pasteur agit à la façon du Précurseur ; elle prépare au culte, elle prépare aux sacrements, elle prépare à la vie religieuse. La religieuse du Bon-Pasteur agit à la façon des Apôtres ; que ce soit à la Crèche Saint-Vincent-de-Paul, à Hawkesbury, à Biddeford ou dans les six missions du Basutoland, elle veille à ce qu'aucun de ses protégés ne soit privé du saint baptême ou de la sainte confirmation.

A la prison des femmes, la religieuse du Bon-Pasteur, fidèle au premier souci du fondateur, s'efforce d'amender l'esprit des habituées de la débauche et du vice, d'éclairer la conscience des ignorantes, de réorienter les dévoyées, voire de préparer occasionnellement à une heureuse fin les condamnées à mort.

A l'Hôpital de la Miséricorde, la religieuse du Bon-Pasteur s'efforce d'arracher à l'occasion prochaine et de protéger contre leur milieu ou contre elles-mêmes des filles pas toujours méchantes, mais sûrement imprudentes et parfois profondément pécheresses.

A la Maison Ste-Madeleine, à l'École de Réforme, la religieuse du Bon-Pasteur a la lourde et délicate responsabilité de servir de



modèle, de guide et de mère à toute une jeunesse privée, par sa faute ou par des circonstances fatales, du bienfait de l'éducation familiale.

Au Patronage Ste-Geneviève, dans ses hospices et ses orphelinats, la religieuse du Bon-Pasteur a le mandat d'instruire, avec un zèle redoublé, tous les enfants qui affluent, retardés, ignorants, ineptes peut-être, mal éduqués, souvent déjà scandalisés et de caractère difficile.

Chacune de ces maisons voit fleurir, chaque année, de réelles et constantes et persévérantes conversions ; mais le chef-d'œuvre de la rééducation du Bon-Pasteur, c'est probablement à Béthanie, rue Couillard, la floraison chez des converties, de véritables vocations à la vie religieuse, sous l'empire des saints vœux prononcés privément. Sans doute ne faut-il pas sous-estimer les conversions durables accomplies dans les diverses maisons et la valeur morale d'innombrables sujets retournés dans le monde ; combien plus cependant faut-il admirer le saint courage de ces cloîtrées qui expient, dans l'ombre des tâches obscures et sous la direction de la communauté mère, des égarements qui ne furent pas toujours des pires ni des plus invétérés !

* * *

La célébration d'un centenaire serait néfaste si elle n'était pour la congrégation qu'une

occasion ou un regain de vaine gloire. Personne au Bon-Pasteur ne pense avoir atteint la perfection individuelle ou collective. Beaucoup reconnaissent des infirmités et des pauvretés où il aurait fallu de la force et de la magnificence. Le centenaire donnera lieu à de beaux examens de conscience, à de magnifiques reprises, à d'efficaces ressaisissements. Dès aujourd'hui, toutefois, Excellence, daigne la sainte Église, par votre ministère, accorder, à tous les sujets vivants et décédés, la rémission de toutes les omissions ou les erreurs qui, faute d'information, faute de formation, par négligence ou par lassitude, par défaut de temps ou par défaut de santé, par défaut de sainteté surtout, ont pu se glisser dans l'exécution de leur mission rédemptrice. *Indulgentiam, absolutionem et remissionem peccatorum nostrorum tribuat nobis omnipotens et misericors Dominus.*

* * *

Au fait, le Bon-Pasteur aurait-il, dans le siècle passé, accompli tant d'œuvres et de chefs-d'œuvre apostoliques, s'il ne s'était constamment souvenu que le Serviteur des serviteurs de Dieu est aussi le Pasteur suprême de tous les Bons-Pasteurs, s'il ne s'était sans cesse rappelé qu'une œuvre ne fait de bien qu'en dépendance de la hiérarchie ecclésiastique et au service de l'épiscopat ?

Le souci fut constant d'obéir aux décrets du Saint-Siège, de respecter le droit canonique et de progresser dans l'intelligence des encycliques. Le souci fut constant d'observer les mandements diocésains et les ordonnances épiscopales. Telles furent, telles sont, et telles seront, Excellence révérendissime, les dispositions et attitudes de toutes les religieuses Servantes du Cœur Immaculé de Marie. Servantes, elles ont voué et elles reconsacrent, en ce jour et en votre présence, tous leurs soins, les plus importants comme les plus humbles et les plus abjects, au service de notre mère la sainte Église.

Daigne, à cette fin, notre Père des cieux, prêter l'oreille, sourire et condescendre au pieux désir qui s'entremêle à notre chant d'ac-

tion de grâces emprunté à la liturgie : " Oui vraiment, il est raisonnable et juste, équitable et salubre, de vous supplier humblement, Seigneur, afin que vous qui êtes l'éternel Pasteur, vous n'abandonniez pas votre troupeau ; mais que, par vos bienheureux Apôtres, vous lui continuiez votre perpétuelle protection, en sorte qu'il soit gouverné par ces mêmes ministres que vous avez établis pour être ses pasteurs et faire, en votre nom, votre œuvre.

C'est pourquoi avec les anges et les archanges, avec les trônes et les dominations, avec toute l'armée céleste, nous chantons une hymne à votre gloire, disant sans cesse, chaque jour, d'une commune voix :

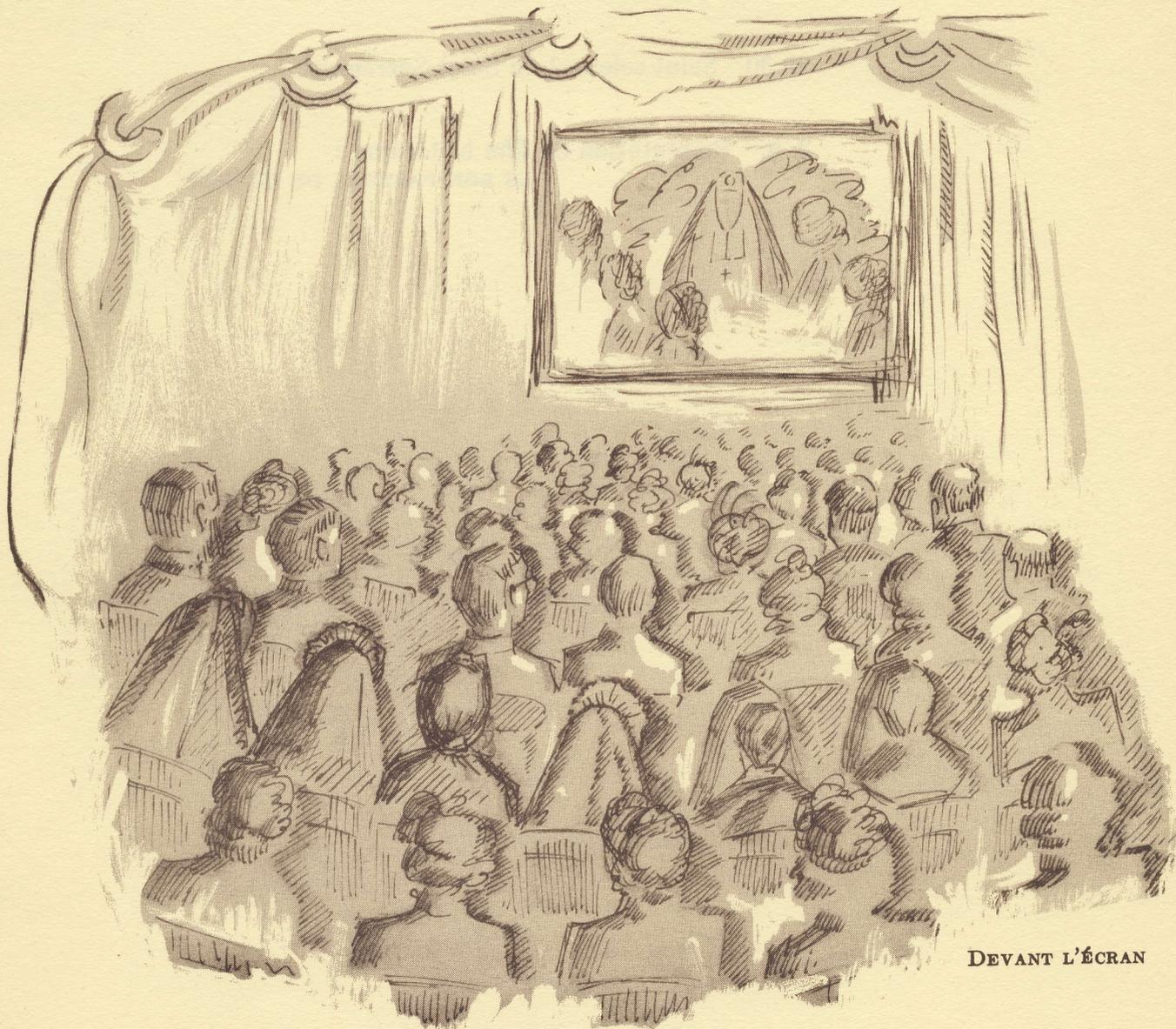
Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux ! "

Monseigneur le Recteur de l'Université Laval offre à son tour des félicitations à la communauté. Il exprime, dit-il, les sentiments de l'Église et de tout le clergé du diocèse à l'égard du Bon-Pasteur de Québec ; il prend aussi les sentiments de la belle couronne de chrétiens distingués de Québec qui s'ajoute à celle de l'Église, en ce jour centenaire, et laisse entendre la haute appréciation de tous pour les œuvres de charité accomplies, depuis cent ans, par les filles de Mère Marie-du-Sacré-Cœur.

" *Charité rédemptrice* : qu'il est beau de se pencher comme Jésus sur les âmes blessées ! *Charité béatifiante* : ambition de procurer aux âmes la charité de la béatitude du ciel, car nous sommes créés pour le bonheur "

Et les agapes du jour sont servies au réfectoire de la communauté par les grandes élèves du Patronage Sainte-Geneviève ; ce repas réunit membres du clergé et laïques, messieurs et dames, tous auxiliaires indispensables à l'œuvre du Bon-Pasteur.

Monseigneur Alphonse-Marie Parent, vice-recteur de l'Université Laval, préside la bénédiction du Saint-Sacrement, et l'assistance s'en va ensuite applaudir à l'écran le documentaire historique de la congrégation. Celui-ci chante à sa manière l'héroïque passé et le présent valeureux ; il proclame l'inlassable charité qui a édifié et soutenu les œuvres de l'institut.



DEVANT L'ÉCRAN

Samedi, 14 janvier

JOURNÉE DU BON-PASTEUR

9 h. MESSE SOLENNELLE

Officiant : Mgr Walter Cannon, P.D.

Sermon : révérend père Francis Goyer, s. s. s.
supérieur

11 h. Réception à la salle de communauté

2h.30 Salut solennel du Saint-Sacrement

3 h. Présentation du film historique :
LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC



La célébration de ce
jour est marquée à l'effigie
du bon **PASTEUR**.

Le bercail ouvre ses portes à toutes les brebis du troupeau : madeleines de Béthanie, protégées de Sainte-Madeleine, bonnes de la Crèche Saint-Vincent-de-Paul, jeunes délinquantes de la maison Notre-Dame de la Garde. Une même jubilation unit " mères et enfants " dans l'action de grâces pour un siècle de miséricorde.

La messe est célébrée en la chapelle de la Maison-Mère par monseigneur Walter Cannon, P. D. premier aumônier de la Crèche St-Vincent-de-Paul, assisté de monsieur l'abbé Charles-Édouard Turgeon, aumônier du Patronage Ste-Geneviève, comme diacre et de monsieur l'abbé Henri Gingras, aumônier du Refuge Notre-Dame de la Merci, comme sous-diacre.

On remarque au chœur : messieurs les abbés Louis Caron et J.-Oscar McNicoll, aumôniers de la Maison-Mère, Georges Laberge, aumônier de la Maison Ste-Madeleine, Edgar LeMay, aumônier de la Crèche St-Vincent-de-Paul, François-Xavier Côté, ancien aumônier de l'Hospice St-Charles et du Patronage Ste-Geneviève, Alexandre Morissette, Louis-Émile Hudon et Noël Simard, anciens aumôniers de la Maison Ste-Madeleine, Jacques Gervais, aumônier de l'Hospice St-Charles, N.-J. Proulx de L'ACTION CATHOLIQUE et le révérend père Francis Goyer, s. s. s., supérieur.

Nos filles sont particulièrement heureuses de prendre part à cette solennité : la grandeur de la liturgie les impressionne, le chant des religieuses les ravit et le brillant sermon du révérend père Francis Goyer les touche profondément.



Des protégées, à l'audition de la messe

Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. (St Jean, X, 12)

On se perd en conjectures quand on veut expliquer que pour louer une congrégation centenaire vouée à l'action, on ait choisi un religieux prêtre-adorateur, en ce jour où on exalte le caractère de bienfaisance des ŒUVRES. On aura peut-être une explication plausible, si

on se souvient qu'au jugement de saint Thomas " la contemplation est inspiratrice de l'action véritable ".

J'étais à mon prie-Dieu de prêtre-adorateur, méditant sur une page de l'Évangile à laquelle dans la chrétienté nous accordons une grande importance. Alors que son cœur était plein de tristesse à la pensée de la séparation prochaine, comme tout cœur bien né, affectueux,

Notre-Seigneur, ayant réuni autour de Lui ses amis prêcheurs, ses prêtres et après avoir rappelé les dons de son Père, celui de son Esprit, Il voulut leur donner son Eucharistie. *“ Il prit dans ses mains du pain ”*. Le Saint-Esprit aurait bien pu inspirer aux écrivains de dire tout simplement : *“ Il a pris du pain ”*. Pourquoi cette insistance : *“ dans ses mains ”*? Je me suis dit : pourquoi *“ dans ses mains saintes et vénérables ”*? Et alors, mes bien chères sœurs, mes bien chers frères, j'ai vu passer les mains de Dieu et une histoire pleine de splendeur.

J'ai vu passer les mains de Dieu qui jetaient dans l'espace des centaines de milliers d'étoiles plus brillantes les unes que les autres, dont la plus rapprochée de nous nous envoie sa lumière à la vitesse inimaginable de deux cents mille milles à la seconde.

J'ai vu passer les mains de Dieu et elles façonnaient d'une particulière tendresse une planète que devaient habiter pendant des siècles et des siècles des générations humaines.

J'ai vu passer les mains de Dieu qui créaient le premier homme, la première femme, éblouissants de grâce temporelle, brillants plus encore de grâce spirituelle. En eux, Dieu a mis non seulement son image, mais sa vie.

J'ai vu passer les mains de Dieu qui écrivaient des pages de douleurs qui se sont appesanties pendant des siècles et des siècles sur des millions d'hommes coupables, des millions de femmes traînant après elles la honte de toutes les prévarications.

J'ai vu passer les mains de Dieu écrivant l'histoire de la Rédemption, et alors nos cœurs, comme tout cœur sacerdotal, tout cœur chrétien, ont battu dans nos poitrines.

J'ai vu passer les mains de Dieu qui créaient ce Chef-d'œuvre que Tertullien vit devant lui : le Christ rédempteur, le Verbe de Dieu fait chair devenu le plus beau, le plus sympathique, le plus intelligent, le plus généreux des enfants des hommes.

J'ai vu passer les mains de Dieu qui exécutaient les pages de la charité. Il se dirigeait vers une ville et dit à une femme pécheresse :

“ Va chercher ton mari ”, pour provoquer ces paroles : *“ Je n'ai pas de mari, mais je vis dans l'immoralité ”*... pour enfin pouvoir prononcer ces paroles de pardon : *“ Je le sais ... et voilà pourquoi je suis tout disposé à te pardonner. Ma fille, si tu savais le don de Dieu qui va être accordé, prodigué par toi, à tous tes concitoyens, car, tu vas devenir mon apôtre ”*.

J'ai vu passer les mains de Dieu, très vertueuses, rencontrant une pécheresse publique, et, au lieu de l'accabler sous le coup de sa colère, l'inviter par un seul regard à la sublime dignité de la rédemption spirituelle.

J'ai vu passer les mains de Dieu sur l'âme de cette femme, et j'ai vu cette femme de mauvaises actions devenir la femme des sublimes contemplations. J'ai entendu le Maître prononcer les paroles de réprimande, j'allais dire des mots anathèmes à la femme pécheresse.

J'ai vu passer les mains de Dieu et c'étaient surtout les mains du bon Pasteur tendues avec tendresse vers une brebis perdue. J'ai vu passer les mains de Dieu, je l'ai vue cette brebis qui allait tomber dans l'abîme. J'ai vu que les mains de Dieu étaient sanglantes, parce que la petite brebis avait du sang au contact du buisson et des épines douloureuses qui l'avaient meurtrie. J'ai vu passer le bon Pasteur avec la brebis sur les épaules pour la remettre au bercail chrétien. Je me suis demandé comment les mains de Dieu s'y sont prises pour arriver à une pareille transformation.

J'ai vu à mon prie-Dieu d'adorateur à quel point l'humanité est tombée et je n'ai pas été surpris de voir que les mains de Dieu étaient transpercées. J'ai entendu des clous qui perçaient les mains de Dieu ; j'ai vu les souffrances, les douleurs physiques et morales poussées à leur paroxysme.

J'ai vu passer les mains de Dieu et je me suis dit : ces mains, elles sont là dans l'Eucharistie qui est le mémorial de la passion. Et tous les jours, autour de moi, autour de tout prêtre, évêque, autour du Saint-Père, tous les jours, il y a des mains de fidèles qui se

placent sous les mains de l'Homme-Dieu, sous les mains du prêtre, afin de puiser le courage qu'il faut pour continuer dans l'Église l'histoire des mains de Dieu qui passent.

J'ai vu passer les mains d'un homme. C'étaient les mains d'un grand chrétien, né en Écosse, venu en notre pays, avec une foi rayonnante qui voulait rendre plus riches ses bienfaisantes actions en leur donnant la force de la charité, une des trois vertus théologales.

J'ai vu passer entre les mains d'un homme pieux, qui avait connu les joies du mariage, la charité. J'ai vu qu'il avait non seulement donné ses mains, mais son cœur, pour se mettre au service de toutes les détresses morales, de pénétrer dans les maisons des pauvres et de leur accorder le réconfort. Comme il est grand le chrétien qui va porter de ses mains aux âmes, le pansement de la sympathie, de la componction jusqu'à celles qui souffrent de la pauvreté spirituelle, qui sont tombées dans la honte du péché. J'ai vu que cet homme ne pouvait pas tout seul accomplir sa mission. Il lui fallait une compagne. Je l'ai vu cet homme aux pieds de son évêque pour implorer la fondation d'une communauté religieuse.

J'ai alors vu des mains de femme, des mains humaines, imprégnées de tendresse, s'incliner vers les âmes qui auraient pu, après avoir vécu dans la débauche, mourir dans le désespoir, si un geste secourable n'était venu leur donner une aide.

J'ai vu passer les mains de votre fondatrice, mains d'une chrétienne qui, elle aussi, avait connu les joies du mariage pour ensuite s'adonner aux joies plus exaltantes d'une âme virginale.

J'ai vu passer les mains de votre fondatrice, mains endolories au service des autres. C'était une femme. Les mains d'une femme au cœur maternel qui, après avoir intensément aimé ses filles, a voulu en avoir d'innombrables en celles qui dépendent de vous et de votre apostolat.

J'ai vu des mains de religieuses qui montent si haut dans la vertu, qui ont donné leur vie

depuis vingt-cinq, cinquante ans, en prenant l'élan qu'il faut pour la conquête des vertus.

Combien de mains dans cette communauté ont fait monter au paradis des enfants, des vieillards, qui, sans cette charité réchauffante, auraient peut-être été à jamais perdus "*où il y a des pleurs et des grincements de dents*".

Je me suis dit : l'histoire des mains des religieuses est l'histoire des mains de Dieu, d'un Homme-Dieu qui est à la tête d'un corps immense, mystique, dont vous êtes les membres et alors je me suis dit : pour que ce miracle puisse se perpétuer, il faut que les mains de Dieu soient toujours dans les mains des hommes. Il faut que le cœur de Dieu batte toujours près du cœur des hommes. Je me suis rappelé cette femme d'une histoire trop fameuse, histoire d'une femme de lettres qui n'a pas l'air d'être montée très haut dans la vertu. Histoire de Georges Sand racontant le fait d'un pauvre garçon qui avait perdu l'intelligence à la suite d'une peine d'amour. Il ne parlait guère et d'ordinaire, il ne parlait pas du tout, vivant dans le secret de son amour perdu. Quand on l'interrogeait, il répondait avec un air souverainement triste : " Je cherche la tendresse ". On lui disait, car on n'avait pas l'esprit chrétien qu'on trouve dans l'Église : " Allez voir, elle est peut-être au jardin "... et le pauvre insensé s'en allait à la recherche de la tendresse à jamais disparue de son existence.

Un siècle s'est passé dans votre institut ; il y a des pauvres, des petits enfants, des jeunes filles qui, après avoir été souverainement déçus par les amours humaines, ont demandé la tendresse à une poitrine chrétienne, faite de chair, pour leur faire oublier la poitrine d'airain sur laquelle ils s'étaient fixés et, à ces vieillards, ces dames, ces jeunes filles, ces petits enfants, vous n'avez pas répondu : " Allez chercher ailleurs ", mais vous avez mis à leur service toute la tendresse qui sort d'un cœur après avoir été l'épanouissement d'une âme. C'est l'histoire d'un centenaire réchauffant que vos devancières et vous-mêmes avez mis et mettez

encore au service de tous ceux vers qui s'incline la tendresse immatérielle de vos âmes.

Si, en ce moment, je vous disais : " Je suis chargé par Dieu de vous donner un message " ; si je vous disais : " Servantes du Cœur Immaculé de Marie, qui avez eu cette lumineuse inspiration de marquer chacune des journées de ces fêtes de l'auguste sacrifice de la messe " ; si je vous disais : " Au nom de Dieu, mes sœurs, demain à l'heure du sacrifice eucharistique, vous aurez une grande faveur ; aujourd'hui, samedi, jour consacré à Marie, je vous annonce que vous la verrez la TOTA PULCHRA ES, vous la contemplez, vous qui avez lu avec tant d'émotion la liste des apparitions de Lourdes, de Fatima, d'Italie tout récemment " .

Voir Marie resplendissante de lumière céleste, habillée de blanc, ceinturée d'azur ; voir Marie, la plus belle, la plus généreuse de toutes les femmes ; voir Marie, avec ses yeux remplis d'intelligence, de tendresse, avec sa physionomie unique et le resplendissement de sa beauté humaine ; voir Marie, en conserver sous votre paupière la vision enchanteresse le reste de vos jours, et recevoir même ici-bas la récompense de votre charité pour celles qui ne sont pas vierges ; voir Marie à l'heure de la messe . . . que répondriez-vous, si je vous laisse libres d'accepter la proposition ? " Mon père, voir Marie, quelle faveur ! nous la refusons " . — " Vous refusez de recevoir le Cœur immaculé de votre Patronne " ? — " Tout de même, c'est le cœur immaculé d'une créature, si belle soit-elle, et demain, à la messe, nous allons posséder, comme dans quelques instants le cœur de Jésus qui va de nouveau renouveler l'offre de son immolation douloureuse " .

Entre les mains d'un prélat, va palpiter le cœur du Christ, la chair du Christ, dans son calice va bouillonner le sang du Rédempteur ; c'est Dieu tout entier que vous contemplez des yeux de votre foi. Et vous direz en vous-mêmes : si votre fondatrice a été un modèle de

vertus, si vos supérieures ont donné des exemples de si rayonnante charité, et si dans la congrégation actuelle, il y a des dévouements inexplicables, il faut que ce soit sous des motifs surnaturels, qui dépendent toujours de l'inspiration de vivre dans l'amour de Dieu, du prochain, et voilà pourquoi c'est la messe, l'auguste sacrifice qui inspire votre existence de charité. Allez chercher auprès du Maître le courage souvent héroïque qu'il faut pour être toujours rayonnantes de bienveillance, de gentillesse et de bonté pour le prochain.

Je ne sais quel grand romancier français écrivait : " Le Maître pénétra dans un village de mon pays revêtu d'une robe de bure ; il avait sur le visage des traces de grande sérénité et de profonde tristesse. Ses pieds ensanglantés le conduisaient vers une église. L'église était déserte, le prêtre seul à l'autel. En union avec son représentant, il dit : " Ceci est mon corps " et le Christ présent à l'autel était visible à la porte du temple. Après la messe, le Sauveur, continuant son pèlerinage, monta sur une colline, il a toujours aimé les hauteurs, et là au pied de la croix, son cœur n'en pouvant plus, il enleva ses habits, resta avec un voile blanc autour des reins, se coucha par terre, et des clous invisibles furent enfoncés dans ses mains, ses pieds, un coup de lance lui perça le cœur. Il offrit ses mérites pour les pauvres âmes et, de sa besace, étaient tombées des milliers et des milliers d'hosties, refusées de la bouche des chrétiens et l'on voyait la Vierge Marie et des saintes femmes venir les ramasser, s'en nourrir " .

Grâce à Jésus-Christ, à la messe à laquelle vous assistez tous les jours, à laquelle nous allons prendre union, mettez vos mains, votre cœur et prononcez avec le prêtre : " CECI EST MON CORPS - CECI EST MON SANG " . Le Christ vous ayant nourries, ayant réchauffé votre cœur, Il déposera sur toutes vos âmes le resplendissement de la charité éternelle.

Après la messe, le défilé de toutes ces protégées au tombeau de Mère Marie-du-Sacré-Cœur, la vénérée fondatrice, devient éloquent. Suit la réception à la salle de communauté où monsieur l'abbé Edgar LeMay, aumônier de la Crèche St-Vincent-de-Paul, présente les hommages et devient visiblement ému en développant l'histoire des manifestations de la charité chrétienne au Bon-Pasteur.

Monseigneur,

Depuis quelques jours, des démonstrations se déroulent ici, à la fois splendides et émouvantes, qui font revivre en un puissant relief, un siècle d'histoire ; et cette histoire est celle du Bon-Pasteur de Québec, devenu centenaire par la droite de Dieu. Aujourd'hui, l'on a voulu rappeler, exalter les raisons primordiales, les raisons qui ont vraiment suscité la fondation ; aujourd'hui nous assistons au défilé pathétique des "Œuvres", qui ont germé de l'idéal des fondateurs, et se sont épanouies sous les effluves de la grâce divine.

Je suis ému, autant qu'honoré, d'avoir à présenter, en une telle circonstance, à la sainte Église, à l'Église de Québec, en votre distinguée personne, Monseigneur, les hommages et la reconnaissance de l'institut des Servantes du Cœur Immaculé de Marie, l'admirable communauté du Bon-Pasteur.

Je dois sans doute cet honneur à une faveur insigne de la divine Providence : celle d'avoir bien voulu associer étroitement mon sacerdoce à la vie des "Œuvres" du Bon-Pasteur, depuis près d'un quart de siècle, ce dont je ne cesserai de la bénir.

En toute vérité, l'on doit dire que cette fondation fut une touchante fleur de charité, qui naquit sur l'arbre, encore jeune, mais combien fécond, de la Société St-Vincent-de-Paul de Québec, fondée en 1846. Nous le savons, c'est dans le noble cœur d'un des premiers

membres de cette école de vraie charité, c'est dans le cœur magnanime du chevalier Georges-Manly Muir qu'a été conçu le projet évangélique d'une Maison "de refuge" pour les filles malheureuses que "personne ne veut plus recevoir" avait dit l'une d'elles à l'homme de Dieu.

Le chevalier Muir devint donc, en 1850, le fondateur de l'Asile du Bon-Pasteur.

A cette famille, il faudrait trouver une mère ; et c'est l'Église, par le ministère du vénéré Monseigneur Turgeon, qui discernera l'élue de Dieu, la mère-fondatrice. Marie-Josephte Fitzbach, veuve de Sieur F.-X. Roy, vivait alors chez les Sœurs de la Charité, où deux de ses filles s'étaient données au Seigneur. Un jour, un prêtre, l'abbé Proulx, vint lui transmettre ce message épiscopal : "Madame, auriez-vous trop de répugnance à prendre la direction de l'Asile Ste-Madeleine qu'on veut établir pour y rassembler les malheureuses et les convertir" ?

Après avoir prié, réfléchi et pris conseil, madame Roy se rend à l'archevêché où monsieur l'abbé Proulx la présente à Monseigneur Turgeon.

"Monseigneur, je suis votre humble servante, faites de moi ce qu'il vous plaira ; je regarderai votre volonté comme celle de Dieu même".

Ce digne archevêque félicite madame Roy. Il la bénit et fonde sur elle des espoirs qui ne seront pas déçus.

Depuis cent ans, la communauté jubilaire a fait sienne l'humble protestation de sa mère-fondatrice ; depuis cent ans, elle s'est montrée, sans cesse, l'humble servante de l'Église, qui a fait d'elle ce qu'il lui a plu ; et toujours, elle a regardé la volonté de ses pasteurs comme celle de Dieu même. Aussi le ciel a-t-il béni et réalisé magnifiquement les espoirs du vénérable archevêque de Québec, comme ceux que conçurent ses dignes successeurs, depuis Monseigneur Baillargeon, jusqu'au pasteur bien-aimé qui gouverne aujourd'hui, avec zèle, autorité et bonté, et dont vous êtes, en ce jour mémorable, Monseigneur, le représentant si bienvenu, auprès du Bon-Pasteur centenaire.

“ Mon Dieu, c'est pour vous, pour votre “ unique amour ; venez à notre aide ” !

Telle est l'ardente supplication que murmurèrent sous la froide rafale, madame Roy et sa compagne arrivant au logis de la rue Richelieu, humble berceau de l'institut : c'était le 11 janvier 1850.

“ Le lendemain, 12 janvier, sera la date “ commémorative des grâces et des miséricordes du Seigneur ”. En effet, ce sera le Vicaire Général, monsieur Charles-Félix Cazeau, qui, ce jour-là, dirigera la première brebis blessée, vers le nouveau bercail, asile de miséricorde et de paix.

Désormais, l'œuvre est fondée. Le 29



octobre 1850, elle se transportera rue St-Amable à la maison St-Vincent-de-Paul. Et voici enfin le " jour mille fois béni ".

Le 2 février 1856, la Mère fondatrice et six compagnes prononcent leurs vœux de religion. On les appellera désormais : Sœurs Marie-du-Sacré-Cœur, Marie-de-Saint-Vincent-de-Paul, Marie-de-Saint-Joseph, Marie-de-Saint-Ignace-de-Loyola, Marie-de-Saint-François-Xavier, Marie-de-la-Présentation, Marie-de-Saint-Charles-Borromée.

C'est encore ce deux février 1856, que l'administrateur du diocèse, Monseigneur Bailargeon, établit la fondation, déjà connue sous le nom de Bon-Pasteur, en congrégation reli-

gieuse, dite des Servantes du Cœur Immaculé de Marie.

C'est cette congrégation, maintenant centenaire, qui chante en ces jours, à Dieu et à l'Église, un vibrant *Magnificat* : " Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit ravi de joie tressaille en Dieu, mon Sauveur, car le Très-Haut a fait en moi de grandes choses ".

J'oserai faire ici un rapprochement : n'est-ce pas quand l'humble Vierge de Nazareth eut dit son fiat au Seigneur, que le salut du monde fut assuré ?

N'est-ce pas quand l'humble madame Roy répondit à son archevêque : " Monseigneur, je suis votre humble servante, faites de moi



ce qu'il vous plaira ", n'est-ce pas à ce moment-là que le salut d'une multitude d'âmes fut préparé ?

Aujourd'hui donc, journée du Bon-Pasteur, la communauté se pare de ses plus belles conquêtes, comme de ses plus beaux joyaux : Asile Ste-Madeleine, Béthanie, Hôpital de la Miséricorde, Crèche Saint-Vincent-de-Paul, Patronage Ste-Geneviève, Hospices, Orphelinats, Sauvegarde de l'Enfance, École Maternelle, Maisons Notre-Dame de la Merci et Notre-Dame de la Garde ; le Bon-Pasteur, ai-je dit, se pare de ses plus riches joyaux, pour chanter l'hymne de sa reconnaissance au Dieu des miséricordes, à l'Église entière, au merveilleux Pontife qui la gouverne saintement et magistralement, au chef vénéré de l'Église de Québec, digne successeur des Laval, des Turgeon, des Baillargeon.

La reconnaissance de la communauté s'adresse aussi à votre personne même, Monseigneur, pour l'honneur que vous lui faites et la joie que lui causent votre présence et votre bienveillante participation à son centenaire. Et puis, n'êtes-vous pas un grand ami du Bon-Pasteur, vous qui avez été plusieurs années aumônier de l'Hôpital de la Miséricorde, rue Couillard, et premier aumônier de la Crèche St-Vincent-de-Paul ?

Que de fois, Monseigneur, en feuilletant les registres de la Crèche, j'ai rencontré votre signature, attestant que vous aviez régénéré dans les eaux du baptême un pauvre petit, né de parents inconnus. Souvent aussi, des orphelins m'ont dit : " Monsieur l'aumônier, moi, j'ai été baptisé par un prêtre, qui s'appelait monsieur Cannon ". Et une fillette, qui maintenant a bien vingt-quatre ans, ajouta un jour : " Je pense que c'est le même que monseigneur Cannon ; que j'aimerais donc ça le revoir " !

Vous comprendrez que je fus très heureux de lui aider à retrouver son père spirituel.

Merci donc, Monseigneur, pour tout le bien que le Bon-Pasteur vous doit ; merci pour les bontés que vous lui faites encore, chaque fois que l'occasion vous en est fournie.

Qu'il me soit permis aussi de me faire l'interprète de la communauté et de ses innombrables protégées, pour remercier le révérend père Francis Goyer, supérieur des prêtres du St-Sacrement à Québec, pour avoir fait revivre avec l'éloquence de feu dont il est coutumier, l'histoire de l'héroïque fondation et de ses merveilleux développements depuis cent ans.

Et maintenant, pour terminer, vous daignerez permettre, Monseigneur, aux âmes sans nombre qui, après Dieu et son Église, doivent au Bon-Pasteur la préservation de l'innocence ou le retour à Dieu, vous permettrez, dis-je, aux milliers de petits enfants, qui ont trouvé un foyer, au ciel, dans le cœur du bon Dieu, ou, ici-bas, dans le sein d'une famille chrétienne, vous permettrez aux âmes venues de partout : du ciel, de la terre, des foyers divers où s'accomplit l'œuvre du salut, de fonder leurs accents de reconnaissance en une immense clameur, pour redire à la vénérée Mère Marie-du-Sacré-Cœur, l'héroïque fondatrice, en la personne de la Très Révérende Mère Marie-de-Sainte-Blandine, Supérieure générale et de ses dévouées assistantes, en un mot, au Bon-Pasteur entier, un merci qui jaillit et jaillira éternellement de centaines de milliers, de millions de cœurs. En effet, pourrait-on compter les âmes qui, dans les siècles à venir, seront enveloppées, emportées en paradis dans les bras du Bon-Pasteur ?

Aussi, nos âmes glorifient-elles le Seigneur et nos esprits ravis de joie, tressaillent-ils d'allégresse et de reconnaissance en ce glorieux jubilé, apothéose d'un siècle d'amour et de dévouement.

Monseigneur Cannon daigne adresser quelques paroles qui “*sortent non pas d'un travail ardu, mais d'un cœur ému*”, affirme-t-il. Il remercie de l'honneur que lui apporte cette participation aux fêtes du centenaire et félicite les religieuses d'avoir perpétué l'esprit des fondatrices en continuant l'œuvre qu'elles ont si admirablement commencée. Il ajoute : “*La charité anime vos cœurs, et comme la charité est essentiellement diffuse, elle ne peut rester contenue dans des lieux étroits, il faut qu'elle se répande, s'étende, se propage et que toujours elle fasse du bien*” . . .

Le sympathique prélat rappelle ensuite les nombreux souvenirs de son ministère auprès des âmes confiées au Bon-Pasteur. Au début de l'histoire de la Crèche, à la résidence de la rue Ferland, vers 1906, il était là pour baptiser quelques enfants, remplaçant à l'occasion monsieur l'abbé Stanislas Lortie, alors aumônier de l'Hospice de la Miséricorde. En 1908, il célébrait la deuxième messe à la Crèche transportée sur le Chemin Ste-Foy ; mais, premier aumônier de la maison de Béthanie, de 1929 à 1935, il en garde un particulier souvenir. Il se dira même “*redevable à la communauté qui lui a fait du bien*” . . .

En terminant, monseigneur exprime le souhait que “*le FIAT qu'a prononcé la fondatrice demeure le mot d'ordre. QUE LA VOLONTÉ DE DIEU SOIT FAITE, voilà l'idéal à poursuivre*”. En effet, rien de plus beau à faire que d'extérioriser par nos mains agissantes les vouloirs divins pour le salut de toutes les âmes.

* * *

Midi. Il y a vraiment de la joie à la table du Bon-Pasteur où se groupent aujourd'hui “*bergères et brebis*”. Des religieuses servent cette communauté nouveau-genre et la charité écrit encore une belle page aux annales de l'institut.

La visite aux salles des souvenirs et la rencontre des “*Mères*” connues augmentent la joie des invitées qui se réunissent ensuite à la chapelle pour la bénédiction du Saint-Sacrement. Monsieur l'abbé Charles-Édouard Turgeon, aumônier du Patronage Ste-Geneviève, préside.

La présentation du film : LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC cause un bonheur véritable à l'auditoire de ce jour.

Dimanche, 15 janvier

JOURNÉE DU REVOIR

9 h. MESSE SOLENNELLE

Officiant : Mgr Georges-Étienne Grandbois,
P.A., V.G.

Sermon : révérend père Antonio Poulin, s.j.
supérieur de Villa Manrèse

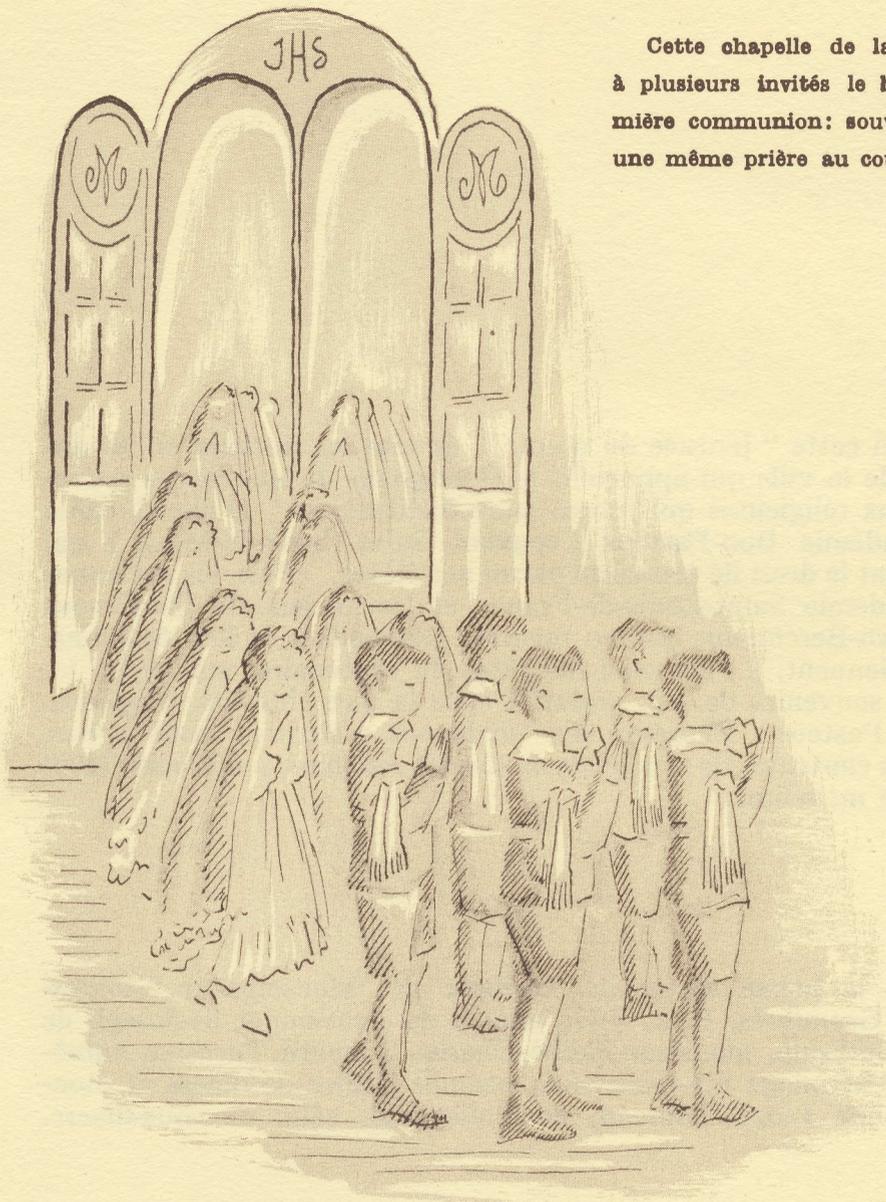
11 h. Réception à la salle de communauté

2h.30 Salut solennel du Saint-Sacrement

3 h. Présentation du film historique :
LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC

En cette " journée du revoir ", ce sont les anciens et les anciennes de la ville qui apportent le témoignage de leur bonne souvenance aux religieuses qui furent leurs institutrices. D'abord, celles de l'Académie Bon-Pasteur (couvent Saint-Cœur-de-Marie) qui conservent le droit de primauté parmi nos élèves. Puis, les anciennes de l'Académie Saint-Louis-de-France et les anciens du Pensionnat Saint-Jean-Berchmans qui, en remuant les cendres de leur école disparue, viennent, à l'occasion des fêtes du centenaire, ressusciter les heureux souvenirs de leur scolarité sous la direction des religieuses du Bon-Pasteur. Plusieurs des anciennes maîtresses sont encore là et bien contentes de revoir ces distingués citoyens, jadis leurs élèves de douce mémoire.

A la messe solennelle, célébrée par Monseigneur Georges-Étienne Grandbois, P.A., V.G., ancien du Pensionnat St-Joseph de Rivière-du-Loup, monsieur l'abbé Charles-Edouard Turgeon, aumônier du Patronage Ste-Geneviève, remplit l'office de diacre et monsieur l'abbé Lionel Moreau, de Valleyfield, celui de sous-diacre.



Cette chapelle de la Maison-Mère rappelle à plusieurs invités le beau jour de leur première communion: souvenirs et gratitude sont une même prière au cours du saint sacrifice.

Ont pris place au chœur : monsieur le chanoine Ernest Dumais, messieurs les abbés Louis Caron et J.-Oscar McNicoll, aumôniers de la Maison-Mère, Georges Laberge, aumônier de la Maison Ste-Madeleine, Albert Jobin, aumônier de l'Hospice St-Bernard du Lac-Vert, ancien du Pensionnat St-Jean-Berchmans, les révérends pères Antonio Poulin, s.j. supérieur à Villa Manrèse, Paul Racine et Adrien Pouliot, s.j. Le révérend père Antonio Poulin, ancien du "petit collège" de St-Georges de Beauce, donne le magistral sermon qui suit :

“ Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance.”

C'est écrit dans l'Évangile de saint Jean, au chapitre dixième, et c'est vrai que le Christ a donné la vie au monde. Son infinie charité a multiplié la vie dans toute son ampleur. Et le miracle d'amour est qu'il a réalisé en pratique ce qu'il a prêché en théorie.

Le Christ a donné la grâce, vie de l'âme.

Le Christ a donné la vérité, vie de l'esprit.

Le Christ a donné la vertu, vie du cœur.

Le Christ a donné le pain, vie du corps.

Le Christ a visité les familles pour y ramener la vie avec la santé, la paix, et le bon sens.

Le Christ a diagnostiqué les malaises de la société pour créer de meilleures conditions de vie, surtout chez les ouvriers et les pauvres.

Ceux qui se décident d'imiter le Christ, non en paroles seulement, mais en acte, s'inspireront, avec une sympathique clairvoyance, de la doctrine sociale de l'Évangile. Ainsi l'a-t-on fait au cours des âges, avec, hélas ! de trop longues périodes d'oubli.

Plus qu'autrefois et très heureusement, les sermons actuels, les écrits, les discours et même la législation s'orientent vers le familial et le social. Et c'est tant mieux, si l'on parvient à tuer l'individualisme qui oublie la misère des autres pour se loger dans une demeure par trop confortable ! Et l'on tâche d'élaborer — péniblement parfois — une doctrine qui mettrait un certain équilibre entre riches et pauvres, égoïstes et malheureux.

Je n'exagère pas, semble-t-il, en disant que la communauté centenaire du Bon-Pasteur a eu le grand mérite de vivre dans le concret plusieurs aspects d'une nécessaire doctrine familiale et sociale. Et cela depuis cent ans.

Elle s'est approchée de l'enfance malheureuse pour l'héberger et lui permettre de vivre. Elle est venue en contact direc-

tement avec la classe délinquante pour la réhabiliter et donner un sens à la vie. Puis, élargissant son champ d'action, elle a reçu dans ses couvents des milliers d'enfants de toutes les conditions pour les orienter dans la vie selon les principes d'une éducation chrétienne.

Charité familiale, charité sociale résument bien l'histoire et la mission des religieuses du Bon-Pasteur. Un regard sur le passé nous fera mieux comprendre les tâches de l'avenir.

Charité familiale

Celle que Dieu avait choisie comme fondatrice, Mère Marie-du-Sacré-Cœur, avait une expérience de la vie qui l'a admirablement servie. Avant les jours difficiles mais glorieux de la fondation, elle connut les années, j'allais dire d'apprentissage : en service dans sa propre famille pour faciliter la tâche quotidienne ; en service dans une famille québécoise pour gagner sa vie ; en service stabilisé dans le mariage pour la grande consolation du mari et des petits enfants déjà nés ou à naître.

Mais le Seigneur, qui dispose toutes choses avec sagesse, la libère de ses obligations : il vient chercher son mari et une de ses petites filles ; deux autres entrent en communauté chez les religieuses de la Charité de Québec. Elle se trouve en état de disponibilité à la Maison-Mère de la même communauté où elle attend l'appel de Dieu. C'est là que l'autorité religieuse la découvre pour l'établir en service définitif auprès des malheureuses, des déshéritées, des condamnées. Elle commence son rôle de collaboratrice du bon Pasteur.

Toute sa vie désormais sera orientée vers le familial et le social. C'est pour combler les déficiences familiales qu'elle s'ingéniera à refaire des vies brisées.

Elle se fait maman, en ce 12 janvier 1850,

lorsqu'elle reçoit, au premier refuge de la rue Richelieu, la première fille qui vient frapper à la porte. Elle se fait maman quand elle part, elle et ses compagnes, pour rapatrier les malheureuses pratiquement sans famille.

Et c'est toujours dans cet esprit de charité familiale qu'elle organise et sa vie et sa maison et ses œuvres. C'est cette charité familiale qu'elle inspirera à toutes ses compagnes et à toute sa communauté. Et toutes les religieuses du Bon-Pasteur doivent développer comme instinctivement cette charité familiale sans laquelle leur œuvre n'aurait plus de sens.

Dans chaque religieuse du Bon-Pasteur, les petits bébés des crèches trouvent une maman. Et les orphelins, les orphelines des hospices et des orphelinats, eux aussi, rencontrent des mamans. Et les petites filles des patronages, elles aussi, ont la consolation de vivre avec des mamans. Et les grandes demoiselles des foyers que le travail oblige à quitter leur famille, elles aussi, font connaissance avec des mamans. Et celles des refuges pour qui la loi s'est montrée sévère, — il le faut bien parfois — elles aussi, peuvent se confier à des mamans. Et même celles des prisons sont parfois surprises de retrouver des mamans et sont presque toujours gagnées par ces clairvoyantes mamans qui mettront dans leur vie, s'il est encore possible, un rayon de soleil, un chant d'espérance.

Mais relever, réhabiliter, guérir des blessures, redonner l'espérance ne suffisaient pas à l'ampleur de la charité des religieuses du Bon-Pasteur. Presque aux tout débuts de leur histoire, elles complètent le cycle éducatif en ouvrant, à la demande des paroisses, un premier et toute une série de couvents et de jardins d'enfants où l'on s'efforcera d'inculquer aux élèves les principes directifs d'une vie honnête et toujours plus parfaite.

Partageant en cela le domaine d'autres communautés et davantage peut-être parce que l'expérience leur fait comprendre les mé-

faits des fréquentations prématurées ou mal surveillées, des mariages désunis, des familles désorganisées, elles veulent créer, dans les paroisses où elles sont demandées, des centres d'instruction et d'éducation profondément chrétienne. Là où la chose semble nécessaire, elles ne refusent pas d'accepter les petits garçons dans des jardins d'enfants pour leur donner une première culture et les premiers éléments qui les prépareront soit aux collèges classiques soit aux collèges commerciaux plus avancés.

Plus normalement, elles ouvrent des écoles primaires qui auront leur prolongement dans le primaire-supérieur, dans le secondaire et jusqu'aux premiers stages de l'Université.

Depuis bon nombre d'années déjà, elles ont pris la direction de quelques écoles normales et de plusieurs écoles d'enseignement ménager où l'on s'efforce de préparer ce que l'on a appelé justement : des femmes dépareillées. Ces jeunes filles, ainsi qu'on le leur apprend, ne restent pas insensibles aux aspects du beau et de l'élégance ; ces jeunes filles, quand elles comprennent le sens de la formation donnée, deviennent au foyer des mamans idéales qui réalisent la vie de mariage dans tout ce qu'il comporte de beauté et de responsabilité.

Beauté du mariage, fraîcheur de l'amour, quasi fusion des corps et des âmes, symbole, ainsi qu'il est écrit, de l'union du Christ et de son Église.

Responsabilité du mariage, soutien mutuel, amour intensifié malgré les heurts inévitables de la vie en commun ; acceptation de l'enfant, éducation compréhensive de ces mêmes enfants non seulement à l'âge du bébé adoré, mais davantage à l'âge terne et même ingrat des douze à seize ans ; fidélité inviolée malgré les invitations frauduleuses et malgré les campagnes déguisées ou même officielles en faveur du divorce.

Enfin, comme il est normal, ces couvents

qui ont surgi un peu partout dans la province et aux États-Unis deviennent à leur tour comme une source naturelle de vocations religieuses qui alimentent les noviciats de la communauté. Et cette relève annuelle retourne ensuite accomplir le même rôle dans d'autres postes, et cela jusqu'en pays de missions où la communauté déjà compte une trentaine de religieuses.

Voilà, dans une brève vue d'ensemble, quelques éléments d'une histoire centenaire. Nous avons bénéficié largement de l'expérience et du dévouement des religieuses du Bon-Pasteur. Il y a un devoir de mettre à profit les enseignements reçus. Le centenaire d'une communauté, en plus d'être une occasion de fête pour les membres de cette communauté, est aussi une occasion de vous demander si vous apportez toute la collaboration nécessaire. Est-ce que vous facilitez le rôle des religieuses dans tous les aspects de leur vocation ? Est-ce que vous appréciez d'une façon concrète le travail de relèvement, de réhabilitation qu'elles accomplissent ? Est-ce que vous fournissez l'aumône nécessaire qui leur permet de survivre ? Est-ce que vous songez à donner un foyer aux enfants sans foyer ? Surtout, est-ce que vous vivez selon les principes qui vous ont été enseignés ?

Parfois, on peut apporter comme excuse à ses négligences et à ses faiblesses, la difficulté des temps, la multiplicité des occasions, enfin les dangers du monde moderne. Mais rien en tout cela n'enlève la liberté d'action et la force de volonté si on a su la développer. Il ne faudrait pas accepter l'accusation qui se répand en certains milieux : Comment se fait-il que des jeunes filles, élevées dans des couvents dirigés par des religieuses, puissent ainsi se conduire, ainsi tomber, ainsi faillir ?

En fait, si les choses tournent au pire, c'est précisément parce que ces jeunes filles ont dévié des principes reçus et parce qu'elles

n'ont pas gardé contact, dans des entrevues post-scolaires, avec celles qui auraient pu les remettre dans le bon chemin ou les relancer dans une vie de plus grande ferveur.

Il n'en reste pas moins vrai que, malgré tous les efforts personnels et tout le dévouement des communautés, on ne pourra jamais assurer la persévérance individuelle, ni la survivance du foyer, ni la permanence du lien conjugal, si l'éducation familiale ne s'intègre pas dans une société organisée chrétiennement.

Les activités du premier siècle de la communauté du Bon-Pasteur se sont centrées directement sur les œuvres familiales. Le deuxième siècle qui s'ouvre aujourd'hui devra, pour produire tout son rendement, s'orienter peut-être davantage vers le social.

Charité sociale

Si nous tenons compte des études et des enquêtes que l'on fait actuellement, on s'aperçoit que l'idée famille et mariage est en progression. On serait tenté de croire le contraire, parce que les ennemis sont encore nombreux qui voudraient démembrer la famille, dissocier le foyer et désunir le mariage. En fait, depuis une cinquantaine d'années, il y a eu une montée, une habile campagne contre le mariage. En France d'abord et dans bien d'autres pays, on a prêché l'amour libre, on a légalisé le divorce et l'on a recommandé le contrôle des naissances. D'autre part, les institutions sociales chrétiennes ou bien n'existaient pas ou bien ne tenaient pas compte de la cellule famille.

Les catholiques eux-mêmes bien souvent se contentaient de gémir sans prévoir un plan de campagne qui protégerait les forces familiales.

Mais dans ces mêmes pays, on s'est vite aperçu en pratique que l'on aboutissait non

seulement à un désastre moral, mais à une ruine nationale et les catholiques en particulier se sont réveillés aux appels des papes et des évêques. Ils ont regardé le problème familial tel qu'on doit le voir au vingtième siècle ; ils ont publié une littérature qui s'est sans cesse enrichie depuis une trentaine d'années. Ils ont créé des associations du mariage, des groupements de parents ; ils ont travaillé pour situer la famille dans un état normal où l'on pourrait élever convenablement et chrétiennement une famille plus nombreuse.

Jusqu'aux organismes internationaux, comme l'O.N.U. ont intégré dans leur législation, des déclarations comme celle-ci : " La famille est l'élément naturel et fondamental de la société ".

Ces idées se sont propagées ; elles ont pénétré les maisons d'éducation et les éducateurs à leur tour se font un devoir de mieux préparer les enfants à leur rôle de demain.

Nous sommes actuellement comme à un point sommet où s'affrontent très nettement les forces destructives : matérialisme ou communisme et les forces constructrices que l'on retrouvera éternellement dans la puissance du catholicisme. Il ne faut plus qu'aucun élève d'aucun couvent ni d'aucun collège reste ignorant, comme à l'écart de toutes ces questions sociales ou tout simplement catholiques. Et ça doit être une joie pour tous les éducateurs et les éducatrices d'imprégner leur enseignement de ces idées rayonnantes, toujours selon la pensée du Pape.

Comment pourrait-on résumer cet enseignement, cette orientation vers la charité sociale ? Il faudra convaincre tout d'abord les élèves, et le plus tôt possible, qu'ils ne sont pas des isolés dans la société, des séparés, des indépendants, mais des intégrés

dans un corps familial, social, mystique et qu'ils sont, selon la pensée de saint Paul, une partie du tout, un membre vivant dans un corps vivant.

Il faudra les convaincre que toutes leurs actions et réactions affectent la communauté, ou comme l'on dit parfois, la collectivité ; les convaincre qu'ils ne peuvent ni se perdre ni se sauver seuls ; les convaincre que leur ferveur et leur dévouement réchaufferont le corps social, leur tiédeur et leur égoïsme attiédieront le corps social tout entier. Et cela, dans les moindres actions de leur vie. Il faudra développer une grande ambition : celle de rester constamment dans un état de service.

Il faudra les préparer d'une façon encore plus précise et plus adaptée au service familial et social.

Pour ce qui concerne le familial, il faudra bien que l'on se décide enfin de parler aux enfants un langage concret, discret mais clair, sur les problèmes qui les tenaillent dans leur tout jeune âge : réveil des sens, secrets de la vie, éducation de l'amour, conduite dans les fréquentations, grande estime du mariage, acceptation et éducation des enfants, préparation au monde, fidélité à tous les âges de la vie.

Pour ce qui concerne le social, en plus de ce que nous avons déjà dit, ajoutons que les jeunes des différentes classes sociales devront mieux se connaître, s'entr'aimer, s'entr'aider.

Il ne faudra pas distinguer tellement dans les couvents entre classe riche et classe pauvre, entre élèves sous-douées ou sur-douées, mais les embrasser toutes dans une même charité compréhensive et chrétienne.

" S'il n'y a qu'une place dans votre école, a dit la Mère fondatrice, et que deux élèves — l'une riche, l'autre pauvre — se présentent,

à celle-ci, donnez la préférence, assurée que, par ses moyens, la première pourra facilement être reçue partout”.

Ajoutons encore que les enseignements officiels de l'Église, diffusés dans les encycliques, devront parvenir jusqu'aux oreilles des jeunes. Ils devraient avoir sous la main quelques-uns de ces textes que les professeurs expliqueront en faisant l'application à notre pays et à notre province. Il ne faudra plus que les élèves restent étrangers à ces notions de plus en plus populaires : organisation coopérative, syndicale et corporative.

Enfin, on ne manquera pas de mettre ces élèves au courant de la législation sociale en cours et il faudra conjuguer les efforts de tous les citoyens, à tous les stades, pour que cette législation soit centrée sur la famille et pour cela qu'on lui donne un statut de vie vraiment viable : rajustement des salaires, allocations familiales plus généreuses, surtout diminution d'impôts pour les familles nombreuses, accès plus facile à la propriété et à l'habitation.

“ L'équité, dit Léon XIII dans l'encyclique *Rerum Novarum* sur la condition des ouvriers, demande que l'État se préoccupe des travailleurs et fasse en sorte que de tous les biens qu'ils procurent à la société, il leur en revienne une part convenable, comme l'habitation et le vêtement, et qu'ils puissent vivre en paix de moins de peines et de privations. D'où il suit que l'État doit favoriser tout ce qui, de près ou de loin, paraît de nature à améliorer leur sort”.

Il va sans dire que nous ne croyons pas partir à pied d'œuvre. Déjà un magnifique travail s'est accompli dans plusieurs de nos maisons d'éducation et de nos foyers ; mais nous ne sommes à vrai dire qu'à l'aurore de la grande période sociale qui facilitera la re-

conquête familiale. Et il faut louer les collèges, les couvents qui, depuis quelques années, ont intensifié la formation sociale de leurs élèves ; ils ne peuvent plus être éduqués comme nous l'étions jadis, non pas que nous jetions une note péjorative sur l'enseignement d'autrefois, mais nous voulons tout simplement accentuer, pour nous mettre vraiment à la page, cette nécessaire formation sociale très prêchée par les Souverains Pontifes.

Conclusion

En plus de rappeler le passé, nous avons cru bon de jeter un coup d'oeil sur l'avenir. Et ces richesses du passé nous font présager un avenir encore plus fructueux. Mais où trouver l'explication de cette fondation déjà centenaire et l'assurance de cette fécondité future ? Pour cela, il faut remonter jusqu'au Christ, jusqu'à l'Évangile, jusqu'à l'admirable parabole du bon Pasteur.

Pour la centième fois, peut-être, les religieuses et les nombreuses anciennes élèves l'ont entendue expliquer. Les élèves l'ont mieux comprise dans les cours de catéchisme, dans les lumineux enseignements des maîtresses ; les postulantes et les novices l'ont approfondie au long des années de leur formation et toutes les religieuses, quand elles ont rêvé d'un modèle parfait, ont tourné leur esprit vers ce bon Pasteur de l'Évangile.

Le bon Pasteur ! cet Homme-Dieu qui a pris sous sa garde tout le peuple d'Israël, peuple qu'il a aimé réellement et dont aucune ingratitude n'a pu fermer le cœur ou restreindre l'amour et à qui il a voulu donner la vie en abondance.

Le bon Pasteur ! ce Berger divin, à la poursuite de la brebis égarée, ce Berger infiniment doux et patient qui reprend toujours

sa course, qui se mêle aux épines pour déprendre cette brebis empêtrée, comme enchaînée par un démon enjôleur et mauvais, cette brebis très chère à qui il veut redonner la vie en abondance.

Le bon Pasteur ! ce Berger universel qui a des attentions pour toutes les âmes et davantage pour celles qui souffrent et qui souffrent d'autant plus qu'elles sont plus abandonnées par la société, plus blessées par l'incurie de parents insoucieux, plus souillées par les aventuriers de la vie, les effrontés jeunes ou vieux, riches ou pauvres, de la rue, des grills ou de telle maison de désordre ; âmes endolories à qui il veut toujours redonner la vie en abondance.

Et c'est parce qu'il a existé, ce bon Pasteur, qu'elle est née en terre canadienne, en terre québécoise, cette communauté du Bon-Pasteur qui s'est donnée comme une mission de reproduire la vie toute d'amour et de miséricorde du premier Pasteur.

Encore une fois, c'est grâce à Lui qu'elle est née cette communauté qui, au cours de son histoire centenaire, a multiplié les œuvres de salut, s'est penchée sur toutes les misères : sur les âmes des malades pour les consoler et les guérir, sur les âmes des jeunes pour les orienter et leur faire porter des fruits de joie.

Dieu seul connaît la somme de travail accompli dans les soixante-cinq établissements de la communauté où ont vécu les 1688 reli-

gieuses professes depuis la fondation.

Dieu seul connaît le nombre de personnes qui, grâce au dévouement maternel des religieuses, ont goûté la joie du retour ou qui, grâce à leurs bons conseils, se sont orientées vers une vie plus chrétienne dans leur rôle de mère au foyer.

Se réjouir avec humilité d'un fructueux passé est une réelle consolation et quasi devoir en ces jours de réjouissances surnaturelles.

Remercier Dieu des secours reçus du ciel, remercier les bienfaiteurs des collaborations trouvées sur terre est un deuxième devoir.

Reste un troisième devoir, peut-être le plus important en ce jour centenaire : prévoir un avenir encore plus abondant, selon des méthodes encore plus adaptées, toutes dirigées vers un objectif plus précis : le social qui facilitera le familial.

S'il est une communauté capable de comprendre ce programme familial et social, c'est bien celle dont la fondatrice fut
une femme supérieure,
une mère de famille éclairée,
une éducatrice très compréhensive,
une femme d'œuvre à l'esprit social
et surtout une religieuse très sainte
qui bénit en ce moment toutes ses sœurs en religion, toutes les élèves de ses couvents et toutes les œuvres de sa communauté.

A la salle de réception, il y a ce jour de savoureuses évocations des faits et gestes du passé : par mademoiselle Alice Normand, au nom de toutes les anciennes.

Redescendre un siècle, lentement retirer le voile de son horizon, dissiper les brumes ténues, puis attacher son regard aux étapes de ce centenaire scolaire : c'est bien le *Journal du Revoir*. Cent ans d'éducation, cent ans d'instruction donnée à des milliers, des milliers d'enfants !

Cette œuvre commença le 7 janvier 1851. Deux classes, dont l'une anglaise, sont ouvertes à quatre-vingt-dix petites filles du quartier Saint-Louis. Les annales du Bon-Pasteur notent :

"Quelques-unes donnent douze sous par mois, les autres sont reçues gratuitement. Ces classes sont tenues dans la partie supérieure de la boutique adjacente à notre maison".

Pourquoi ajouter l'enseignement à l'œuvre primordiale ? Désir de Mère fondatrice d'être utile à un plus grand nombre d'âmes.

En 1860, sur la rue Saint-Amable, s'ouvrait la maison des classes. C'était manifeste : Dieu voulait confier à la communauté naissante l'œuvre de réhabiliter la femme, oui ! mais aussi d'éduquer l'enfance pour prévenir.

1860 : nouvel établissement. C'est monsieur l'abbé Dominique Racine, curé de la Rivière-du-Loup, qui vient chercher des religieuses pour fonder un couvent ; devenu curé de Chicoutimi, il écrira le 3 septembre 1864 : "Ce jour sera glorieux dans l'histoire du Saguenay, puisque nous avons reçu de saintes religieuses du Bon-Pasteur qui viennent instruire les enfants de notre localité".

1863 : le presbytère neuf de la paroisse de Lotbinière est converti en couvent pour recevoir quatre religieuses du Bon-Pasteur et le curé de chanter son *Nunc Dimittis* à leur arrivée.

1869 : couvent Notre-Dame-des-Laurentides, maison achetée et donnée par le grand bienfaiteur de la communauté, monsieur le Chevalier Muir.

1870 : Champlain ; 1873, St-Sylvestre ; 1875, St-Laurent, Ile d'Orléans ; ensuite viendront Charlesbourg et L'Islet. Encore 1870 : École d'industrie voisine celle de la rue Saint-Amable. Ceci intrigue ! C'est le gouvernement qui a chargé la communauté d'ouvrir une école de réforme pour les filles ; en 1892, transférée à l'Hôpital de la Marine, elle sera connue sous le nom d'Hospice St-Charles ; maintenant, elle occupe un vaste domaine au Cap-Rouge.

1881 : couvent de Ste-Foy ; 1882, couvent de St-Isidore ; 1883, couvent de Matane.

En 1882, premières missionnaires aux États-Unis : couvent de St-Joseph de Biddeford. Douze maisons d'enseignement, quatre High Schools, un orphelinat et une maternité attestent les résultats tangibles des fondations faites aux États-Unis.

Dieu verse sa fécondité sur cette première communauté religieuse canadienne-française ! Et se multiplient ses missions, et se multiplient ses sujets.

Au Canada, la ramification se continue : Ste-Marie, St-Esprit. Sur la rive sud : Tourville, St-Pamphile, Grande-Rivière. Et ce nouvel établissement moderne ? C'est l'imposante École normale de l'Islet. Traversons à la région saguenéenne : 21 maisons, recevant plus de 6,500 élèves, donnent l'enseignement, dont un collège classique et une École normale. Jusqu'à Mistassini et Péribonka, nous retrouvons la sœur du Bon-Pasteur enseignant la fillette, le garçonnet. Chicoutimi possède aussi une Maison provinciale et un noviciat.

Deux institutions de la ville furent détruites par le feu en 1927 : l'Académie St-Louis et le Pensionnat St-Jean-Berchmans. Nombreux papas, anciens élèves d'alors, ont espéré longtemps la reconstruction de leur pensionnat. Leurs fils atteignaient l'âge

scolaire : les mêmes Mères n'allaient-elles pas guider leur main et leur cœur ? Attente vaine ! Un large édifice s'élève sur ce terrain : un foyer, refuge pour jeunes filles éloignées de leur famille et le Patronage Ste-Geneviève, refuge d'orphelins. Mais de l'Académie St-Louis, une pousse vigoureuse a surgi, c'est l'Institut Maria. L'initiatrice de ce rétablissement, la révérende Mère Saint-Louis-Nazaire, douta un moment de son utilité. " Nous, du Bon-Pasteur, nous devons enseigner, avant tout, l'enfant du pauvre ; et l'Institut Maria s'ouvrira uniquement à l'enfant du riche. Je ne suis plus dans nos traditions coutumières." La clairvoyante amie de répondre : " Saint-Ignace-de-Loyola n'a-t-il pas dit : Le Christ est venu pour les pauvres et pour les riches. Aux uns, son amour et sa compassion ; aux autres, sa piété et son amour. Mère, ayez pitié de l'enfant riche, souvent sa faim et sa soif de savoir sont plus intenses que celles de son petit frère l'indigent. Votre âme et votre esprit lui doivent de l'aimer et de l'instruire. N'est-il pas aussi l'enfant de Dieu et le frère du petit pauvre ? " Et la fondatrice sourit à cette juste réplique.

Le premier septembre 1935, cinq religieuses s'en allaient vers le continent noir, fondation nouvelle au Basutoland, portée à quatre nouveaux postes en 1949.

Cette énumération, pourquoi l'ai-je faite,

révérendes Mères ? Pour attester la valeur et l'étendue de vos maisons d'éducation ; pour rendre témoignage à votre enseignement éclairé et fructueux ; pour vous dire bien haut : amour et gratitude.

Les enfants sont incrédules ; ils ne voient pas ; ils ne s'imaginent pas que le cœur et l'esprit d'un maître s'épuisent en bienfaits pour eux. Tout leur est dû, tous sont leurs serviteurs ; ils ne savent que recevoir. Mais à trente ans, à vingt ans peut-être, dans la route laborieuse de leur existence, viennent les difficultés, les chagrins, les doutes, les pleurs amers ; une image s'anime en eux, les suit, les regarde, leur sourit, leur parle. Cette image qui plane immaculée, c'est la vôtre, ô Mères : mères du passé dont les âmes chantent au ciel leur *Magnificat* ; mères du présent attachées à la besogne soutenue des classes ; mères que la douleur cruciale d'une gorge usée retient prisonnières à l'infirmerie.

Centenaire de votre institut et centenaire de votre œuvre sainte de l'enseignement dispensé à des cent milliers d'élèves ; centenaire d'éducation, synonyme d'humanité, d'abnégation, de tolérance, d'effacement. Tous les vocables de la bonté, rares joyaux obtenus chez dame Charité, soudés longuement par des gouttes de patience, métal d'argent inaltérable, couronneraient modestement votre carrière.

Vos élèves d'il y a cent ans, vos élèves d'hier, vos élèves d'aujourd'hui : enfants abandonnés, enfants orphelins, enfants déséquilibrés et vicieux, enfants purs et bons, enfants éduqués ou polissons, intelligents ou bornés, riches ou pauvres, Mères, à tous, vous avez souri, vous souriez ; vous avez parlé maternellement, les avez encouragés, corrigés parfois ; vous les avez compris, vous les avez aimés.

Vos élèves, vos anciennes, celles qui nous écoutent de l'Au-delà, entendez-vous, soudain, leurs voix : chœur immense dont le thème est amour, gratitude, reconnaissance. Leur chant est sonore ; il a monté, il est monté jusqu'à Dieu. Les ondes nous le rapportent, l'atmosphère en est pénétrée : soupirs émus, mots expressifs, amour filial, gratitude toujours, reconnaissance à jamais. Leur mélodie murmure des noms chéris, l'oreille attentive les a ouïs, l'air s'en est parfumé.

Mère Saint-Thomas-d'Aquin : évoquons le souvenir de celle dont les yeux et le sourire donnaient tant d'affection que chaque petite, chaque grande, s'en croyait le plus aimée. Quarante-deux ans, maîtresse générale des classes. On a dit qu'elle fut une des premières éducatrices de son temps. Quelle mère a donné autant de son cœur, de son intelligence, de son âme ! et quelle mère s'est vue plus choyée, plus vénérée, plus regrettée !

Les Mères Saint-Stanislas, le perpétuel

sourire voilant l'austère perfection ; Saint-Onésime, l'originalité piquante ; Saint-Léonard-de-Port-Maurice, le reflet de Saint-Thomas-d'Aquin ; Saint Paul-de-la-Croix, notre affable québécoise et notre gloire littéraire ; Saint-Bonaventure, la directrice adorée du pensionnat St-Jean-Berchmans ; Marie-Eustelle, la perle des religieuses ; enfin la phalange des Mères affectionnées dont les noms sont burinés dans nos cœurs, Mères absentes, Mères parties sans retour, Mères présentes, nos cœurs de fillettes recevaient vos tendresses comme les douceurs maternelles du foyer ; dans nos âmes d'adolescentes, sous nos rebuffades d'écolières sceptiques, vos bontés s'infiltraient, elles s'y imprégnaient, à notre insu.

Aujourd'hui, heureuses, nous vous confions : cette semence de mansuétude, de conseils, de directives, a poussé du profond de notre être des fleurs et des fruits de vertus, ferment de notre bonheur terrestre et, nous le croyons, de notre félicité éternelle.

Mères du Bon-Pasteur, soyez bénies de toutes vos anciennes élèves, pour ce labeur centenaire d'éducation.

Dans l'allégresse de ce jour unique, sous le regard bienveillant de monsieur l'aumônier de la Maison-Mère, nous vous prions, révérendes Mères, d'agréer en hommages respectueux, leur piété filiale, la sincérité de leur reconnaissance et leur fervent attachement à vos personnes vénérées.

Me Jacques Dumoulin, dans un discours où pétille l'esprit en des sentiments exprimés avec humour et reconnaissance, fait revivre les années vécues au Pensionnat St-Jean-Berchmans.

Révérènde Mère Supérieure générale,
révérendes dames,
mesdames, messieurs,

Depuis cent ans, il est peu de choses dans l'ordre intellectuel, matériel et physique qui n'ait disparu de la scène mondiale ou ne se soit transformé. Comme il n'est aucun de vos anciens élèves, les tout jeunes de mon époque, qui ne soit fondé, si je puis vous emprunter cette expression de circonstance, depuis plus d'un demi-siècle, c'est donc un peu la fête de notre demi-centenaire, déjà dépassé, que nous avons le privilège de fusionner dans la splendide célébration du siècle révolu de votre noble et bienfaisante communauté.

La plupart des anciens de ma génération qui, ici même, ou en quelque lieu qu'ils soient, reforment aujourd'hui les rangs de la famille écolière d'autrefois, firent leur entrée au Pensionnat St-Jean-Berchmans au mois de septembre 1906.

A l'intention des révérendes dames pour lesquelles cette période de quarante-quatre années serait plus longue que le champ de leurs souvenirs, qu'il me soit permis de remonter le cours de ces décades.

A neuf heures, si j'ai bonne souvenance, l'angle des rues St-Amable et Scott se faisait l'un des coins les plus animés du vieux Québec. L'agitation matinale et débordante d'une centaine de galopins, les bousculades pour un sac de boules rouges ou de réglisse, échappé sur le trottoir, les protestations éplorées, les cris aigus, les cercles vivants autour d'une partie de toupie, toutes ces trépidations juvéniles imprimaient à ce quartier l'aspect d'un marché oriental.



Soudain, le tintement impérieux d'une cloche fermement agitée figeait cette sarabande, la canalisait silencieusement vers une couple d'entrées béantes, où pointaient une ample manche noire et une cornette frangée de blanc.

Que d'innombrables fois j'ai franchi avec bien d'autres ce seuil prestigieux, au-delà duquel nous attendait la formidable loterie, le bon ou le mauvais numéro de la journée scolaire. La manche noire était celle de la bonne Mère Saint-Mathieu, la cornette, un peu de guingois, coiffait, tel un casque de baron féodal, le chef énergique de l'inoubliable Mère Saint-Bonaventure.

Du coin de l'oeil, chacun épiait le masque léonin de la dominatrice de St-Jean-Berchmans, ou les traits délicats mais ascétiques de son assistante, sœur Saint-Mathieu, dans le dessein de conjecturer si les prochaines huit heures s'écouleraient sous le signe liturgique des mystères joyeux ou de leurs corollaires opposés : les mystères douloureux.

Une crainte révérentielle, au reste de bon aloi, avait déjà orienté notre inexpérience vers le dédale de la ruse défensive. J'ai souvenance qu'un retardataire hélé à la porte par la redoutable sentinelle sœur Saint-Bonaventure, prétextait avec suavité que son manquement à la discipline ne saurait lui être imputé. "Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?" questionna sœur Saint-Bonaventure d'un ton péremptoire. "Parce que, Mère, expliqua le délinquant, j'ai aidé le petit Chose à chercher son chapelet."

Magiquement l'austérité de la bonne Mère se fondit en une mansuétude extatique. Sans doute appréciait-elle l'angélique spectacle de deux élèves de son pensionnat, agenouillés sur le trottoir de bois, en quête d'un petit chapelet bleu.

Sans doute, encore, ce tableau touchant brossait-il le sujet d'une pieuse image, enluminée des plus riches teintes de l'imagerie Zanettin.

Hélas ! mes sœurs, que les extases sont fuyantes ! Quelques secondes à peine, et ce reflet céleste s'effaçait devant un doute visiblement terrestre. Mais les fourches caudines étaient franchies. L'innocent chercheur disparaissait déjà dans les ombres du grand passage, aussi ne lui fut-il donné d'entendre que cette remarque, grosse de scepticisme : "Chapelet ! Chapelet ! J'en connais qui feraient mieux de réciter le leur plutôt que de chercher celui des autres".

Mes condisciples de jadis n'auront certes point permis à ces souvenirs tonifiants de s'atténuer. Qui de nous ne revoit la méticuleuse ordonnance du parloir ; les sièges bien alignés sur un parquet qui onques ne connut l'attouchement de la poussière ? La statue de la Vierge sur une tablette appendue au mur et dont un lierre encerclait les pieds, telle une oraison muette et tenace ? L'infirmier, où l'on n'était consigné que durant bonne santé ; l'infirmier agrémentée de jouets, soustraits cependant à notre convoitise, afin de ne pas transmettre nos rhumes de circonstance aux soldats de plomb et pompiers de fer blanc ?

Je revois envieusement les courses furibondes dans le grand champ ; les rondes bruyantes autour du pas de géant. Par temps chaud, quand la plantureuse Mary Jane, coiffée de son fanchon de madras jaune, daignait apparaître, pareille à quelque reine tropicale, nous lui formions d'emblée une cour questionneuse et intimidée par sa somptueuse masse d'ébène.

Souvenirs aussi du beau jour de la première communion, le 10 mai 1908. Votre chapelle suffisait tout juste à l'affluence des parents et des intimes qui se faisaient un devoir d'assister à cette touchante cérémonie. A droite étaient placés les communicants ; les invités se rangeaient à gauche.

Les garçonnets avançaient d'abord vers la sainte Table, suivis des petites filles aux

longs voiles couronnés de muguet. Leur approche recueillie se laissait pressentir au bruissement léger des rosaires.

Ces murs, révérendes dames, ont vu perler bien des larmes d'émotion. Si le Seigneur n'a pas accepté autant de prêtres et de missionnaires qu'il lui en fut offert, il n'en demeure pas moins l'éternel témoin de la ferveur de ces oblations.

Selon l'ordre naturel, les chers êtres qui s'identifiaient profondément à notre joie, devaient nous précéder sur les routes de l'au-delà comme ils nous avaient devancés ici-bas. Et cependant, où, mieux qu'en cette église, pourrions-nous renouer avec la douce vie du passé, puisque nulle part ailleurs, non pas même au foyer, leur tendresse à notre égard et leur esprit de foi ne furent plus ardents.

J'ai rassemblé, au fil de la mémoire, les incidents topiques dont, grâce à vous, mes dames, et à vos devancières, se composa la mosaïque de notre joyeuse enfance.

Je n'ai encore rien dit d'un fait qui, dès ce temps reculé, conféra une primauté éducative à votre institution.

Le pensionnat St-Jean-Berchmans avait alors pour maîtresse de français une jeune religieuse, déjà professe, assez frêle d'apparence, plutôt pâle, l'oeil voilé d'une légère myopie. Port de tête fier, à la façon de Frontenac, foudroyant d'un regard olympien l'envoyé de Phipps.

Cette classe française comprenait deux divisions. Or, ce qui nous induisait en une fausse sécurité, c'était que durant la première année, ceux de la seconde division semblaient indignes de l'attention de l'institutrice. Tel un troupeau de jeunes chevaux, on nous laissait gambader dans les herbes folles de la fainéantise et de l'ignorance. Mais venait la seconde année et notre promotion surprenante imméritée au rang de finissants.

Mes sœurs, il est impossible d'imaginer une métamorphose aussi soudaine et radicale

que celle dont nous fûmes les témoins interloqués. Disparue cette indifférence dédaigneuse, avec laquelle la maîtresse de l'an passé écartait nos brouillons, farcis de fautes et d'inepties. Sous les mêmes traits physiques, nous découvriions une personnalité d'une énergie, d'un dynamisme, d'une persistance inlassables, qui nous soumettait à la règle et par la règle. La colombe d'hier, aigle aujourd'hui, de ses serres puissantes nous arrachait aux poussières de la platitude pour nous transporter vers les hauteurs salubres de l'orthographe et du savoir grammatical. Si vous préférez une comparaison moins ornithologique, nous apercevions, s'échappant du vase de notre mol engourdissement, comme ce génie marin des Mille et une Nuits, les linéaments autoritaires de l'incomparable pédagogue : la révérende Mère Sainte-Louise.

A ce premier prodige vint s'adjoindre celui de notre propre transformation. Les petits flâneurs de la veille, sous l'aiguillon toujours actif, toujours incisif de Mère Sainte-Louise, se muaient en élèves disciplinés, attentifs, puis après quelques semaines de ce régime tonique, en élèves fébrilement ambitieux. L'exercice scolaire avait à peine parcouru son trimestre initial que déjà Mère Sainte-Louise, loin d'avoir à nous stimuler, devait, en riant bien sous sa coiffe, modérer doucement une ardeur exagérée.

En nous, la crainte du début cédaît place à un sentiment de respect et d'admiration, amplement partagé par nos parents. Un éloge de Mère Sainte-Louise nous électrisait comme le geste de Napoléon pinçant l'oreille de ses recrues.

Ils se peuvent nombrer par dizaines, les anciens du Bon-Pasteur que cette merveilleuse animatrice envoya, bons premiers de leur classe, en Éléments latins, au Séminaire de Québec ou ailleurs.

De mémoire, je nommerai feu Ernest Roy et le regretté Paul Garneau, le notaire Claude

Taschereau, monsieur Gustave Beaudry, homme d'affaires distingué, le bâtonnier Fernand Choquette, le bâtonnier André Taschereau, le bâtonnier Perreault Casgrain, ancien ministre, le juge Edouard Tellier, de la Cour des Sessions de la Paix à Montréal, le juge Robert Taschereau, de la Cour Suprême du Canada, futur juge en chef du pays.

Manifestement la Providence avait destiné votre vénérable sœur et doyenne, mes dames, à l'éveil et à la formation des jeunes caractères et des jeunes intelligences.

Auteur d'une plaquette de syntaxe française, parfaite de concision et de clarté, cette grande institutrice soulignait l'invariabilité des noms propres de cet exemple : " Les Taschereau sont célèbres au Canada." A mon tour de lui dire, sans faute : " Il n'y a pas par siècle, deux Sœurs Sainte-Louise ".

Révérènde Mère Supérieure générale,
mes révérendes dames,

C'est une miséricorde de Dieu qui atténue, assez tôt, l'amertume humaine ; " le temps est un grand guérisseur " dit le vieil adage. L'on oublie ce dont on a souffert. S'il en est ainsi, vous aurez jugé à l'affluence, oserai-je ajouter à la fraîcheur de mes souvenirs, que vos anciens n'ont rien oublié du temps où vous les abritiez sous votre toit, dans votre cœur pieux et presque maternel, parce que vous avez assuré leur bonheur.

Par mes lèvres, les anciens de St-Jean-Berchmans, tous vos anciens du Canada,

des États-Unis ou d'Afrique, passez-moi cette présomption qui m'est chère, vous ont parlé de réminiscences inséparablement liées à la trame de leur vie ; de choses anciennes par la fuite des jours, mais aussi présentes à l'esprit que les joies de leur enfance et le sourire de leurs mères.

Eussions-nous été privés de votre zèle que beaucoup d'azur eût manqué à la lumière de notre printemps.

Ces bienfaits dont votre famille religieuse nous favorisait à l'aurore du siècle, elle les reporte avec une égale sollicitude sur ces gages d'immortalité que sont nos enfants. Votre salutaire action ne vieillit donc pas.

Pour nous qui espérons en la pérennité de la descendance, nos hommages, révérendes dames, montent vers vos personnes et vos œuvres au triple titre du passé, du présent et de l'avenir.

Avec une gratitude émue, nous saluons les protectrices de notre enfance : celles dont le voile blanc annonçait un dévouement à son début ; les aînées d'alors au voile noir attestant un dévouement qui s'épanouit ; les disparues dont les célestes voiles proclament le dévouement qui triomphe.

Le grain de sénévé que, cent ans passés, la vénérable madame Roy et le charitable monsieur Muir, confiaient au sol québécois, a multiplié les arbres tutélaires dont chaque branche abrite des nids chantants.

Puissent leurs racines goûter sans cesse la sève de la terre chrétienne, et leurs rameaux altiers recevoir à travers les siècles la rosée des cieux !

A son tour, miss May Derouin parle au nom des anciennes de langue anglaise :

Reverend Father Caron,
Reverend Mother General,
Esteemed Mothers,
Dear schoolmates, old and new,

To the glad notes of the *Te Deum* still re-echoing in these convent walls, we, the Alumni of the Good Shepherd Institute, unite in the expression of our profound gratitude and admiration for one hundred years of relenting service in a noble cause.

It so happens that the Centenary of the Institute coincides with the centenary or, more precisely, with the ninety-ninth anniversary of the foundation of the Academy just across the way. This no doubt explains why a pupil of the oldest school should have been called upon to offer you, Very Reverend Mother, and your deserving community, the congratulatory and grateful message of the Alumni of the Good Shepherd schools of the City.

Today, these schools are five in number, but one hundred years ago, there was only one very modest school from which, however, were to spring fifty teaching establishments disseminated throughout three countries, in two continents. The noble apostolate of education radiated from the first centre on St. Amable Street to the girls' PRIVATE CLASS, then to ST. LOUIS ACADEMY, (1892), then on to ST. JOHN BERCHMANS BOARDING SCHOOL for boys, to ST. MARY'S ACADEMY, later to the ST. ESPRIT CONVENT and, more recently, to the INSTITUT MARIA, where over 150 pupils receive the benefit of elementary and secondary instruction.

One hundred years ! What changes they have wrought in this neighborhood ... greater still in the teaching personnel ! Gone are the dear Mothers St. Thomas Aquinas Jones, St. Bonaventure Fitzgerald, Mary Ann of Jesus Lane, St. John the Baptist Byrne, St. Agnes of Jesus Monaghan, Mother Mary of the Precious Blood Short and Mother Louis Chanel . . . and so many others that we loved and had hoped to keep with us for many, many more years. Who can forget those endearing names ? Their noble work lives on in the generations that are here today. May God rest their souls !

The hand of Time has worked changes in our ranks, too, dear friends and classmates. Not all of the Past are here to answer the roll call. We could name many of our esteemed companions gone with the dear Mothers of the "old golden rule days". Others of the present day would have joyfully responded to an invitation had space allowed a larger gathering. Indeed, if the walls of the old home were as elastic as the hearts of our Mothers of the Good Shepherd, thousands would have been invited to join us in today's celebration and add their own thanksgiving to ours in a hymn of praise to the Giver of all good gifts. However, there will be other meetings throughout the Jubilee Year,—others again next year, when the first school of the Good Shepherd has its Day of Remembrance. Far or near, every child of the Good Shepherd is proud today to pledge unflinching love and loyalty to Alma Mater and all for which it stands.

AD MULTOS ANNOS

Une corbeille de roses est ensuite présentée à la Très Révérende Mère Marie-de-Sainte-Blandine, Supérieure générale, par madame Omer C. Barry Amyot, hommage des anciennes de tous les couvents de la congrégation. Des télégrammes de félicitations, venus des Amicales de la province du Cœur Immaculé de Marie de Québec, de Chicoutimi et des Etats-Unis, accompagnent cette offrande.

Monsieur l'aumônier Louis Caron, averti à la dernière heure de l'absence de monseigneur Grandbois qui devait présider la réception et répondre aux adresses, doit le remplacer et se livrer à une improvisation qu'il nous est impossible de reproduire *in extenso*. Voici les grandes lignes de son discours reconstitué par une auditrice :

“ Je regrette avec vous l'absence de monseigneur Grandbois qui vous prive du mot d'un ancien. A titre d'aumônier de la Maison-Mère, laissez-moi vous féliciter d'être venus nombreux et de partout prendre part à cette célébration du centenaire de fondation d'un institut qui vous est cher. Je puis vous assurer qu'ici la joie de vous recevoir est grande. Les Mères du Bon-Pasteur sont sensibles au geste d'hommage des anciens et anciennes.



Cette manifestation de gratitude atteste la haute appréciation que vous avez gardée de l'éducation et de l'instruction reçues jadis chez les sœurs. Sans vouloir minimiser en aucune manière l'enseignement confié aux laïques, il faut reconnaître les beaux succès remportés par les religieuses dans ce domaine. Grâce à un intelligent souci d'adaptation aux nécessités de l'heure dans tout ce qui regarde l'éducation et l'instruction des enfants, elles tiennent un rang d'honneur parmi les autres corps enseignants. Ce n'est pas trop d'ajouter que leur formation religieuse, l'emploi du temps où alternent les exercices de piété et les heures consacrées à la classe leur assurent une aptitude marquée dans ce qui regarde l'orientation de l'enfant vers sa fin essentiellement chrétienne. Aussi l'Église et la société considèrent les religieuses comme des auxiliaires irremplaçables dans la formation des élus de Dieu".



Monsieur l'aumônier, à ce moment du développement de sa pensée, insiste sur les difficultés de l'œuvre de l'éducation. Quelques traits particulièrement heureux de l'adresse lue par Me Jacques Dumoulin lui viennent à l'esprit et lui fournissent matière à considérations qui amusent l'auditoire. Il conclut pour le moment que *"nonobstant dans un pensionnat dirigé par des sœurs les fredaines contre la règle et que la RÈGLE corrige, la formation de l'esprit, du cœur, de l'imagination n'y est pas pour autant manquée, non plus que les saines attaches que les fêtes d'un centenaire mettent en un singulier relief.*

A votre tour, chers anciens et anciennes", continue de dire en substance monsieur l'aumônier, *"de transmettre à vos propres enfants les précieuses leçons du jeune âge ; car, vous savez le rôle primordial des parents dans cette cause de l'éducation. L'école peut suppléer aux enseignements et aux exemples de ceux-ci, mais rien ne saurait remplacer l'éducation familiale. Que la religion garde à votre foyer la place d'honneur ! Vivant des principes qui découlent de la foi en Dieu, vos jeunes bénéficieront au sein de votre famille de l'atmosphère religieuse qui baigna votre enfance et continueront le travail si bien commencé.*

En terminant, j'é mets le vœu que la congrégation aujourd'hui centenaire des Sœurs du Bon-Pasteur se recrute parmi les générations qu'elle a déjà formées à la vertu et à la science. Ces vocations écloses en vos parterres vous permettront d'être bien reçus au SECOND CENTENAIRE . . ."



Et monsieur l'aumônier y va du français à l'anglais... avec la même aisance :

Dear Friends,

I regret not having the fluency of language needed to express all I would like to say on this memorable occasion. I shall simply call your attention to the gratitude you wish to manifest today towards the Congregation which dispensed education and instruction so liberally to all of you, throughout your school days.

You have learned to appreciate the benefits of the solid religious education you received in the different schools of the Good Shepherd Sisters. Today, it is your privilege to transmit to your own children the precious lessons of your early years, for, be it noted, a mother's role, a father's role, in the family is of paramount importance.

Nothing can substitute family education ; the school can but supplement the parents' teachings and examples.

There are many modern methods of education that claim attention today, — so many indeed, that one is apt to forget the fundamental principle. The real, the only aim of education is to lead the child to God. This supposes that he be trained in view of his vocation as a child of God.

This is no doubt your ideal, dear Friends, and your amicable relations with your former teachers is a powerful stimulant in continuing the good work so well begun.

Do not wait for the second centenary to repeat your visit to your Alma Mater. Come again. Come often. Your teachers are always glad to welcome you. It makes them feel young again.

Be merry ! Enjoy the day ! And... give thanks to the Lord.



AU RÉFECTOIRE



Une gaieté du meilleur aloi fut entretenue tout le long du jour, soit par des rencontres d'anciennes connaissances, soit par le réveil de lointains échos des heureux jours d'antan. Au dîner se groupe un personnel de choix dont l'affabilité prend des airs de famille. Le réfectoire même s'en réjouit, car onques ne se vit pareille réunion autour de ses tables austères. Les jeunes filles du Patronage Ste-Geneviève s'acquittent à merveille de leur tâche de serveuses.

Après les causeries intimes, la bénédiction du Saint-Sacrement est donnée par un ancien, monsieur l'abbé Albert Jobin. Et de nouveau le film historique LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC fait revivre les scènes de l'héroïque fondation, pénètre au champ des œuvres sociales, anime celui de l'enseignement aux divers degrés et esquisse la vie des filles de Mère Marie-du-Sacré-Cœur.

Dimanche, 23 avril

JOURNÉE DES EMPLOYÉS

9 h. MESSE SOLENNELLE

Officiant : révérend père **Gonzalve Poulin, o.f.m.**
directeur de l'École sociale

Sermon : monsieur l'abbé **Alphonse Giroux**
administrateur du Conseil central
des Œuvres de Québec

11 h. Réception à la salle de communauté

2h.30 Salut solennel du Saint-Sacrement

3 h. Présentation du film historique :
LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC

En ce dimanche du bon Pasteur, la Maison-Mère reçoit le personnel laïque de ses divers établissements. Près de deux cents invités venus de tous les coins de la province, et même des Etats-Unis, sont heureux de prendre part à la joie et à l'action de grâces de la communauté.

La grand'messe solennelle est célébrée par le révérend père Gonzalve Poulin, o.f.m. directeur de l'École sociale, assisté de messieurs les abbés J.-Oscar McNicoll, défenseur du lien au tribunal provincial, comme diacre et Lionel Moreau, de Valleyfield, comme sous-diacre.



Sont présents au chœur : messieurs les abbés Louis Caron, aumônier de la Maison-Mère, Charles-Edouard Turgeon, aumônier du Patronage Ste-Geneviève, Alphonse Giroux, administrateur du Conseil central des Œuvres de Québec. Ce dernier prononce un sermon fort goûté.

"Ego sum Pastor bonus."

"Je suis le bon Pasteur et non pas un mercenaire qui s'enfuit lorsque le loup ravit les brebis." (St Jean, X, 12.)

Mes bien chères sœurs
et mes très chers frères,

Les célébrations du centenaire de cet institut admirable se continuent en ce dimanche du bon Pasteur, de "Celui qui donne sa vie pour ses brebis, qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent, qui sans cesse cherche les brebis qui ne sont pas encore de la bergerie". (Jean, X)

Il est vraiment juste et équitable que vous, les continuatrices de l'œuvre centenaire et vous, leurs intimes collaborateurs, vous laissiez monter vers le ciel votre joie, votre reconnaissance, votre légitime satisfaction devant la tâche accomplie.

Je ne veux pas, à mon tour, vous raconter les débuts héroïques de votre communauté jubilaire. Je ne vous parlerai pas non plus du magnanime renoncement de la fondatrice, madame Roy, ni du concours admirable de monsieur Muir, du père Saché, et de tant d'autres.

Des voix plus autorisées et plus éloquentes que la mienne ont déjà justement chanté ces louanges.

Je me propose de vous dire simplement comment le travail de ces institutions, de

celle-ci particulièrement, et de tous ceux qui y collaborent est indispensable au salut de l'humanité ; et quand on participe à une telle œuvre, il ne faut le faire en mercenaire, mais comme le bon Pasteur qui aime sa bergerie et toutes les brebis qui pourraient y entrer.

* * *

Une œuvre comme celle accomplie par ces religieuses participe à l'œuvre salvatrice de l'Église.

L'effusion complète du sang du Christ était amplement suffisante pour racheter toute l'humanité, pour payer toutes les dettes des hommes, pour réparer tous les dommages faits par le péché à l'ordre de la grâce.

Cependant, cette rédemption dans les desseins divins ne pouvait se réaliser sans la coopération des hommes eux-mêmes. Il fallait que chacun accomplisse dans sa chair, selon la parole de saint Paul, ce qui manque à la passion du Christ.

L'homme doit accepter que sa rançon soit payée par le Sauveur. La grâce, même celle qui est redonnée, ne force pas la nature. Elle respecte la liberté.

La dette la plus immense du pécheur n'est jamais trop considérable pour n'être pas effacée, à la condition que le misérable s'amende et se dispose au pardon.

Tel est, mes frères, le premier précepte : l'homme doit coopérer à la Rédemption.

Mais cela ne signifie pas que le salut soit une affaire individuelle. Nous ne pouvons atteindre notre destinée surnaturelle qu'en la poursuivant avec les autres.

L'Église, c'est la société de ceux qui recherchent ensemble le bonheur divin. Comme dans la vie sociale temporelle chacun doit servir ses semblables dans sa tâche professionnelle, ainsi, dans l'Église, les fidèles doivent se rendre de mutuels services pour atteindre ensemble le salut.

Ceux qui sont revêtus du sacerdoce ont la mission de premier plan. Par leur ministère, les prêtres doivent, en vertu de leurs pouvoirs qui sont les mêmes que ceux du Christ, renouveler le sacrifice, faire jaillir la grâce, enseigner la vérité, remettre les péchés, nourrir les âmes, les guider vers la perfection. Ce mandat leur est réservé.

Mais s'ils sont seuls les ministres du culte, tous les chrétiens peuvent être avec eux les ministres de la charité, de l'amour. Parce qu'ils sont des baptisés, ils sont des membres du Christ total, et la confirmation en a fait des soldats chargés de défendre les intérêts de l'Église entière.

L'apostolat n'est pas une sorte de bienveillance non obligée, réservée à quelques âmes privilégiées, mais un devoir pour tous, une exigence de la condition de chrétien. Tous doivent contribuer d'une certaine manière au salut de leurs semblables.

Car c'est une monstruosité que de croire que l'on peut se sauver sans travailler à la Rédemption des hommes. Nous sommes responsables de nos frères.

Il y a certes des vocations particulières, même en dehors du sacerdoce ; ainsi, toutes ces âmes consacrées pour la vie à la prière, à l'éducation des enfants, au soin des malades.

Nous ne connaissons que dans l'éternité les fruits de toute l'adoration faite dans le silence des cloîtres, les résultats de ces conseils des religieux et des religieuses aux enfants qu'ils éduquent, les secours réconfortants de la garde-malade au patient qui souffre.

Si nous pouvions, par exemple, consulter le livre où Dieu inscrit les œuvres de ces fidèles serviteurs, quelle édification ne retirerions-nous pas à connaître la part prise par cette communauté du Bon-Pasteur de Québec au retour au bercail de tant de brebis égarées.

Sans doute, c'est Dieu qui donne la vertu à la semence et aussi sa croissance, mais combien nécessaires sont les soins qui triturent la terre où la graine germera, qui l'arrosent avec générosité ; c'est Lui qui fait renaître à la vie le frêle roseau brisé par la tempête, mais combien est indispensable le support placé pour soutenir l'arbuste blessé !

Mais la mission spéciale de l'âme consacrée à un service charitable n'est pas la seule méritoire. La collaboration qu'apporte le personnel des institutions est aussi un service au prochain.

Les tâches obscures qui vous sont confiées, les besognes matérielles qui vous permettent d'apporter le pain à vos familles sont une collaboration intime à l'œuvre charitable de ces religieuses.

Vous n'approchez pas de si près ces âmes à former, ces caractères à dompter ; mais n'avez-vous jamais songé que si vous, vous ne faisiez pas ce qui vous est demandé, ces femmes ne pourraient réaliser leur tâche ? Votre travail n'est pas seulement utile, il est indispensable à l'œuvre. La première charité que l'on doit faire à ses semblables, c'est celle de son occupation professionnelle, c'est le service de son métier.

Vous avez droit pour cela à une juste rétribution pour votre travail ; mais on ne

ne peut gagner sa vie qu'en servant.

N'est-ce pas une touchante pensée qu'ont eue les organisatrices de ces fêtes d'inviter le personnel de toutes leurs maisons à partager leurs joies ? Elles ont réalisé que l'œuvre accomplie durant ces cent années tient beaucoup à la fidélité, à l'amour de leur personnel laïc.

* * *

Mes bien chers frères, mes très chères sœurs, Cent ans de contribution au salut des âmes ; cent années consacrées à la formation de la jeunesse, au relèvement des tombées ; cent années de zèle, de dévouement, d'abnégation, mais surtout de charité ; cent années durant lesquelles ces disciples du bon Pasteur se sont penchées sur tant de problèmes, sur tant de faiblesses, sur tant de misères !

Pour avoir construit des œuvres si admirables, surtout celle de la réhabilitation de la fille, il a fallu que ces femmes ne soient pas des mercenaires. Elles avaient hérité de leur Mère Marie-du-Sacré-Cœur cette véritable charité, cet amour des autres, pour l'amour de Dieu !

Elles ont voulu appliquer à leur vie cette phrase de saint Paul : " Je me suis fait faible avec les faibles, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous ". (Cor. IX, 22)

Les grandes œuvres, en tout cas toutes celles qui plaisent au cœur de Dieu et qui servent sa gloire, sont surtout celles qui consistent à servir les plus déshérités, les plus abandonnés.

" Le plus petit verre d'eau que vous donnez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le donnez ".

Il y a sans doute grand mérite à verser

des sommes généreuses aux nécessiteux ; il faut louer ceux qui font des largesses avec les biens qui leur sont confiés. " Mais la charité consiste moins à livrer ce que l'on a que ce que l'on est. Le prochain a souvent moins besoin d'un morceau de son bien que d'un morceau de son cœur ". Il n'y a de véritable charité qu'à base d'amour et l'amour est un don de soi, un sacrifice. Il faut qu'il y ait une goutte chaude de son sang sur chacune de ses charités. " Donner, ce n'est pas toujours donner sa vie, mais bien toujours donner de sa vie ". (Père Plus — " Le Christ dans nos frères ".)

Mes sœurs, je sais que vous n'attendez pas votre récompense de l'appréciation des hommes. Il s'en trouvera même peut-être qui mépriseront votre travail, qui oseront mettre en doute votre désintéressement, votre zèle. Il s'agira simplement de vous rappeler le mot de saint Pierre dans sa première épître (II — 15) : " C'est la volonté de Dieu que par votre bonne conduite vous fermiez la bouche aux insensés qui vous méconnaissent ".

Votre bonne conduite, on la sent dans la préoccupation que l'on voit toujours dans votre institution à prendre un très grand soin des brebis qui sont dans la bergerie, mais surtout de l'inquiétude qui vous hante au sujet des brebis en dehors du bercail. L'Église, la société chrétienne attendent de vous cette œuvre primordiale de la recherche de celle qui a déserté ou qui est loin. Et dans cent ans, Dieu vous aura couronnées et d'autres hommes vous loueront, parleront de votre œuvre avec admiration, parce que vous n'aurez pas été des mercenaires qui croient inutile de courir les brebis menacées par le loup, mais parce que vous aurez été véritablement les collaboratrices du bon Pasteur et de son Église. Ainsi soit-il.

L'hommage à la communauté jubilaire est présenté par monsieur Martial Roy, fils de monsieur Léon Roy, menuisier au service de la Maison-Mère depuis vingt-sept ans.

Révérénd père,
madame la supérieure,
messieurs les abbés,
mes chères sœurs,
mesdames et messieurs,

Il y a dix mois à peine ou plus exactement le 23 juin 1949, nous franchissions le seuil de cette maison pour assister à une brillante manifestation en l'honneur de quelques-uns des plus vieux employés de votre communauté. Vous aviez voulu alors, mes très chères sœurs, rendre un hommage reconnaissant à ces hommes qui, pendant vingt-cinq, trente et même cinquante ans de leur vie, avaient donné le meilleur d'eux-mêmes pour accomplir tous les travaux manuels qui s'imposaient sous la sage direction d'économistes aussi habiles qu'éclairés. Nous avons vécu alors des jours inoubliables et Dieu sait combien furent touchés ceux qui furent l'objet d'une telle marque d'appréciation de votre part.

Aujourd'hui, nous nous retrouvons de nouveau réunis dans cette maison bénie pour participer, grâce à votre aimable invitation, aux glorieuses fêtes du centenaire de l'Asile du Bon-Pasteur. En effet, vous n'avez pas voulu laisser passer ces jours de gloire sans que vos employés et leurs familles soient les témoins émus de la joie qui vous anime. Soyez mille fois bénies, mes chères sœurs, pour cette délicate attention à notre endroit et veuillez bien croire que nous vous en sommes profondément reconnaissants. Laissez-nous à notre tour vous offrir nos respectueux hommages et vous féliciter chaleureusement en ce jour de gloire. Que le Très-Haut laisse tomber sur vous une pluie d'abondantes bénédictions et fasse le Ciel

que vos œuvres continuent à se multiplier pour le plus grand bien de notre population !

En me faisant aujourd'hui l'interprète de tous vos employés, je voudrais être certain de vous transmettre leurs sentiments les plus intimes et vous dire combien ils sont fiers de gagner leur vie au service de vos différentes maisons et reconnaissants de la sollicitude que vous ne cessez de leur témoigner. De cela, ils tiennent à vous dire aussi un cordial merci.

Ils sont venus de tous les coins de la province et même des États-Unis vous exprimer leur attachement et leur joie de travailler pour de si bonnes mères. Vous me permettez bien de citer ici les noms des employés actuels de la Maison-Mère ainsi que leur date d'entrée au service de la maison et j'ai nommé par ordre d'ancienneté :

Messieurs :

Arthur Saillant,	travail général	1902
Léon Roy,	chef-menuisier	1922
Georges Bégin,	ingénieur	1923
Marius Robin,	chauffeur	1924
Lauréat Lapierre,	chauffeur	1924
Ismaël L'Heureux,	cordonnier	1939
Albert Falardeau,	menuisier	1942
Lucien Farlardeau,	menuisier	1945
Georges-Henri Dion,	messenger	1945
Wilfrid Richard,	travail général	1946
Léopold Tardif,	messenger à la buanderie	1947
Charles-Auguste Savard,	plombier- électricien	1949
Jean-Paul Hamel,	chauffeur	1949
Odilon Chouinard,	menuisier	1949
Roméo Sirois,	peintre	1949
Joseph Breton,	gardien de nuit	1949
Adélar Dupuis,	gardien de nuit	1949

A ceux-là, j'ajouterai maintenant les noms des délégués qui nous viennent des différentes missions disséminées ici et là dans la province et aux États-Unis. De ce dernier endroit, nous avons le plaisir de saluer la présence de messieurs Lemieux, Cormier et Picard.

De la Crèche St-Vincent-de-Paul :

monsieur Raoul Roy, ingénieur, les Grenier, les Demers, les Drouin, les Julien, les Fleury, les Garneau, les Cantin ; monsieur Louis Victor Laberge, contre-maître, les Dionne, les Caron, les LaDurantaye, les Bouffard, les Desroches, les Thibault, les Jannis, les Gilbert, les Houde, les Dion, les Gignac, les Paré, les Paquet, les Larue et les Belleau.

De Lyster :

monsieur Jean Rioux, contremaître, les Moreau, les Chassé, les Boilard, les frères Roland et Adélaré Roy.

De l'Hospice St-Charles de Cap-Rouge :

les Fréchette, les Lafrance, les Veilleux, les Beaulieu, les Delisle.

De Rivière-du-Loup :

les Sirois, les Viel, les Vaillancourt et les Charest.

De St-Georges de Beauce :

les Poulin.

De l'Islet :

les Caron et les Hototte.

De la ferme Ste-Foy :

les Lizotte, les Gingras, les Gagné, les Blanchette.

De N.-D.-des-Laurentides :

les Rochette.

De Béthanie :

les Lachance et les Delisle.

De Matane :

les Harrison.

De Chicoutimi :

les frères Boivin, les Bouchard, les Lapierre et les Ratté.

De l'Académie Ste-Marie :

monsieur Racine.

De la Prison des Femmes :

les Scott, les Laframboise, les Huard, les Verville, les Boucher, les Fiset, les Bouchard.

De Neuville :

monsieur Larue.

Il faut dire que tous ces bons et loyaux serviteurs, sans être jamais entrés en communauté, n'en contribuent pas moins au bien-être matériel des diverses maisons des révérendes Sœurs du Bon-Pasteur à Québec et à l'extérieur. Leur dévouement n'a d'égal que leur ardeur au travail et vous pouvez toujours compter sur leur savoir-faire en tout temps. Que d'habiles ouvriers ont su développer leurs talents à votre service et avant de terminer cette rétrospective, peut-être serait-il intéressant pour vous de connaître quelques noms de ceux qui ont été à l'emploi de la Maison-Mère depuis la fondation et qui sont maintenant disparus ou qui ont quitté leur situation ces dernières années :

Messieurs :

Thomas Boucher	de 1856 à 1867
Louis Bourbon	de 1867 à 1875
Le Père Denis	de 1867 à 1893
François Delisle	de 1870 à 1898
Émile Godin	de 1889 à 1906
David Fillion	de 1891 à 1903
Louis Saillant	de 1901 à 1922
Albert Thomassin	de 1906 à 1931
Antoine Laberge	de 1906 à 1921
Jean-Baptiste Lafrance	de 1906 à 1922
(il fut remplacé par mon père)	
Arthur Thomassin	de 1906 à 1922
Léger Ferland	de 1922 à 1947
Joseph Plante	de 1924 à 1949
Charles Lajoie	de 1928 à 1937
Napoléon Rancourt	de 1929 à 1937
Alfred Robitaille	de 1929 à 1950
Pierre Huot	de 1934 à 1947
Ernest Juneau	de 1937 à 1947

Jean-Charles Thomassin de 1930 à 1943
Ulric Portugais de 1941 à 1949

Comme vous le constatez, dès l'année 1856, le Bon-Pasteur avait déjà un employé régulier à son service et à mesure que l'institution grandissait, les employés devenaient plus nombreux pour répondre aux exigences de la communauté.

Après le dîner, comme le programme l'indique, nous aurons le plaisir et l'avantage de visiter l'usine et la buanderie moderne de la maison Saint-Joseph. Nous verrons là l'outillage et la machinerie dont se servent les employés de la Maison-Mère pour accomplir leur tâche de chaque jour. Pour plusieurs, il sera sans doute intéressant d'apprendre qu'une infinité de travaux peuvent se faire ici sur place par des mains expertes, alors qu'il en coûterait beaucoup plus cher pour les faire faire à l'extérieur. A la menuiserie par exemple, que de choses ne fait-on pas depuis le meuble le plus simple jusqu'à l'ébénisterie et parfois même la sculpture. Tous les employés, chacun dans sa sphère, sont pour ainsi dire des experts et apportent dans l'accomplissement de leur travail une précieuse expérience.

Trêve de digression et revenons, si vous le voulez bien, au thème du centenaire pro-

prement dit.

Après un rappel de la fondation et un résumé historique des activités de la congrégation, monsieur Roy conclut :

Révérèndes mères et chères sœurs, en ces brillantes fêtes du centenaire de votre communauté, vous avez voulu nous associer à votre triomphe et nous faire partager votre joie. Soyez-en remerciées à jamais et que la Providence, dans son infinie bonté, continue à vous entourer de sa sollicitude et à vous combler de ses dons précieux.

Tous vos employés ainsi que les membres de leurs familles vous regardent en ce jour avec orgueil et désirent vous exprimer encore une fois leurs hommages et leur haute considération.

Ensemble, rendons grâces à Dieu d'avoir doté notre province d'une aussi belle congrégation que celle des Servantes du Cœur Immaculé de Marie et puissent-elles encore longtemps continuer à répandre autour d'elles cette douce charité et ces lumières de l'esprit qui font tant de bien.

Quant à nous, nous emporterons de cette journée un souvenir impérissable avec l'assurance que vous, mes bonnes mères, vous n'oublierez pas dans vos prières tous vos dévoués serviteurs et leurs familles.

Gaudeamus Domino !



Le révérend père Gonzalve Poulin se dit honoré d'avoir à présider " cette fête de famille " . Il tient " à féliciter les Autorités de la congrégation d'avoir voulu associer spécialement à leurs fêtes du centenaire le personnel laïque de leurs maisons ". Puis le directeur de l'École sociale rappelle aux invités la grandeur de leur travail professionnel : TRAVAIL DE COOPÉRATION AUX ŒUVRES éminemment sociales de l'institut, TRAVAIL HISTORIQUE qui s'est développé depuis le commencement des siècles et surtout TRAVAIL CHRÉTIEN ayant valeur au point de vue éternité. Il veut ensuite remercier les Sœurs du Bon-Pasteur pour les multiples services rendus à l'Église et à la société par l'apport généreux et compréhensif de leurs œuvres de réhabilitation, et il termine en disant :

" Nous savons que l'esprit qui anime les Autorités actuelles de cette congrégation est le même que celui qui inspirait madame Roy, femme au grand cœur qui a mis sur pied des œuvres héroïques, rendues plus faciles avec des ressources humaines. Je tiens à les assurer de la collaboration de L'ÉCOLE SOCIALE dans cette œuvre chrétienne qu'elles exercent depuis un siècle et qu'elles continueront d'exercer avec un succès grandissant " .

Le Bon-Pasteur accueille ensuite à sa table tous les convives. Puis c'est l'heure des parloirs et des visites aux salles des souvenirs, à l'usine et à la buanderie St-Joseph réaménagée.

Monsieur l'abbé Louis Caron, aumônier de la Maïssn-Mère, préside au salut du Saint-Sacrement et toute l'assistance se rend à la salle du Patronage Ste-Geneviève pour la présentation du film : LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC.

Cette mémorable journée aura contribué à resserrer les liens de la grande famille des bons et fidèles serviteurs de la communauté.

Mercredi, 17 mai

JOURNÉE DES JUBILAIRES

9 h. MESSE SOLENNELLE

Officiant : monsieur l'abbé Jean-Marie Leblond
vicaire à l'Ancienne-Lorette

Sermon : révérend père Simon Arsenault, p. s. v.

11 h. Réception à la salle de communauté

3 h. Présentation du film historique :
LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC

5h.15 Salut solennel du Saint-Sacrement

La congrégation honore en ce jour les sœurs de la communauté qui comptent cinquante ans et plus de profession religieuse. Elle entoure plus spécialement la vénérée doyenne, sœur Sainte-Colombe, qui fit profession en 1875, dix ans avant le décès de la Mère fondatrice; elle présente aussi son hommage à huit jubilaires de diamant et cinquante jubilaires d'or. Sœur Saint-Amédée, Mère Saint-Herménégilde et sœur Sainte-Louise ont aussi connu Mère Marie-du-Sacré-Cœur et ses premières compagnes.

Une messe solennelle d'action de grâces est chantée en la chapelle de la Maison-Mère par monsieur l'abbé Jean-Marie Leblond, vicaire à l'Ancienne-Lorette et neveu de sœur Saint-Alphonse-Rodríguez ; le révérend père Raymond Boutet, p.s.v. neveu de Mère Saint-Herménégilde, remplit la fonction de diacre et monsieur l'abbé Georges Laberge, aumônier de la Maison Ste-Madeleine, celle de sous-diacre. On remarque au chœur : monsieur l'abbé Louis Caron, aumônier de la Maison-Mère, les révérends pères Arsène Roy, o.p., Louis Lavoie, s.j. frère de sœur Sainte-Marine, Simon Arsenault, p.s.v., messieurs les abbés Victorien Grenier, curé de Notre-Dame des Laurentides et Amédée Filion, aumônier de l'institut St-Jean-Bosco, cousin de sœur Sainte-Luce. Quarante jubilaires occupent les premiers bancs de la nef et une parenté heureuse les entoure.



La liturgie de cette vigile de l'Ascension est tout appropriée à la présente célébration. "Avec des cris de joie, dit l'introït, publiez-le, proclamez-le jusqu'aux extrémités de la terre : le Seigneur a délivré son peuple, *alléluia, alléluia*. Acclamez Dieu, terre entière ; chantez la gloire de son nom". A l'épître, saint Paul nous donne à méditer cette parole aux Éphésiens : "A chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don du Christ". Le révérend père Simon Arsenault, p.s.v. prononce, avec chaleur et conviction, le sermon de circonstance.



Ces colonnes ne reproduisent qu'un substantiel résumé de cette allocution.

Mes révérendes mères, mes bien chères sœurs,

Les vénérées jubilaires que nous entourons aujourd'hui ont le mérite d'une très longue vie religieuse. Quoiqu'on puisse leur souhaiter le mérite du martyr, serait-il opportun de le leur procurer ce matin en brisant les scellés de leur vie pour découvrir le secret de leur persévérance ?

Du reste, les principes auxquels nous cherchons à conformer nos vies ne sont pas toujours traduits dans la pratique de notre existence quotidienne. Comment dès lors faire le partage de l'or et de l'alliage dans cinquante ou soixante années de vie religieuse ?

Pour éviter les sourires... ou les jalousies... ou tout simplement pour éviter de blesser l'humilité de nos jubilaires, il vaut mieux, à leur occasion, faire l'éloge de la persévérance religieuse. Ce sera du même coup marquer le chemin que par la grâce de Dieu ces aînées ont parcouru et celui que doivent suivre leurs sœurs cadettes, de sorte que cette fête de la persévérance religieuse sera autant celle des jeunes que des anciennes.

La grande épreuve pour notre nature humaine, c'est le temps, qui change la face des choses et nos propres humeurs. Si donc nous sommes superficiels, nous devenons le jouet du temps. Par contre, si nous nous travaillons en profondeur, nous résistons au temps.

N'est-ce pas le temps, en effet, qui départage les religieux et les religieuses ? Il y a ceux et celles qui ne lui résistent pas... ceux et celles qui abandonnent les livrées du Seigneur, qui se relâchent parfois gravement, qui oscillent, longtemps, sinon toute leur vie. A l'opposé, il y a ceux et celles qui ont dépassé le temps :

ce sont les solides.

Célébrer la persévérance d'âmes religieuses, c'est donc tout bonnement dire les moyens de résister au temps et de le dépasser.

Se donner totalement à Dieu

Pour résister au temps, il faut se soustraire à son empire. Or, deux choses lui échappent auxquelles nous devons accrocher notre vie : *Dieu* et le *fond de notre âme*. Tout le reste dans la trame de notre vie est dominé par le temps. De là deux règles, ou une double règle : *se donner à Dieu du fond de l'âme*.

Se donner à Dieu. Car il est un bien qui demeure éternellement dans toutes ses amabilités. Toujours Père, toujours Seigneur, toujours Frère, toujours Époux de nos âmes, tel que nous nous sommes plu à le considérer durant notre noviciat et nos premières années de vie religieuse. Il ne vieillit pas ; toujours le même pour nos vingt ans, nos trente ans, nos quarante ans et nos soixante et nos quatre-vingts ans.

Il n'en est pas ainsi de la gloire, si on l'a recherchée, cette gloire terrestre qui est un bien si limité et si peu durable...

Il n'en est pas non plus ainsi du confort, si l'on y a établi son bonheur. Quoi de plus insatisfaisant et de plus variable?...

Même le soin des âmes, si on ne le rapporte pas à Dieu, est un bien qui subit les vicissitudes du temps. Il n'assouvit pas notre soif de bonheur. Il ne fixe pas notre âme dans les régions sereines de la félicité...

Ainsi donc Dieu, et Dieu seul, nous permet de survoler le temps et de persévérer dans la ferveur...

A une condition cependant : que nous le cherchions de toute notre âme, que nous le rejoignons *au fond de notre âme*. Notre esprit et notre volonté ont des profondeurs inconnues de beaucoup. C'est là que se cache le Dieu de la paix et du bonheur. C'est la source unique de l'amour ardent et stable.

Cherchez Dieu en imagination, et vous ne le trouverez pas. Il est trop réel pour être l'objet d'une vie de rêve, d'utopies, en dehors des exigences très concrètes du devoir d'état...

Cherchez Dieu passivement, sans élan, sans effort de la volonté, porté doucement ou rudement par le cours de la vie, vous ne le trouverez pas non plus. Il veut être désiré avec véhémence, recherché avec ténacité...

Cherchez Dieu par calcul, parce que, autrement, vous ne serez pas bien vu, ou parce qu'il faut garder un sain équilibre, ou parce que la prière ne nuit pas, et vous ne le trouverez pas non plus. Il est un Dieu jaloux de sa gloire et de son éminente dignité. Il veut être le premier servi.

Mes bien chères sœurs, il n'y a pas de doute que ce sont là des pensées familières à nos jubilaires. A un âge où la sagesse connaît moins d'entrave, elles reconnaissent que toutes les fois qu'elles ont cherché à appliquer ces principes, elles ont été heureuses. C'est là assuré-

ment le chemin qui les a menées au jubilé d'or ou de diamant ou de rubis qu'elles célèbrent aujourd'hui. Dieu cherché sans cesse et par dessus tout au fond de leur âme : tel a été le secret de leur durée dans la vie religieuse. Leur don total à Dieu explique leur persévérance et indique aux plus jeunes la voie à suivre.

●

Ne pas se reprendre,
mais se donner toujours davantage

Mais pour que ce don soit vraiment total, il faut que l'âme, une fois livrée à Dieu, ne se reprenne pas et se donne toujours davantage. C'est un point de doctrine catholique que Dieu n'abandonne que celui qui l'abandonne le premier. Les promesses de l'Évangile sont là : celui qui quitte tout pour Dieu recevra la vie éternelle même en ce bas monde. Or Dieu est fidèle à ses promesses.

Hélas ! nous ne pouvons en dire autant de nous. Nous nous reprenons si facilement en laissant le sensible occuper de nouveau la face dans notre vie.

Quant à l'esprit religieux tout d'abord : Dieu s'estompe bientôt et d'autres préoccupations lui succèdent : notre propre gloire, notre

avantage, notre avancement.

Au chapitre des vœux de religion, l'encombrement se produit peu à peu sous toutes sortes de prétextes : on s'humanise graduellement (cœur et corps), on s'émancipe doucement.

Ces reculades masquées sont autant de reprises de nous-mêmes. Le don n'est plus total. Partant le bonheur n'est plus complet, ni la ferveur constante.

Pour éviter cette marche arrière, il faut se donner toujours davantage. "Qui n'avance pas recule aux choses de Dieu."

Voici quelques moyens de progresser toujours :

1.— Considérer son noviciat comme un départ, et non comme un terminus.

2.— Croître en esprit religieux : amour de Dieu véritable. A cet amour accru, il faudra toujours de nouveaux aliments. Ne pas manquer de les cueillir tout au long de nos journées.

3.— Saisir les occasions de plus en plus nom-

breuses à mesure qu'on avance dans la vie de se donner : mains, cœur et tête. Plus de largeur de vue qu'au noviciat, parce que plus de réalisme.

4.— A Jésus-Hostie par Marie Immaculée : sources externes de la ferveur croissante.

Nul doute que ce furent là les moyens dont usèrent nos jubilaires pour monter sans cesse vers leur divin Époux. Dieu seul pourrait dicter leur histoire intime parce que lui seul a été témoin de certaines luttes, de certains efforts et de certaines faveurs.

Disons-lui avec celles que nous entourons nos plus vives actions de grâces, et prions-le d'en conduire encore un grand nombre par les mêmes chemins de la persévérance religieuse.

AD MAJOREM DEI GLORIAM

Le sacrifice continue dans la jubilation. L'offertoire emprunte la prière de gratitude du psalmiste : " Bénissez, peuples, le Seigneur notre Dieu ; faites entendre l'écho de sa louange. C'est lui qui maintint en vie mon âme et ne laissa pas broncher mes pieds. Béni soit le Seigneur qui n'a pas écarté ma prière, ni éloigné sa miséricorde de moi ". Et à la communion : " Chantez le Seigneur et bénissez son nom ; annoncez de jour en jour son œuvre de salut, *alléluia, alléluia* ". Après la messe, les jubilaires renouvellent leurs vœux et la cérémonie se termine par un vibrant TE DEUM.

L'assistance accompagne ensuite les jubilaires à la salle de communauté pour l'hommage fraternel.



*Cérémonie
de la
renovation
des vœux*

Prologue

Postulante :

1 — *Te Deum laudamus !*

2 — J'ai l'âme pleine de ces *Te Deum*, de cet encens d'action de grâces qui, depuis janvier, s'élèvent sans cesse en notre communauté centenaire.

1 — Dites, ma sœur, privilégiées sont les postulantes de 1950 au Bon-Pasteur de Québec !

2 — Si... (*elle avance deux sièges*) un brin de causette dans le décor même de cette salle, vous voulez ?

1 — Bien sûr... et nous essaierons de comprendre ce passé que la présente année exalte.

2 — Je n'aurais jamais cru que le rappel des débuts de la congrégation et la lecture des pages d'histoire écrites par les jubilaires du centenaire me parleraient tant au cœur.

1 — Comme il a fallu que nos devancières soient ferventes, et généreuses, et fidèles pour jeter ainsi sur la chaîne du temps la trame de tant de devoirs féconds et d'impérissables entreprises !

2 — Je me sens toute fière d'entrer dans la lignée de cette Mère Marie-du-Sacré-Cœur, la vénérée fondatrice de l'institut.

1 — Attention ! ma sœur...
"L'humilité l'a grandie" !...

2 — Oui, mais, entendez bien ! Je suis fière d'elle, de ses dévouées collaboratrices, de l'œuvre admirable qu'elles ont accomplie pour le salut des âmes et la gloire de Dieu.

1 — Et ce trophée du centenaire... n'est-il pas le symbole de la totale offrande des incessants labeurs, des solides vertus qui ont accru le dépôt légué à chaque génération par celles qui, la journée finie, allaient à l'éternelle récompense ?

2 — Oui, quel mystère pour nous que ce premier siècle de notre communauté ! Comment de si infimes moyens ont-ils réalisé de si nobles buts ? Que comprend exactement cette offrande totale ?

1 — Pour sûr, l'œuvre des pionnières continuée par le dévouement et la fidélité de tant de saintes religieuses... Et j'ai l'espoir que notre rencontre avec les vénérées anciennes dévoile à notre légitime curiosité d'inénarrables secrets !...

2 — Moi, j'ai l'impression que nous vivons aujourd'hui la plus belle journée de nos fêtes...

1 — La fête de famille : le présent si heureux d'acclamer le passé...

2 — d'écouter sa voix pour...

1 — Quelqu'une vient... (*Sœur A. s'avance... salutations...*)

S.A — Que faites-vous ici, mes sœurs ?

1 — Nous devisons joyeusement... et sérieusement.

S.A — Cette scène vous inspire ?

2 — Nous voudrions entendre la leçon du passé...

S.A — Vraiment ? Vous serez servies à souhait, chères sœurs, car, coryphée d'honneur, je précède le glorieux cortège qui, dans quelques instants, chantera ici même l'émouvant poème de nos jubilaires du centenaire.

1 — C'est l'heure de l'hommage ?

S.A — Oui, et je vous choisis comme satellites. A mes côtés, vous représenterez le présent.

1 — Quel honneur !

S.A — (*regardant 2*) Apportez la houlette du Bon-Pasteur centenaire... et soyons au poste ! (*Musique... Entrée du cortège...*)

Hommage

S.A — Jamais peut-être comme en ce 17

mai n'a régné en nos murs une pareille atmosphère de MAGNIFICAT : on dirait qu'à travers la maison l'âme si comblée de la Vierge palpite comme un cœur d'insondable reconnaissance.

Un siècle de faveurs célestes a fécondé l'institut. Plus que les autres, chères jubilaires de notre centenaire, vous en avez bénéficié. Quelle générosité dans toutes celles qui ont participé à la tâche difficile des commencements ! Que de pages sublimes dans leur simplicité vous avez écrites au cours des cinquante, soixante, et même soixante-quinze ans de votre vie religieuse !

Voici le jour élu pour chanter la gloire des cinquante-neuf jubilaires qui sont l'honneur et la richesse de notre congrégation. A ce valeureux bataillon de la vie religieuse militante se joint celui de la vie religieuse triomphante. Mères et sœurs, déjà couronnées dans la splendeur des cieux, s'unissent à leurs sœurs de la terre dans un même jubilé.

Pour exprimer leur joie profonde et rendre grâce au Tout-Puissant, les Servantes de ton Cœur Immaculé, ô Marie, empruntent ton MAGNIFICAT de gratitude et d'amour.

Chœur

MAGNIFICAT ! (*Traduction française — Musique : sœur Marie-Joseph, s.c.i.m.*)

S.A — Et la fraternité heureuse présente son hommage.

Le 75e — L'année centenaire de la fondation de notre institut marque pour sœur Sainte-Colombe, la vénérée doyenne de la communauté, le soixante-quinzième anniversaire de sa profession religieuse. Notre poème du passé proclame la vaillance, la vertu, les mérites de celle qui a vécu fidèle au service du bon Pasteur pendant trois quarts de siècle. Pèlerine

infatigable sur une route de renoncement et de prière, vous avez atteint, chère sœur, la halte du repos ; notre affection vous y entoure... jusqu'à ce que les feux du couchant qui s'attardent à l'horizon laissent resplendir l'immortelle couronne de justice.

Gloire à cette bonne ancienne qui, jeune professe de 1875, sut mettre ses pas dans ceux de nos dignes fondatrices, alors toutes à la tâche, et qui, en cette fête du souvenir, nous rattache à leur présence aimée !

S.A — Le présent se recueille... et s'édifie.
Le 60e —

La couronne de nos jubilaires a vu briller une gemme précieuse ; voici huit diamants d'un prix inestimable qui sont le légitime orgueil de la communauté.

Notre amour filial se ravive aux feux si doux que projette le diadème de chère Mère Saint-Herménégilde. Digne émule de nos premières Mères, vous avez su garder à notre institut son esprit primitif, fait de ferveur, de pauvreté, d'abnégation, d'humilité et par-dessus tout de charité. Votre cœur apostolique, de plus, a ouvert à notre congrégation son champ missionnaire en pays infidèle ; que d'âmes aujourd'hui vous en remercient ! Impossible d'énumérer ici tous les bienfaits que nous a valus votre gouvernement de sagesse et de bonté ; l'histoire a enregistré et... vos filles se souviennent. Recevez, Mère, avec nos vœux les plus ardents, l'hommage ému de notre gratitude.

Soixante ans d'intense activité au domaine de l'art ont laissé à chère sœur Saint-Amédée toute sa jeunesse d'âme, tandis que sœur Sainte-Louise, institutrice de marque, a oublié de vieillir en fréquentant les jeunes. Chères sœurs Sainte-Winnéfride et Marie-de-la-Charité savent également vivre longtemps pour donner davantage, alors que nos vaillantes sœurs

Saint-Odilon, Saint-Alphonse-Rodriguez et Saint-Edouard ont porté le poids de tous les jours et l'ardeur de tous les soleils au service de leur chère communauté.

Vénérées jubilaires, votre œuvre est de celles qui portent la promesse de l'avenir ; nous avons le devoir de remercier avec vous le Dieu magnifique de ce qu'il a daigné accomplir par votre dévouement et votre fidélité. Vos labeurs et vos mérites ont préparé l'abondante moisson séculaire ; prenez large part à l'allégresse commune et... demeurez avec nous longtemps encore pour assurer au siècle nouveau l'heureuse germination des vertus solides, généreuses et fécondes.

S.A — Le présent honore... et se glorifie.
Le 50e —

Et la couronne centenaire s'orne maintenant de cinquante joyaux d'un or pur ! Se peut-il parure plus riche et plus éloquente ?

Écoutons le glorieux palmarès :

(Une postulante lit :)

1891

Sœur Marie-de-Sainte-Mechtilde
" Marie-Auxiliatrice

1892

Sœur Marie-des-Oliviers
" Marie-de-Saint-Ernest
" Marie-de-Sainte-Florence
" Marie-des-Sept-Douleurs
" Marie-de-Saint-Urbain

1893

Sœur Marie-de-Saint-Romuald
" Marie-de-Saint-Fortunat
" Marie-du-Bon-Conseil
" Marie-de-Sainte-Marine
" Marie-de-Saint-Clément

1894

Sœur Marie-de-la-Foi
" Marie-de-Sainte-Luce

1895

Sœur Marie-de-l'Ascension
" Marie-de-la-Victoire
" Marie-de-Saint-Patrice
" Marie-de-l'Espérance

1896

Sœur Marie-de-Saint-Laurent
" Marie-de-Saint-Thomas
" Marie-de-l'Immaculée-Conception
" Marie-de-la-Rédemption
" Marie-de-Sainte-Olive
" Marie-de-Sainte-Séraphine

1897

Sœur Marie-de-la-Résurrection
" Marie-de-Saint-Ignace-de-Loyola
" Marie-de-Saint-Ambroise
" Marie-de-Saint-Léonce
" Marie-Emmanuel
" Marie-de-Saint-Albert
" Marie-de-Sainte-Émérentienne
" Marie-Marthe

1898

Sœur Marie-de-Saint-Marcellin
" Marie-du-Sauveur
" Marie-de-Saint-Mathieu
" Marie-de-Saint-Paul
" Marie-de-Saint-Maurice
" Marie-de-Saint-Moise
" Marie-de-Sainte-Colette

1899

Sœur Marie-de-la-Paix
Mère Marie-de-Saint-Pierre-Damien
Sœur Marie-de-Saint-Vital
" Marie-de-Saint-Ildefonse
" Marie-de-la-Sainte-Famille
" Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem
" Marie-de-Saint-Luc
" Marie-de-Saint-Camille-de-Lellis
" Marie-de-Sainte-Rosalie

1900

Sœur Marie-de-Saint-Jean-Climaque
" Marie-de-Sainte-Dorothee

Le psalmiste inspiré prononçait déjà votre éloge, chères sœurs jubilaires, lorsqu'il écrivait : " Le juste est comme un arbre planté près d'un cours d'eau, qui donne son fruit en son temps, et dont le feuillage ne se flétrit pas ".

Plantées au bord des eaux de la grâce, vous le fûtes jadis, en un jour qui vous paraît lointain aujourd'hui et très proche aussi, car son souvenir est resté bien vivant en vos cœurs. Par le choix de Dieu et par la réponse généreuse de vos volontés, vous entriez dans la sainte milice des Sœurs du Bon-Pasteur où votre âme ne devait " manquer de rien ". Et depuis lors, sans cesse comblées des dons divins, toutes vous avez diffusé la lumière et la chaleur de votre zèle, de votre dévouement, de votre charité, sur les théâtres divers que vous assignait l'obéissance. Vouées par noble ministère au soin des brebis que vous confiait le bon Pasteur, vous avez peiné sous la neige et les vents des difficultés, vous avez parcouru des vallées d'ombres enveloppantes, mais toujours vous avez trouvé réconfort sous la houlette protectrice. Et le fruit de vos œuvres demeure, car " de l'arbre planté près d'un cours d'eau, le feuillage ne se flétrit pas ". Elle est si riche cette abondante frondaison de

vos vies sanctifiées dans l'ombre et le silence de notre chère famille religieuse, si riche que l'institut la réclame comme sa plus belle parure centenaire ! Cette épaisse ramure cache, parmi les lourdes branches, maintes brindilles vigoureuses ; l'on y distingue aussi un rameau très chargé... et le cœur filial a vite reconnu Mère Saint-Pierre-Damien : hommage de particulière vénération et de sincère reconnaissance.

Vénérables jubilaires, vous êtes l'âme de la congrégation ; veuillez perpétuer en chacune de nous la force et la grâce de votre vie, afin que nous soyons dignes du précieux héritage. Nos vœux et notre prière vous entourent.

S.A — Le présent félicite... et se réjouit.

Conclusion

S.A — Vénérée Mère fondatrice, en cette aube de siècle, bénissez vos filles qui, après une halte à l'autel de la gratitude, repartiront, dans une jeunesse renouvelée à même l'éternelle jeunesse du Seigneur, vers de nouveaux labeurs et de nouvelles conquêtes à la gloire du Bon-Pasteur.

Chœur

ECCE QUAM BONUM !



*Fête intime
à la salle
de communauté*



Monsieur l'aumônier Louis Caron, sans être au programme officiel, se prête toujours avec esprit et grâce à un programme officieux. Cette fois, il se dit heureux d'unir sa voix à celles qui ont déjà chanté la gloire et les vertus des jubilaires. "*Parmi tant de pierres précieuses*", ajoute-t-il, "*je me sens gêné d'avoir à exprimer les sentiments de l'assemblée*". Toutefois, monsieur l'aumônier y va aisément sur le thème de la joie et dit en substance :

"Les fêtes du centenaire se prolongent et font planer sur la communauté un souffle d'immortalité ; au Bon-Pasteur, on ne meurt pas ! Une longue vie exprime la joie de vivre, joie toute surnaturelle d'ailleurs qui éclate en TE DEUM et MAGNIFICAT.

Saint Thomas a trois façons de traduire le mot JOIE — trois façons... que saint Ignace ne rejeterait pas ! — (L'aumônier a aperçu dans l'assemblée un jésuite et un dominicain.) Il traduit par : gaudium, delectatio, laetitia.

La joie GAUDIUM est celle qui naît de la charité. Les Mères fondatrices, et celles qui sont venues après, ont pratiqué cette charité ; elles se sont données à Dieu entièrement. Aussi, après les dragées des consolations sensibles qui attirent, elles ont goûté une nourriture solide, ce GAUDIUM du cœur qui possède Dieu.

La joie DELECTATIO provient de la contemplation des mystères du bon Dieu. Qui connaît bien, aime bien. Or, la religieuse qui, pendant cinquante et soixante ans, est fidèle à sa méditation matin et soir, se rapproche de Dieu. Les instructions, les lectures spirituelles alimentent sa connaissance, échauffent son cœur ; elle goûte donc ici-bas la DELECTATIO, en attendant la béatitude de la pleine vision.

La joie LAETITIA est le fruit du dévouement ; elle est le partage de l'âme pour qui la charité, développée par la contemplation, devient le don parfait de soi à Dieu et au prochain. L'œuvre centenaire du Bon-Pasteur est le résultat d'un tel dévouement. Au champ varié de ses œuvres de réhabilitation et d'enseignement, les ouvrières doivent être actives et désintéressées ; la LAETITIA les garde jeunes.

En ce jubilé solennel, cette joie doit être partagée par toutes les jeunes recrues invitées à emboîter le pas et à imiter les admirables exemples laissés par les plus anciennes.

Cette joie se retrouve aussi dans le cœur des parents si heureux d'entourer encore de leur affection quelqu'une des leurs parmi les élues de ce jour”.

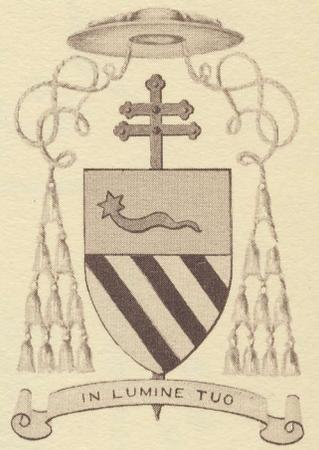


Et monsieur l'aumônier rappelle de nouveau le mérite considérable des vénérées jubilaires, les unes encore à l'action, les autres clouées sur un lit d'infirmierie ; il réitère ses félicitations et ses vœux et termine par une invitation générale à participer à la joie de cette journée de particulière action de grâces.

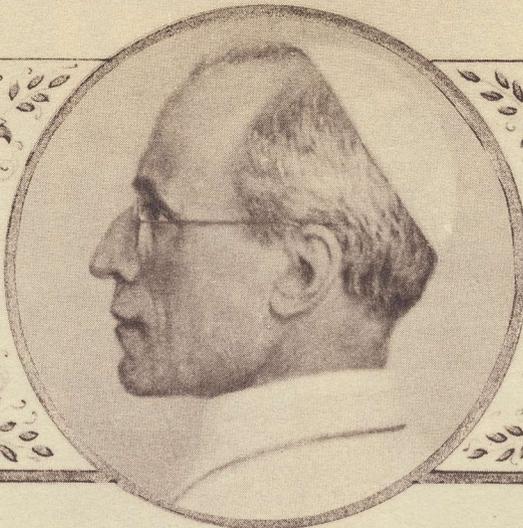
Puis, c'est vraiment le dîner de famille qui réunit au réfectoire de la communauté les révérendes Mères du Conseil général, les sœurs jubilaires et leurs invités, plus une centaine de religieuses.

L'heure des causeries intimes se prolonge jusqu'au son de la cloche qui annonce le déroulement du film historique LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC.

Le salut du Saint-Sacrement que préside monsieur l'aumônier Louis Caron met fin aux célébrations du jubilé religieux de l'an de grâce 1950 au Bon-Pasteur de Québec.



+ Edwardo Mironis
Archevêque Tit. de Symada
Délégué Apostolique



Trés **S**aint **P**ère,

A l'occasion du Centenaire de la fondation de
la Congrégation des Sœurs Servantes du Coeur
Immaculée de Marie, dites du Bon-Pasteur, de Québec,

Mère **S**œur
Marie de Sainte-Blandine,
Supérieure Générale,

humblement prosternée aux pieds de Votre
Sainteté, implore pour les Religieuses actuelles de la
dite Congrégation l'insigne privilège de la Bénédiction
Apostolique.

*Autographes remis au Saint-Père par
Monsieur le Cardinal Vicaire le 20 Dec. 1869*

*+ Joseph Nigone
archiepiscopus Nicomadiensis*

SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR ILDEBRANDO ANTONIUTTI,
Délégué Apostolique au Canada,
honore de sa visite le Bon-Pasteur de Québec.

En cette Pentecôte de l'année jubilaire, 28 mai 1950, c'est le passage parmi nous du représentant du Pape. Les dons du Seigneur sont éminemment diffusifs : comment louer dignement la Providence pour l'insigne faveur de ce jour ?

A huit heures, Son Excellence Monseigneur le Délégué Apostolique est reçu par les Mères du Conseil général et monsieur l'aumônier Louis Caron. Son Excellence se rend immédiatement au chœur pour la préparation au saint sacrifice ; il est assisté de messieurs les aumôniers Louis Caron et J.-Oscar McNicoll.

La chapelle est remplie à déborder des religieuses de la Maison-Mère, d'un groupe de cent quarante retraitantes et de plusieurs sœurs venues des maisons du district ; la chorale entonne le "*Benedictus qui venit in nomine Domini*" de P. Wailly. Monsieur l'abbé Georges Laberge, aumônier de la Maison Ste-Madeleine, le révérend père Maurice Lamontagne, c. j. m. curé de la paroisse St-Cœur-de-Marie, et monsieur l'abbé Charles-Edouard Turgeon, aumônier du Patronage Ste-Geneviève, sont au chœur.

L'auguste présence du Délégué Apostolique à l'autel imprègne nos âmes d'une souveraine piété. C'est comme si l'Église immortelle s'inclinait aujourd'hui vers nous pour prendre notre gratitude entre ses mains d'oblation et l'offrir en holocauste au Très-Haut.

Au sortir de la chapelle, Son Excellence se rend au tombeau de Mère fondatrice et, agenouillé au prie-Dieu si longtemps à son usage, il récite la prière pour sa béatification. Le déjeuner pris, Monseigneur le Délégué Apostolique se dirige vers la salle de communauté. Messieurs les abbés Edgar LeMay, aumônier de la Crèche St-Vincent-de-Paul, et Victorin Germain, directeur-administrateur de la Sauvegarde de l'Enfance au diocèse de Québec, se joignent alors au cortège.



*Le Délégué Apostolique,
au chœur*

Il convient d'inclure ici le préambule de l'hommage que monsieur l'abbé Germain offrait à Son Excellence *in absentia* le 13 janvier 1950 :

Si nous étions des païens, Excellence révérendissime, nous marquerions sûrement d'une pierre blanche une journée embellie par une si auguste présence.

Les mots font défaut pour exprimer la reconnaissance d'une communauté que sa fondatrice a voulue, que sa fondatrice veut encore très humble et que daigne visiter le Délégué Apostolique en personne.

Et quel Délégué Apostolique ! Celui qui, en service commandé et avec tant d'honneur, et en tant de pays déjà, remplit au nom du Saint-Siège, les plus délicates missions ; celui qui, si éloquemment, fait écho à l'histoire et aux disciplines de notre mère la sainte Église ; celui dont les grandes allocutions ont des allures d'encycliques et dont les moindres discours

respirent la distinction, l'à-propos et le charme chrétien. Oui, en vérité, quel Délégué, et aussi, dans nos cœurs, quelle bienvenue !

Saint Paul lui-même nous encourage à désirer la rencontre de saint Pierre. Bossuet nous fait remarquer que l'Apôtre des gentils, bien qu'il eût éprouvé l'extase et la vision du troisième ciel, tint quand même à voir, à contempler le Prince des Apôtres, à conférer avec lui, à collationner pour ainsi dire son enseignement et ses méthodes, de crainte qu'à la longue et en vertu de l'éloignement, il eût erré ou travaillé en vain. A combien plus forte raison une congrégation centenaire peut-elle réclamer une conférence avec le délégué du successeur de Pierre

Après le chant du “ *Tu es Petrus* ” de Ravanello, Son Excellence prononce la bienveillante allocution que la communauté écoute avec un grand bonheur.

“ *Nous publions la réponse de Son Excellence Monseigneur le Délégué Apostolique, comme nous avons pu la recueillir de ses lèvres.* ”

Révérènde Mère générale,
messieurs les abbés,
mes chères sœurs visibles et invisibles,

C'est peut-être la première fois que le Délégué prend la parole après avoir entendu une adresse *in absentia*. C'est peut-être aussi la première fois que le Délégué répond après un intervalle d'à peu près quatre ou cinq mois...

Ce que nous apprécions surtout, dans l'hommage reçu, ce sont les sentiments d'amour, de fidélité et d'attachement au Siège Apostolique de Pierre ; c'est là une manifestation bien visible de l'union de votre communauté à notre Très Saint-Père le Pape et à la sainte Église, au cours de ses cent ans d'existence.

Je dois d'abord adresser des paroles de profonde gratitude à l'auteur de cette adresse si bien composée, avec éloquence et chaleur d'expression qui ont révélé non seulement ce que nous appelons un styliste, une âme qui a le culte du style, de la parole, mais aussi le cœur d'un prêtre qui aime la sainte Église, qui se dévoue pour le bien de la sainte Église et qui se fait l'interprète d'une communauté religieuse qui a travaillé avec zèle et dévouement au bien des âmes, à la gloire de Dieu et à la propre sanctification de ses membres.

A vous donc, monsieur l'abbé, mes remerciements sincères et soyez assuré que si je

vous dois un peu de pardon, je vous l'accorde généreusement. D'ailleurs, n'oublions pas que nous sommes dans l'année sainte qui s'appelle “ l'année du grand pardon ”.

L'année sainte est aussi “ l'année du grand retour ”. Le Délégué ne retourne pas chez vous, c'est la première fois qu'il vient ; cependant, cette expression “ du grand retour ” nous fait apprécier tout un siècle de travail apostolique dans votre maison, le retour par toutes ces différentes manifestations vers un passé laborieux et glorieux. Vous pensez maintenant à ce qui a été accompli au cours de ces cent ans dans votre méritante congrégation ; c'est le retour des souvenirs et aujourd'hui, vous embrassez dans un regard général l'œuvre apostolique de charité, de zèle, de dévouement accomplie au cours de ce siècle et le retour de ces souvenirs vous permet de rendre grâce au bon Dieu de l'assistance qu'Il vous a accordée, de l'aide avec laquelle Il vous a soutenues au cours de ces cent ans. Ces souvenirs doivent aussi vous encourager à recommencer le nouveau siècle avec plus de vigueur et d'élan, si possible, avec plus de générosité et de dévouement.

Nous vous félicitons donc de tout cœur, mes chères religieuses, du bien que vous avez fait au cours du premier siècle de votre existence. Le Saint-Père, pour récompenser l'œuvre que vous avez accomplie, a bien voulu décorer votre Révèrende Mère générale de la médaille *BENE MERENTI* pour lui témoigner sa paternelle reconnaissance, sa bienveillance, son affection et pour reconnaître en même temps l'œuvre accomplie par votre institution. C'est, en effet, à cette lumière que vous devez considérer toute la

valeur de cette médaille qui a été envoyée à votre Révérende Mère générale ; elle l'a reçue pour elle-même, mais elle l'a reçue aussi comme représentant la communauté religieuse qui travaille pour la sainte Église et en reconnaissance de l'œuvre accomplie par toutes les religieuses de sa belle communauté. Il aurait été difficile d'envoyer une médaille à chacune des religieuses ; il faudrait avoir des milliers et des milliers de médailles pour récompenser les religieuses des différentes institutions qui se dévouent avec tant de zèle pour la sainte Église. C'est pourquoi, quand on veut honorer une congrégation, on choisit la tête de cette congrégation, c'est à elle que l'honneur va, mais toutes les religieuses de la même congrégation sont comprises dans l'honneur et l'exaltation que le Saint-Père témoigne à l'Autorité de cette congrégation.

Je suis aujourd'hui particulièrement heureux d'ajouter mes félicitations personnelles à celles du Saint-Père. Ces félicitations s'adressent à toutes les religieuses de votre institut et je les accompagne des vœux les plus ardents afin que vous soyez toujours dignes de la confiance du Pape et dignes de la bienveillance de l'Église à votre égard.

Dans cent ans, vous avez accompli une grande œuvre ; mais le Pape Pie XI disait : " Rien n'est fait, s'il y a encore quelque chose à faire ". Il reste beaucoup à faire, car notre siècle souffre ; vous devez augmenter vos efforts et vos travaux pour répandre les bienfaits de votre institut, en gardant la fidélité à votre vocation, en poursuivant le but de votre institut et en répandant le trésor de la lumière divine au milieu de tant d'âmes qui désirent, qui attendent de recevoir votre aide et votre assistance. Je n'ai pas besoin de vous parler de l'âme, de la force de votre institut. Il a été fondé surtout pour aider les pauvres, les misérables, les brebis égarées, ceux qui ont besoin d'une assistance toute

particulière, ceux qui ont besoin d'être couverts du manteau maternel de la protection de la sainte Église. Vocation sublime, car vous êtes en quelque sorte appelées à continuer l'œuvre de la rédemption de Notre-Seigneur lui-même, le bon Pasteur qui a répandu son sang pour la rédemption de l'humanité. Vous êtes appelées à faire connaître, à faire aimer l'amour infini du Christ qui est allé chercher la brebis égarée, qui a parlé avec tendresse aux pauvres pécheurs, aux fils qui ont déserté. Elle est belle l'œuvre à accomplir, afin que ces âmes qui n'ont pas goûté la joie de la famille du Père céleste puissent revenir au bercail et connaître toute la beauté, la grandeur de l'amour du Christ.

Vous, sœurs du Bon-Pasteur, vous devez imiter aussi dans les œuvres que vous accomplissez l'œuvre rédemptrice du Christ. Combien de pauvres malheureux ont besoin de connaître la lumière de la vérité et de recevoir la flamme de la charité du Christ ! Il est nécessaire de travailler pour le retour de ces pauvres égarés au bercail du Christ ; il est nécessaire d'apporter notre contribution si modeste, si petite soit-elle, afin que le trésor de la rédemption soit répandu avec abondance.

* * *

La visite du Délégué parmi vous a lieu à la fin d'une retraite qui vous a, pour ainsi dire, purifiées, comblées de grâces toutes particulières ; car, au cours de votre année centenaire, l'époque de la retraite est peut-être la plus précieuse et la plus importante. Au cours de cette retraite, vous avez, encore une fois, saisi le but de votre sainte vocation ; vous avez compris quel idéal doit vous soutenir dans l'accomplissement de tous vos devoirs.

Vous vous êtes réunies dans votre Maison-Mère comme les apôtres dans le Cénacle, sous le regard de la Vierge Marie ; la retraite

a été, en effet, une préparation mariale à la fête de la Pentecôte que nous célébrons aujourd'hui. En cette Pentecôte, vous avez certainement reçu les grâces et les dons abondants du Saint-Esprit qui est descendu en vous pour vous donner une nouvelle force, afin que vous puissiez poursuivre avec ardeur votre apostolat dans les différentes missions où la divine Providence vous envoie.

Le grand mystère de la Pentecôte doit être gravé dans vos âmes. Le Saint-Esprit descendit, un jour, dans la maison de Nazareth, où le Verbe divin a pris chair dans le sein de la Vierge immaculée ; c'était l'œuvre du Saint-Esprit, une œuvre de charité, une œuvre d'amour. Le Saint-Esprit est descendu le jour du baptême du Christ sous la forme d'une colombe blanche et pure pour annoncer l'arrivée du Rédempteur de l'humanité, pour proclamer que tous ceux qui auront écouté sa parole seront heureux dans le cours des siècles. Le Saint-Esprit est descendu dans le Cénacle pour purifier les âmes des apôtres et pour les combler de dons. Trois significations profondes.

Le Christ descend dans chacune de vous chaque jour, quand vous Le recevez dans la sainte communion ; vous répétez comme la sainte Vierge : " Voici votre servante ". Il y a une transformation qui doit s'opérer dans votre cœur au contact du Christ, comme sous l'action du Saint-Esprit, le mystère s'est opéré dans le sein de la Vierge. Une fois seulement, la Vierge a engendré le Christ, et vous, vous Le recevez tous les jours pour la transformation de vos âmes, selon la parole de saint Paul : " Ce n'est plus moi qui vis, c'est Lui qui vit en moi ". C'est la grâce du Saint-Esprit qui vous donne le Christ chaque jour, qui vous donne la présence réelle du Christ, afin que vous puissiez toute la force, l'ardeur, la générosité dont vous avez besoin dans l'accomplissement de vos œuvres.

Le Saint-Esprit descend aussi sous la forme d'une colombe que vous ne voyez pas. Cette forme de colombe est le symbole de l'innocence, de la pureté, de la chasteté, de toute cette vie sainte, immaculée qui doit être consacrée à Lui ; le Saint-Esprit veut que vous soyez vraiment des anges transformés par sa grâce. Mais si la colombe représente la blancheur, la pureté, la beauté du Saint-Esprit, la flamme de la Pentecôte représente sa force, sa générosité, son ardeur et vous pouvez saisir la grandeur des dons du Saint-Esprit qui viennent vous transformer.

L'Incarnation s'est faite en vertu de la grâce du Saint-Esprit et c'est le Christ qui prend un corps humain, mais le jour de la Pentecôte, c'est le Christ qui prend un corps mystique. La première incarnation réelle : c'est la Vierge qui a donné l'Enfant-Jésus ; la seconde incarnation, incarnation mystique, celle de l'Église : c'est la Vierge encore qui préside à la naissance de l'Église. Elle est toujours là, la Vierge, pour suivre le développement de l'Église, pour soutenir, encourager, protéger les apôtres. Vous avez certainement constaté, au cours de votre vie religieuse, comment la Vierge vous a protégées, assistées, accompagnées et guidées. N'oubliez jamais cette belle comparaison entre la naissance du corps du Christ et la naissance du corps mystique et vous trouverez alors dans le silence de votre cénacle toute la signification la plus élevée du mystère de ce jour.

Afin que le Saint-Esprit descende, il est nécessaire d'avoir beaucoup de recueillement ; c'est dans le silence, la prière que les opérations du Saint-Esprit se complètent ; c'est dans le silence et la prière que le Saint-Esprit descend en vous et vous assiste.

C'est dans l'abandon complet des âmes à Dieu que le Saint-Esprit opère ; c'est dans l'abandon complet de vous-mêmes à Dieu que le Saint-Esprit transformera vos âmes.

Le Saint-Esprit a transformé les âmes des apôtres sous tous les signes visibles, au jour de la première Pentecôte ; cependant, il y a une transformation silencieuse qui se fait chaque jour en nous, car, chaque jour, nous recevons la grâce du Saint-Esprit. Nous devons aussi augmenter en nous le trésor de la grâce par la coopération de notre volonté libre en parfait accord avec le désir de Dieu qui veut notre sanctification. "*Deus caritas est*". Le Saint-Esprit est charité, car Il est le produit de l'amour du Verbe ; et de cet amour divin, incompréhensible pour nous, c'est le fruit de la grâce du Saint-Esprit qui descend dans nos âmes et les transforme.

Quel beau jour que cette Pentecôte ! Après une retraite où vous avez puisé des grâces abondantes, spéciales, vous devez sortir transformées comme les apôtres pour reprendre votre mission.

Le jour où les apôtres sont sortis du Cénacle, ils avaient un courage surhumain. Et pourtant, aux yeux du monde, ils étaient de pauvres pêcheurs, sans instruction, sans prestige. Qu'auraient pu faire ces douze apôtres laissés à eux-mêmes ? Mais voilà qu'au jour de la Pentecôte, ils se sont sentis tellement forts, transformés par la grâce, qu'ils commencent leur mission avec une ardeur vraiment surhumaine. Ils ont répandu le trésor de l'Évangile dans le monde entier. Vous n'êtes pas appelées à une mission si grande, si large, si importante que celle des apôtres, mais cependant en sortant de votre cénacle, vous devez aussi imiter les apôtres dans l'accomplissement de vos devoirs. Vous devez être comme eux enflammées de l'amour de Dieu pour L'annoncer dans la société, pour donner l'exemple d'une vie surnaturelle, en parfait accord avec la volonté de Dieu, selon vos Constitutions et le désir de la sainte Église, par un apostolat agissant.

C'est ce vœu que je vous présente après ces jours de retraite où vous avez reçu la

grâce du Saint-Esprit, où vous avez été nourries de la chair du Christ dans la sainte communion, où vous avez reçu les divines inspirations. Au nom du Saint-Père, loin de vous par l'espace, mais tout près de vous, aujourd'hui, en la personne de son représentant, je vous demande d'être toujours fidèles à votre sainte vocation, de continuer votre œuvre suivant la Règle de votre institution. Rien ne doit être changé dans le but de votre institut et tout en vous adaptant aux besoins du temps présent, aux besoins croissants de la société, demeurez fidèles à votre sainte vocation ; en suivant l'exemple de votre fondatrice, vous pourrez être des apôtres dans la société.

* * *

Le Pape vous a déjà témoigné sa bienveillance en vous décernant une médaille BENE MERENTI accordée à votre Très Révérende Mère pour récompenser d'une manière visible tout l'institut de l'œuvre accomplie au cours du premier siècle de votre existence ; aujourd'hui, il vous envoie une bénédiction toute spéciale, une bénédiction que le Délégué lui-même a été chargé de vous apporter. Un parchemin de haute valeur artistique rappellera à votre institut cette bénédiction du Saint-Père qui demeure comme un témoignage visible de son amour et de sa prédilection pour l'institut et pour chacune des religieuses. Votre Révérende Mère a eu la filiale pensée de demander cette bénédiction du Saint-Père à l'occasion du centenaire des Sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie et le Saint-Père a envoyé cette bénédiction à la date du 20 décembre dernier, mais cette bénédiction se renouvelle aujourd'hui par l'intermédiaire de son représentant. Elle descend, cette bénédiction, sur votre Révé-

rende Mère, sur son Conseil et sur les religieuses qui ont célébré cette année leurs différents jubilés ; à ces chères religieuses surtout, nous accordons une bénédiction toute spéciale en les félicitant de ce que leur jubilé tombe exactement dans l'Année sainte, année de sanctification, année d'élévation. Que cette coïncidence avec le jubilé même de l'Église

soit une autre raison qui encourage à travailler avec un élan renouvelé à votre sanctification et à la sanctification des âmes qui qui vous entourent !

C'est le vœu que je forme pour chacune de vous et je vous accorde, au nom du Saint-Père, la sainte bénédiction apostolique.

Son Excellence a ensuite la condescendance de distribuer une image-souvenir à chacune des quatre cent cinquante religieuses présentes et prodigue ses mots aimables ; puis il ajoute :



J'ai donc partagé avec vous la joie de la fête de la Pentecôte . Cette belle journée m'a permis de vivre des heures très heureuses en votre compagnie et d'offrir des prières particulières pour tout votre institut, pour chacune de vous en particulier. J'ai eu le plaisir de vous rencontrer toutes, je vais aller voir aussi l'auditoire invisible pour leur porter la bénédiction du Saint-Père .

Je renouvelle encore mes vœux les plus ardents, afin que vous soyez de bonnes religieuses. Que le bon Pasteur vous accom-

pagne et donne à toutes une bienheureuse éternité, avec toute la consolation méritée par votre vie de dévouement ! Rappelez-vous que vous ne vivez pas pour cette terre, mais pour l'éternité ; vous travaillez pour gagner des mérites et avoir une éternité plus heureuse en rapport avec le travail que vous accomplirez ici-bas, dans l'union la plus parfaite avec le bon Dieu.

Il est entendu qu'aujourd'hui, c'est un grand congé en l'honneur du Souverain Pontife...

Et son Excellence quitte la salle, se rendant aux infirmeries porter sourires et bénédiction à nos chères sœurs malades.

Soyez béni, Excellence révérendissime, d'avoir, en cette aube d'un nouveau siècle, apporté jusqu'à notre institut la lumière de votre regard, la sagesse de vos enseignements et la fécondité de vos mains bénissantes.

“ Le ciel a visité la terre ”, s'exclame une bonne ancienne, et de tous les cœurs émus monte l'hommage ardent et respectueux de notre reconnaissance.

Mercredi, 12 juillet

JOURNÉE DES DÉFUNTS

8 h. SERVICE SOLENNEL

pour toutes les religieuses défuntes,
pour les bienfaiteurs, les protégés
et les élèves décédés

Officiant : monsieur l'abbé Louis Caron,
aumônier de la Maison-Mère

Sermon : révérend père Henri Chabot, m.s.c.

TOUT LE JOUR — Garde filiale au tombeau de
Mère Marie-du-Sacré-Cœur

11 h. HOMMAGE au Chevalier Georges Muir
et à son épouse,
en l'église de Charlesbourg

3 h. LIBERA au cimetière de la communauté

Le souvenir à la fois filial et fraternel a réservé ce jour à la spéciale pensée des membres défunts de la congrégation. Nos pieux mémentos nomment aussi les bienfaiteurs, les protégés et les élèves décédés.

Une messe solennelle de *Requiem* est d'abord chantée dans la chapelle de la Maison-Mère par monsieur l'aumônier Louis Caron, assisté de monsieur l'abbé Paul Lacouline comme diacre et du révérend père Henri Chabot, m.s.c. comme sous-diacre. On remarque au chœur le révérend père Pierre Gagnon, m.s.c. et monsieur l'abbé J.-Oscar Fortin, curé de St-Thomas de Cherbourg. Avant le *Libera*, le révérend père Henri Chabot, frère de feu Sœur Sainte-Candide et feu Sœur Marie-Bernardine, rappelle les devoirs de charité que crée la communion des saints.

*La mémoire du juste
demeure éternellement
(Ps. 111, 7)*



Avec quelle allégresse et quel éclat, en janvier dernier, votre chère communauté célébrait dans cette maison bénie, en présence de nombreux dignitaires ecclésiastiques et civils, le glorieux centenaire de fondation des Sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie, également connues et aimées sous le nom de Sœurs du Bon-Pasteur.

J'imagine sans peine quelle ferveur émue et radieuse animait ces hymnes de reconnaissance, ces *Magnificat* vibrants qui montaient de vos lèvres et de vos cœurs vers Dieu, l'Auteur de tout bien, vers le bon Pasteur qui a protégé votre œuvre et l'a fécondée au-delà de toute espérance humaine, vers Marie aussi qui fut votre étoile tutélaire, votre guide et soutien, tout au long de ces cent ans de vie religieuse ardente et bienfaisante.

Lors de ces fêtes inoubliables, vous avez entendu certes d'éloquents panégyriques, de magnifiques éloges à la louange et à la gloire de votre congrégation si méritante sur le plan religieux et social ; mais, en humbles imitatrices et fidèles Servantes du Cœur Immaculé de Marie, vous vous êtes empressées de faire rejaillir vers Dieu tout honneur et toute gloire : "*Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam !*"

C'était il y a six mois comme dans la splendeur d'une apothéose... Vous n'étiez pas toutes présentes ici, mais toutes vous participiez de cœur et de prière à l'allégresse et à la reconnaissance générales. Aujourd'hui, votre très Révérende Mère a voulu renouveler la ferveur de votre joie pour ce centenaire et l'ardeur de votre reconnaissance envers

Dieu et Notre-Dame, vos premiers bienfaiteurs, et aussi envers votre vénérée fondatrice et toutes vos sœurs aînées qui se sont tellement dépensées pour votre congrégation.

Le pieux pèlerinage à votre cimetière, le service funèbre que vous venez de chanter à leur intention doivent vous rendre leur souvenir plus présent, leur pensée plus vivante, et plus intime votre communion d'âmes avec elles. Vous avez prié et vous continuerez de prier pour elles ; même si, comme nous pouvons l'espérer, elles n'ont plus besoin de prières, celles-ci ne seront pas perdues, vous le savez. Vous pouvez aussi en toute confiance les prier d'intercéder pour vous, et vous pouvez non moins méditer avec profit, les exemples qu'elles vous ont donnés et la voie de renoncement et de dévouement qu'elles vous ont tracée.

* * *

Prier pour ses frères ou sœurs défunts est un devoir inscrit dans toutes les Constitutions de religieux ou religieuses et il n'est pas de jour que nous n'ayons à réciter quelque *De profundis* ou autre prière pour le repos de leurs âmes. Mais comme pour toutes nos obligations religieuses, il ne suffit pas d'une observance rituelle et matérielle, d'une récitation ponctuelle mais qui parfois tend à la routine, il faut davantage, il faut y mettre toujours toute votre âme, esprit et cœur, foi et confiance, toute la reconnaissance due à vos généreuses et parfois héroïques devancières, toute la charité fraternelle et souvent

filiale pour celles qui ont été pour vous de vraies sœurs toujours et souvent aussi des mères aimantes et toutes dévouées.

Vous avez quitté le monde et vos familles pour vous donner toutes à Jésus et, suivant sa sainte volonté, pour vous donner toutes à votre congrégation et à ses œuvres diverses ; mais vous avez trouvé par là même une autre véritable et grande famille. Si dans celle-ci vous avez contracté un devoir plus strict et aussi doux de charité, d'affection, d'amour fraternel sincère les unes à l'égard des autres, vous avez également acquis du même coup le droit à la charité, affection et amour fraternel les unes de la part des autres. Ce devoir et ce droit réciproques sont impérissables, et les âmes de toutes vos sœurs défuntées ont donc droit et comptent sur vos prières et vos suffrages immédiatement après leur décès bien sûr, mais encore, toujours. Car, si le Dieu d'amour réserve des miséricordes, des grâces, des tendresses ineffables aux âmes consacrées, les fidèles épouses du Christ, Il n'en a pas moins, Dieu de toute sainteté et de toute justice, des exigences minutieuses et rigoureuses, en proportion même de ses bontés et prévenances plus nombreuses. " Oh ! de grâce, ne m'oubliez pas, priez pour moi, suppliait humblement notre Père fondateur sur son lit de mort. Ne croyez pas trop tôt que je suis dans l'éternelle félicité... vous me laisseriez languir et souffrir dans les flammes du purgatoire ! "

Et quand même nous aurions la plus légitime confiance de les croire au ciel depuis longtemps, rappelons-nous que pour le bon Dieu, le temps n'existe pas et que nos prières d'aujourd'hui et de demain peuvent exercer leur influence sur hier et avant-hier. C'est-à-dire que la prévision infaillible de nos prières et mérites actuels, le bon Dieu a pu en attribuer

le profit il y a dix, trente, cinquante ans et plus. Raison nouvelle donc de prier encore et toujours avec ferveur, même pour vos toutes premières défuntées.

TOUTES vos aînées disparues, délivrées de cette terre d'exil, arrachées à leur temps d'épreuves et d'incessants labeurs, pour recevoir, après les ultimes purifications du purgatoire, la récompense suprême et pour vivre l'heure sans fin de l'éternel amour ; TOUTES, qu'elles aient tracé un sillon plus ou moins profond dans le vaste champ de vos œuvres, qu'elles aient tenu les charges les plus marquantes ou les plus modestes emplois, que leur vertu ait brillé d'un éclat plus ou moins vif à vos yeux qu'aux yeux de Dieu ; TOUTES, nous l'avons dit, ont droit à votre souvenir aimant, votre reconnaissance pieuse et pratique, comme à votre charité compatissante pour leurs possibles souffrances du purgatoire.

* * *

C'est leur droit, mais c'est votre droit à vous de compter sur leur charité à elles, sur leur prière devenue si puissante, sur leur reconnaissance devenue protection à l'égard de leur congrégation qui a tant fait pour elles de leur vivant et même après leur mort. Combien ce devoir doit leur être agréable et doux à remplir ! N'était-ce pas déjà leur plus intime et leur plus cher désir ici-bas ? N'ont-elles pas employé toutes leurs forces spirituelles et physiques, déployé toutes leurs facultés, toute leur ingéniosité, usé de leur santé et de leur maladie même pour promouvoir toujours plus le progrès incessant de votre chère congrégation et de ses œuvres ? Ah ! certes, elles ne regrettent rien là-

haut de cette terre et de ses nombreuses misères. Rien, sinon sans aucun doute de n'avoir pas mené plus avant leur idéal de renoncement et de dévouement, de n'avoir pas tiré meilleur parti de cette double vie, contemplative et active, qui était la leur et qui reste la vôtre, de n'avoir pas assez appris à mieux connaître, aimer et servir Dieu : en Lui-même d'abord, dans ces heures si douces et si précieuses de la prière, oraison, contemplation, dans ces jours bénis des retraites, dans ces sacrements, ce sacrement d'amour surtout, dans cette vie d'union et de communion constante de la grâce sanctifiante. Regrets encore de n'avoir pas mieux reconnu,

aimé et servi Dieu dans ces pauvres et malheureuses âmes, créatures si souvent déshéritées et misérables, confiées à leurs soins, à leur sollicitude, dans ces œuvres d'éducation et de formation intellectuelle et morale de l'enfance et de la jeunesse, dans ces œuvres de miséricorde surtout, redressement et réformation d'âmes dévoyées et dévergondées, œuvres si délicates qui exigent tant de patiente et inaltérable bonté, tant d'inlassable et surnaturelle abnégation.

Tout le bien qu'elles n'ont pas su faire autant du moins qu'elles l'eussent souhaité, toute cette rayonnante sainteté qu'elles n'ont pas su davantage atteindre et acquérir par



impuissance et défaillance à la fois, elles n'ont d'autre désir que de vous voir les réaliser pleinement et de vous y aider de toute la puissance de leur intercession. Qu'elles sont réellement puissantes sur le Cœur de Jésus et le Cœur Immaculé de Marie, il ne vous est pas permis d'en douter.

Déjà, dès la mort qui les fixe d'une manière irrévocable dans l'amour et le bonheur, alors même que peut-être condamnées aux souffrances expiatrices mais temporaires du purgatoire, elles ne peuvent plus rien pour elles-mêmes, dès lors elles peuvent déjà beaucoup pour ceux et celles qui restent ici-bas encore aux prises avec leur faiblesse et leur misère, pour ces membres de l'Église militante qui lutte contre les forces liguées de l'enfer et du monde, pour la gloire de Dieu, pour le salut et la sanctification des âmes. Hésiteriez-vous à croire que vous avez la première place dans le cœur comme dans la prière de vos sœurs ? Représentez-vous donc leur groupe serré et compact : c'est près de cinq cents religieuses déjà qui forment comme une couronne autour de votre vénérable Fondatrice.

Communauté parfaite et bienheureuse ! qui chante à l'envie et en une harmonie vraiment céleste les gloires et les bontés de Dieu, les miséricordes et les tendresses du Seigneur, les privilèges et la toute-puissance suppliante de Marie, Mère de Dieu et notre Mère.

Communauté parfaite et idéale ! qui, sans perdre Dieu de vue et de possession, plongeant les regards vers leurs sœurs de la terre, veille sur elles, s'intéresse à chacune, sympathise à vos généreux efforts, prend part à vos peines comme à vos joies, stimule au rappel de leurs valeureux exemples, soutient,

encourage et transporte à la pensée des célestes et indicibles récompenses.

Communauté parfaite, priante et adorante, reconnaissante et suppliante ! Combien plus vigilante encore aux heures où la mort va toucher leur communauté-sœur de la terre, pour aider, reconforter et secourir en ce dernier passage. Et après, combien accueillante et heureuse de voir leur nombre grandir et s'unir toujours plus étroitement dans l'éternel baiser de Dieu.

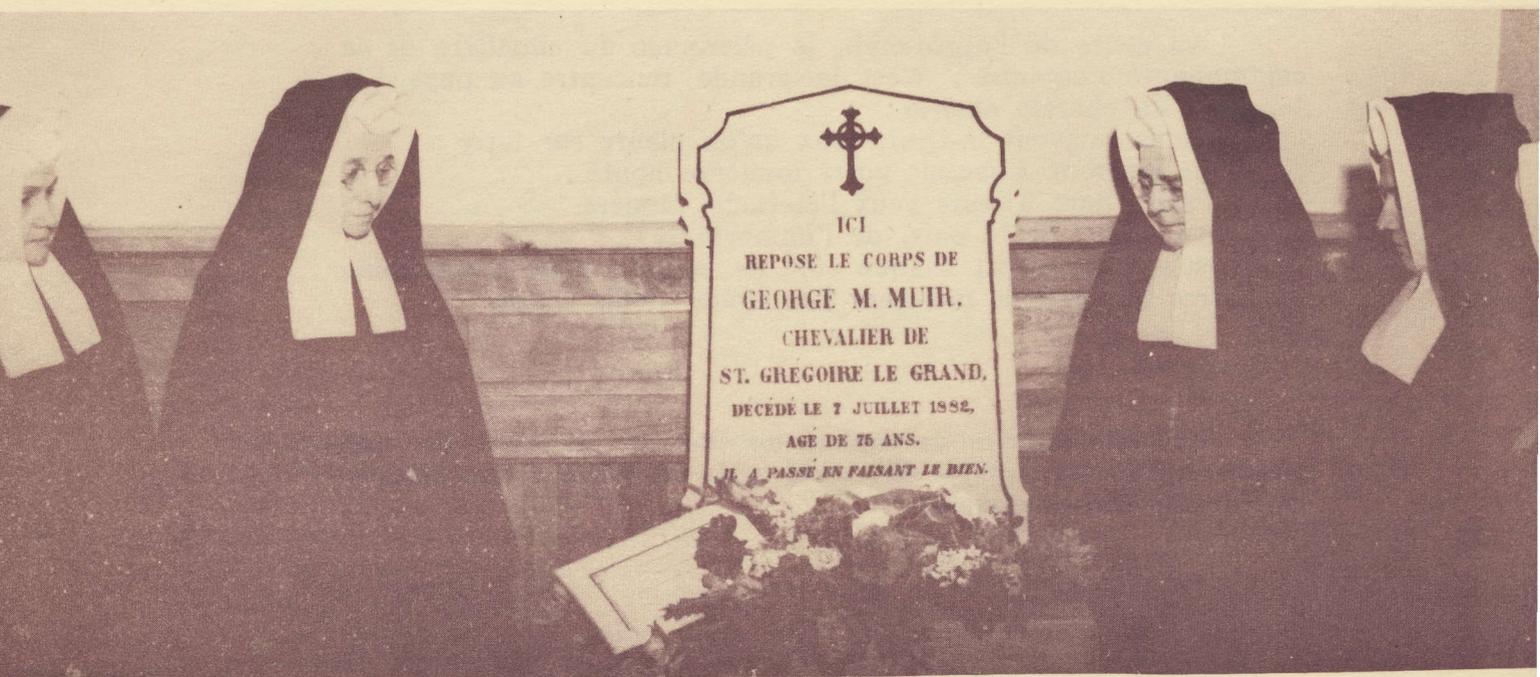
* * *

Bien chères sœurs, voilà les pensées et les sentiments qui doivent remplir votre esprit et votre cœur en ce glorieux centenaire. Méditez-les, savourez-les. Priez pour vos chères défunttes, mais priez-les aussi avec confiance. Revivez par la pensée et imitez dans votre vie de tous les jours leurs exemples de charité, d'humilité, d'obéissance, de dévouement, d'abnégation, de don total à Dieu et aux âmes. Cette méditation, cette communion d'âme et de cœur avec vos sœurs défunttes qui sont aujourd'hui près de Dieu, en Dieu, pour l'éternité, vous mènera toujours vers le Cœur tout aimant du bon Pasteur, vers le Cœur Immaculé de Marie, vos deux sources d'énergie et de sainteté, sources uniques aussi de pur amour et de vraie félicité même au sein des épreuves d'ici-bas, en prévision et en gage de la récompense définitive et de l'éternel bonheur.

" Misericordias Domini in aeternum cantabo ".
Amen.

Tout le jour, une garde filiale entoure le tombeau de Mère Marie-du-Sacré-Cœur, la vénérée fondatrice. Une prière silencieuse confie à la mère les besoins de ses filles qui, à un siècle de distance, sont heureuses de se grouper encore auprès d'elle. Puisse cette mère de l'humble famille du Bon-Pasteur cueillir dans l'éternelle félicité les fruits de l'héroïque semence qu'elle jeta jadis sur le sol québécois !

Le fondateur, monsieur Georges-Manly Muir, et son épouse, bienfaitrice insigne, ont droit à un hommage spécial en ce jour où la gratitude s'épanouit. Une délégation de trente religieuses se rend à l'église de Charlesbourg sous les dalles de laquelle reposent les corps de monsieur et madame Muir. Après la psalmodie du *miserere* et du *de profundis*, la Révérende Mère Supérieure générale dépose une gerbe de fleurs sur la tombe du Chevalier à l'âme apostolique.





Au cours de l'après-midi, le pèlerinage au cimetière de la communauté s'organise ; c'est la grande rencontre au pays d'éternité. La chorale chante :

“ Qu'ils revivent là-haut, ceux qu'on pleure sur terre :

“ Ils loueront à jamais votre immense bonté ;

“ Faites luire à leurs yeux l'éternelle lumière

“ Au séjour de la paix, de l'immortalité ”.

Les sœurs se groupent chaque côté de la croix pour la cérémonie du *Libera* que préside monsieur l'aumônier Louis Caron.

Et cette journée de commémoration est traversée par une clarté du ciel qui suffit à elle seule pour imprimer à nos fêtes le cachet des choses divines.

Mardi, 25 juillet

JOURNÉE DES AMICALISTES

9 h. MESSE SOLENNELLE

Officiant : révérend père Maurice Boivin, c.j.m.
Sermon : monsieur l'abbé Edgar-Ernest Martel,
curé de St-Jean-Baptiste de Québec

11 h. Réception à la salle de communauté

DÎNER CHAMPETRE

1h.30 Présentation du film historique :
LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC

3h.30 Salut du Saint-Sacrement

4 h. Deuxième représentation du film

En ces heures de grande liesse, il convient que des enfants d'une même famille, orientés vers un même idéal, formés aux mêmes principes de vie chrétienne et sociale s'unissent fraternellement et d'un commun accord chantent la gloire de leur commune mère. Aussi, en ce matin de juillet, elles viennent nombreuses les Amicalistes du Bon-Pasteur et de partout : de Chicoutimi, des États-Unis, de Grande-Rivière, de Matane et de tout le Québec.

La chapelle se remplit jusqu'à déborder dans les galeries pour la grand'messe à laquelle officie le révérend père Maurice Boivin, c.j.m. un ancien du couvent Ste-Marie. Les révérends pères Louis-Philippe Parent, s.m. et Donat Gauvin, o.m.i. remplissent les fonctions de diacre et de sous-diacre. Monseigneur J.-Edmond Duchesne, P.D. principal de l'École normale de Chicoutimi et monsieur l'abbé Louis Caron, aumônier de la Maison-Mère, sont au chœur. Le sermon est prononcé par monsieur l'abbé Edgar-Ernest Martel, curé de St-Jean-Baptiste de Québec.

Mes bien chères amicalistes,
mes bien chères sœurs,

La messe a commencé tout à l'heure par les paroles de l'introït "*Mihi autem nimis honorati sunt amici tui*". C'est donc comme cela que le bon Dieu honore ses amis, tant que cela "*nimis confortatus est principatus eorum*". Leurs œuvres, leurs possessions se sont augmentées, se sont consolidées. Il me semble que toutes ces fêtes de centenaire du Bon-Pasteur ont rendu ce témoignage extraordinaire des œuvres de Dieu bénies par Lui, appréciées dans ce sens indéfini.

L'Évangile n'est pas seulement un message, c'est une vie et c'est pour cela que, ce matin, je voudrais vous redire que "Dieu est charité", la bonté infinie.

Mes bien chères amies, il ne faut pas aller plus loin que le catéchisme pour nous rappeler que nous avons été tirés du néant, faits à l'image et à la ressemblance de Dieu ; or Dieu, comme dit Bossuet, a mis dans le cœur

de l'homme premièrement la BONTÉ. C'était sa façon de commencer. Il est tellement bon et c'est tellement de son essence divine d'être bon que c'est cela qu'Il a voulu mettre avant tout dans le cœur de l'homme ; c'est le premier bonheur de l'humanité et, vous le savez bien, c'est aussi son plus grand bonheur, parce que c'est le caractère qui rapproche le plus l'homme de Dieu lui-même. Mais, quand on parle de bonté vertu, il faut bien se rendre compte qu'il ne s'agit pas de cette bonté que nous rencontrons fréquemment, toute naturelle, mais aussi toute molle, sans mérite, plus fréquente que l'autre, mais qui ressemble plutôt à une lâche faiblesse qu'à un exercice viril d'une noble faculté.

Cette bonté que le Maître est venu déposer en nous, qu'il est venu prêcher, se pratique en vue de Dieu. Cette bonté qui dirige nos pensées, nos sentiments, qui se développe ensuite par la bienveillance et se termine dans le désintéressement aussi complet que possible en faveur des autres, cette bonté-là a sa source

dans le bon Dieu. On n'a pas été obligé d'inventer une définition de Dieu, Il s'était défini lui-même dans la sainte Écriture. N'importe quelle créature, quand elle veut invoquer Dieu, se rappelle spontanément le BON DIEU. C'est un nom universel, un nom qui sort de toutes les bouches ; c'est le BON DIEU qu'on appelle à son secours en toute occasion et c'est le nom qui exprime l'essence même de la nature divine.

Dieu s'est montré tellement bon dans la création, Il nous a faits des êtres parfaits qu'Il protège et soutient, qu'Il conserve sans cesse. Encore dans le saint Évangile, chaque allusion à cette bonté donne toutes sortes de qualificatifs pour marquer son étendue et sa profondeur. C'est une bonté de père, une bonté de mère, sans bornes, et, quand il s'agit de Dieu, c'est une bonté élevée par une puissance infinie qui a sa source en Dieu lui-même.

Combien il est utile de rappeler ces vérités à notre esprit et de tâcher de les établir dans notre volonté. Chez nous, le cœur est l'organe de la sensibilité ; nous savons qu'il est facilement ému aux moindres impressions que ressent notre âme. Nous nous sommes rendus compte en maintes circonstances que la joie active le cœur, en accélère la marche, que si cette joie allait jusqu'à la passion, nous réaliserions que le cœur ému en est tout précipité ; si le cœur ralentit par suite de l'étonnement causé par la surprise, c'est l'arrêt. Le cœur est le foyer de tout amour ; c'est surtout le générateur de la vie morale, de la bonté, et c'est pour cela que l'Église a voulu honorer le cœur de Notre-Seigneur dans un culte spécial. Ce cœur a commencé le règne de la bonté dans le monde, bonté si profonde et si étendue qui apparaît dans toutes les pages de l'Évangile, illuminant la figure de Notre-Seigneur à tous les instants de sa vie mortelle, à Bethléem, en Galilée, etc. cette bonté manifestée presque seule parmi tous les autres attributs infinis de son Père. Jamais nous

le voyons dur, au contraire, Il est pitoyable pour tous ; c'est la série des malades guéris, des morts ressuscités, des pécheurs surtout qui sont pardonnés : bonté rédemptrice qui s'écoule comme de sa source naturelle de son cœur ouvert par la lance, alors qu'Il souffre et qu'Il meurt.

C'en est assez pour démontrer l'excellence de cette vertu et la faire apprécier à sa juste valeur. Il y a des avantages pour nous de pratiquer cette bonté, parce que la bonté octroie un bonheur réel et durable. Vous l'avez expérimenté à certaines heures, si vous n'avez pas agi par simple bonté naturelle. C'est Salomon qui demandait à Dieu de lui donner un cœur bon et l'Écriture ajoute : "Tous les biens lui sont venus avec cela".

La bonté fait participer à la bienveillance sublime de Dieu et produit chez nous des sentiments de joie, de paix, de confiance ; en effet, lorsque nous sommes bons vertueusement, nous n'avons pas de pensée jalouse, d'acte mauvais, de paroles de haine à l'égard du prochain. Saint François de Sales cite cette parole que vous avez entendue et lue très fréquemment : "On peut être dévot et en même temps très méchant". C'est vrai, pour moi, et je voudrais bien que ce ne le soit pas pour vous. On se croit dispensé de se montrer bon envers les autres parce qu'on pratique certaines austérités ; on donne l'aumône aux pauvres, et il faut voir comment on la donne ; on récite des prières qui nous paraissent longues ; on est tellement préoccupé de plaire à Dieu qu'on néglige de plaire au prochain. Ce qui arrive alors, c'est qu'on ne se fait pas plus d'amis au ciel que sur la terre ; en déplaisant au prochain, on déplaît à Dieu. Si on était vertueux, bon, on rendrait la vertu attrayante.

S'il y avait plus de bonté dans le monde, combien les mœurs seraient adoucies et la vie plus agréable ! Au lieu de nous haïr comme des ennemis, nous nous aimerions comme des

frères, nous nous entraînerions dans la pratique des vertus. Avec l'aide de Dieu, nous irions en plus grand nombre dans la voie du salut. La bonté, la charité doit s'exercer envers tous ; pensons-y donc, ce matin, pour que l'œuvre du Bon-Pasteur s'étende à l'extérieur davantage et ramène un plus grand nombre d'âmes. Je vous invite à être des exemples vivants de bonté rayonnante, de l'être pour tous, non seulement pour vos amis, pour ceux dont vous pourrez tirer avantage, mais, encore une fois, pour tout le monde. Il n'y a pas de distinction d'âge, de condition, de fortune ; la raison de la charité, c'est le besoin et elle demeure une disposition à vouloir faire du bien. Il faut la pratiquer cette vertu d'une façon habituelle, d'une manière continue, en tout temps, en tout lieu et en toute circonstance. C'est pour cela qu'il n'est pas si facile d'être bon, de se voir décerner un diplôme de bonté.

Vous le savez, on ne devient bon, vertueusement, que par la participation à la bonté de Dieu. C'est une effusion de Dieu en nous, non seulement pour nous remplir surabondamment, mais pour se déverser sur les autres ; c'est le texte du commandement : " Aimer le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu ". Donc, c'est parce que Dieu est là, en lui, qu'il est appelé à aller au ciel et que je dois l'aider, c'est pour cela que je dois aimer mon prochain. Voyez comment le Bon-Pasteur a accompli ce précepte depuis cent ans ; allez et faites de même pour la plus grande gloire de Dieu. Amen.



A l'issue de la messe, les invitées retrouvent les Mères de jadis, si heureuses de les accueillir et d'évoquer le passé en visitant la chambre de Mère fondatrice, les salles de souvenirs, jusqu'à l'heure de la présentation des hommages à la salle de communauté.

Mademoiselle Alice Normand, fondatrice de l'Amicale Bon-Pasteur, salue fraternellement les chères Amicalistes réunies, au midi de l'an 1950, " au foyer béni de leurs plus heureux jours ". Elle présente ensuite Sœur Marie-de-la-Grâce, une vaillante au champ de l'éducation, qui, en 1888, épelait son alphabet au quatrième étage de la maison Ste-Famille, à 68 St-Amable, et qui veut exprimer aujourd'hui, au nom de toutes les anciennes élèves religieuses, les accents de profonde gratitude.



Monseigneur,
très Révérende Mère,
messieurs les abbés,
chères anciennes,

L'on a voulu pour la circonstance le témoignage d'une ancienne qui a vécu soixante-deux ans d'intime collaboration avec l'institut centenaire. J'apporte donc ce témoignage ému, sincère, témoignage de religieuse affection et de filiale gratitude au BON-PASTEUR DE QUÉBEC que la présence de ses nombreuses élèves honore et réjouit en ce moment.

Permettez à mon " grand âge " l'évocation de souvenirs qui sont un peu les vôtres, sans doute... Je note d'abord une circonstance particulière qui plaça mon domicile paternel à 142, rue Richelieu, non loin du premier Refuge ouvert par madame Roy en 1850. En septembre 1888, ma mère me conduisait aux classes de la rue St-Amable. J'ai fidèle mémoire des longs et sombres escaliers qu'il fallait gravir pour atteindre, sous les combles, la classe de deuxième année. Cette mystérieuse escalade était amplement récompensée par l'accueil de Mère Saint-Alexandre, maîtresse aimée à l'adoration par nos cœurs de huit ans. Sympathique et originale, elle devenait vraiment éloquente à l'heure du catéchisme ; nos âmes neuves s'imprégnaient du bon Dieu que sa foi éclairée nous présentait.

Faut-il vous raconter mon premier gros chagrin ? Le départ de ma famille pour Charlesbourg nécessita mon adieu à l'incomparable directrice, Mère Saint-Thomas-d'Aquin. Je me vois encore assise sur le sofa d'une minuscule pièce, pleurant à chaudes larmes. Consolée par la bonne Mère, je l'entends me dire : " Ne pleurez pas, Hélène... vous reviendrez plus tard et nous vivrons ensemble ! " Ce mot est devenu un appel.

Mes études se poursuivirent au couvent de Charlesbourg où j'ai bénéficié largement des dons de l'esprit et du cœur que possédaient des éducatrices attachantes — et je cite sœur Saint-Bonaventure, sœur Marie-de-Lourdes (*Langlois*), sœur Marie-de-la-Garde (*Lessard*),

sœur Marie-de-la-Providence, sœur Marie-des-Sept-Douleurs, sœur Sainte-Hermine, sœur Saint-Onésime.

Quatre mois après ma sortie du pensionnat, en novembre 1899, je venais à 74, Lachevrotière commencer mon postulat. Trois Mères fondatrices vivaient encore : Mère Saint-Vincent-de-Paul, Mère Saint-Joseph et Mère Marie-de-la-Présentation. Lors de notre première visite à la communauté, Mère Saint-Vincent-de-Paul, m'entendant nommer " sœur Légaré ", s'informe : " fille de Narcisse ? " — Sur mon affirmation, elle reprend : " Mais, ma petite sœur, savez-vous que j'ai dansé avec votre père ? " ... La connaissance était faite.

Postulante en janvier 1900, je pris part à toutes les fêtes du cinquantenaire. Rappeler ce jubilé du demi-siècle, c'est nommer Mère Marie-du-Carmel, supérieure générale et organisatrice des fêtes, Mère Saint-Raphaël, secrétaire générale, Mère Sainte-Agnès-de-Jésus, directrice de la partie musicale. J'étais loin de songer alors qu'à l'évolution du siècle je porterais la responsabilité d'un témoin.

Septembre 1900 enregistre mes débuts dans la carrière de l'enseignement ; à la chère Académie Bon-Pasteur, je retrouvais Mère Saint-Thomas-d'Aquin, directrice des classes. La prophétie était réalisée... et ma profession religieuse, au 10 juillet 1902, me stabilisait membre de la congrégation des Sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie.

Ma vocation s'est identifiée au rôle sublime de " maîtresse de classe " ; aussi, en ce jour, apothéose de tout un siècle d'enseignement en l'institut Bon-Pasteur de Québec, j'apporte un témoignage.

J'ai vu l'école du Bon-Pasteur. Dans la vieille paroisse canadienne où se meut une population paisible, laborieuse, sans gestes comme sans éclats de voix, à côté de l'ancienne église de pierre, j'ai vu le couvent du Bon-

Pasteur. Il a des allures de monastère où des femmes voilées, anonymes, accomplissent à la relève la même tranquille besogne. J'ai vu aussi l'école de ville du Bon-Pasteur : une école aux lignes régulières, aux longues rangées de fenêtres chargées de lumière derrière lesquelles s'activent des centaines d'enfants. J'ai vu l'école aux cours universitaires où l'on atteint la limite de l'enseignement primaire ; puis l'école de spécialisation : enseignement ménager, école normale et enfin le collège Bon-Pasteur. D'autres vous diront que le spectacle n'est pas moins prenant aux États-Unis, voire aux lointaines régions du Basutoland sud-africain.

Et cela fait un ensemble de 75 maisons ! 75 maisons dont les murs sont tout imprégnés de la plus apostolique charité, du plus complet dévouement, des plus abondants sacrifices. De cette richesse de mérites, comme d'une surabondance de vie, dans chacune des 75 maisons, une âme a surgi, une âme vivante à laquelle on s'attache comme à l'âme d'une mère "*l'Alma Mater* !"

J'ai vu l'élève du Bon-Pasteur. Depuis les petites qui s'en vont les yeux rivés sur leurs souliers neufs, depuis les garçons qui vont en bandes, sac au dos, cheveux en broussailles, jusqu'aux grandes filles dont la sagesse a ralenti la marche... ils ont tous le sourire. Voici maintenant l'élève de l'école ménagère, voici la normalienne en uniforme, voici l'étudiante du cours classique. On a pu écrire : "Une tête bien faite n'est point une vaine parure, et l'ignorance n'a jamais servi per-

sonne". Vraiment cultivées, nos grandes étudiantes seront mieux préparées à leur rôle de femmes ; elles seront plus intégralement épouses et mères.

Avec une émotion plus vive encore, je vois maintenant passer les anciennes du Bon-Pasteur : les grandes et les petites mamans, les femmes d'œuvres, les institutrices gagnées au beau métier par l'exemple de leurs maîtresses, les religieuses de toute couleur et de toute vocation. C'est un chœur innombrable de voix qui déferlent en flots puissants au pied du trône de Dieu, clamant l'hymne de gratitude pour un siècle de bienfaits au domaine de l'éducation chrétienne.

J'ai vu l'institutrice du Bon-Pasteur. La religieuse, qualifiée pour l'enseignement, reçoit de l'autorité majeure son mandat d'office. Modeste et compétente, l'institutrice du Bon-Pasteur est parfois une artiste, souvent une femme de haut savoir, toujours elle est une maîtresse égale à sa tâche. Traditionaliste autant qu'il convient, elle n'ignore cependant pas les méthodes nouvelles ; années de préparation, désintéressement personnel, science et aptitudes s'allient pour un meilleur service à l'éducation de la jeunesse.

La sœur du Bon-Pasteur a non seulement élevé des enfants, mais elle en a relevé un grand nombre. Instinctivement, elle a su découvrir dans un regard d'enfant les trésors qui pourraient s'épanouir en des œuvres de belles tailles, et elle leur a ouvert la voie. Que d'hommes d'affaires, de professionnels, citoyens intègres, rendent hommage aux prin-

cipes inculqués par une humble religieuse ! combien de prêtres doivent leur sacerdoce à cette même religieuse ! Quant à la formation de la jeunesse féminine, les résultats sont tangibles...

Au soir de sa laborieuse carrière, l'institutrice du Bon-Pasteur peut redire avec monseigneur Baunard : "Le vieillard n'est pas un mortel qui finit, mais un immortel qui commence" — car, outre les générations d'élèves qu'elle a formées pour la société, elle a préparé la relève. Pour ma part, je compte plus de trente religieuses du Bon-Pasteur qui furent mes élèves, et près de quarante vocations en diverses communautés.

* * *

Ce témoignage d'une ancienne, il est tout "à la gloire de Dieu et au salut des âmes", fidèle à la devise de Mère Marie-du-Sacré-Cœur, notre vénérée fondatrice. Je me plais à songer que là-haut, au voisinage des apôtres, il doit y avoir ce jour une bien grande joie en l'âme de celle qui, le 7 janvier 1851, ouvrait la première école de l'institut. Sœurs et élèves qui l'ont suivie à l'éternelle récompense participent au glorieux triomphe, tandis qu'ici toutes les anciennes déposent à vos pieds, très Révérende Mère, un hommage respectueux et combien reconnaissant.



*La Maison-Mère ouvre
ses portes aux amicalistes*

Mademoiselle Normand rappelle ensuite la haute distinction décernée à mademoiselle Hélène Thivierge, de l'Alumnae St-Joseph de Biddeford, Maine, en mai dernier, alors que le Consul de France aux États-Unis, monsieur Albert Chambon, lui remettait une médaille d'honneur. Ce témoignage récompensait l'institutrice de carrière pour son labeur incessant à la conservation de l'héritage culturel français en Amérique du Nord. Mademoiselle Thivierge est donc sincère lorsqu'elle affirme, au nom des Amicalistes :

*Vous sanctifierez la centième
et vous jubilerez.*

Mères du Bon-Pasteur qui sanctifiez si dignement votre glorieux centenaire, avec quelle légitime fierté et enthousiaste allégresse votre sainte jubilation fait écho dans le cœur de vos nombreux enfants ! Que ce soit des lointains confins de la noire Afrique, ou des bords enchanteurs et verdoyants de la riante et coquette vallée laurentienne, ou sous le léger déploiement des plis soyeux de la bannière étoilée, partout c'est l'admiration filiale, la reconnaissance profonde et sincère, la réjouissance vivace et générale.

Ultime démenti à la philosophie humaine qui prétend que le bonheur n'est pas du domaine de la terre. Pourtant cette chose mystérieuse et rare existe sur notre planète agitée et aveugle, et nous, à l'instar du grand saint François qui nous indique l'endroit où le trouver, soit : " Dans un petit coin, avec un petit livre ", nous n'avons eu qu'à traverser la ligne 45° pour venir le découvrir dans un petit coin, dans le grand Québec, au milieu de nos Mères bien-aimées. Et je sais que mes compagnes de voyage partagent en ce moment ma toute simple et pure théorie.

Pour moi, à ce bonheur, s'ajoute l'insigne honneur d'avoir été sollicitée d'être l'interprète des sentiments des anciennes, sentiments que ces dernières désirent exprimer d'abord

par un cordial merci à la révérende Mère Marie-de-la-Grâce pour sa charmante et touchante salutation et sa chaleureuse allocution.

A vous, bien chères Mères, vos anciennes éprouvent en ce jour l'immense besoin de répéter l'expression de leur affection et de leur attachement fidèle, constant, inaltérable.

A nos bonnes amies québécoises, mesdames les Conseillères des Amicales de Québec, c'est dans l'effusion de nos vœux de gratitude sympathique et amicale que nous vous saluons et vous remercions pour la gracieuse invitation à venir partager les délices de ces agapes fraternelles, en un mot, à être les témoins intimes et privilégiées de cette grandiose et imposante fête des fêtes, où tout nous répète et fait revivre deux dates mémorables et ineffaçables : 1850 — 1950.

Dates fabuleuses à inscrire dans le livre d'or du Bon-Pasteur ! dates sacrées que le Maître des destinées a enregistrées dans les archives célestes ! et pour nous toutes, dates bénies, à jamais suspendues au portique de nos cœurs ! dates qui mettent au grand jour le bilan d'une épopée merveilleuse et vieille de cent ans.

Cent ans ! Un siècle durant que les vaillantes filles de l'humble fondatrice, madame Roy, gravissent la rude montée du devoir, du dévouement, de l'abnégation, exerçant leur double et sublime mission de vaincre le vice et de faire triompher la vertu ; poursuivant, à la suite du divin Berger, la brebis

rebelle qui s'aventure et erre dans le sentier épineux, pour la remettre, régénérée et confiante entre les bras de Celui qui repousse l'orgueil, mais accueille la faiblesse, pardonne au repentir et sourit à la bonne volonté.

Mères vénérées, c'est bien à vous toutes, généreuses apôtres du Christ, que l'on peut appliquer ces paroles d'un auteur inspiré : " Il fait un beau livre, celui qui consacre, à glorifier Dieu et à édifier les hommes, ses pensées, ses paroles, ses actes ; celui qui fait de toute sa vie un cantique d'amour et que l'on ne saurait approcher sans entendre un *sursum corda* qui donne des ailes "

Mais au fond de chaque tableau, toujours une ombre s'estompe. Parmi toutes ces fleurs, ces rayons et ces suaves mélodies, sous ces nombreuses cornettes blanches qui nous effleurent comme des ailes d'anges, combien d'entre nous cherchent en vain les traits des maîtresses des jeunes années, de celles qui ont mis entre leurs mains la boussole dont l'aiguille ne dévie jamais de la ligne droite à suivre et indique l'itinéraire à consulter pour le voyage vers l'inconnu jusqu'à l'arrêt suprême.

Oui, que de figures disparues, de sourires

effacés, de voix éteintes ! que de noms évoqués dans les litanies du souvenir ! Elles sont parties et c'est parce que nous les avons tant appréciées que nous les regrettons davantage et que nous les pleurons toujours. Leur mémoire reste la lumière qui éclaire la route qui se déserte et s'assombrit peu à peu. Mais le temps, ce sage réformateur des êtres et des événements, remplace aujourd'hui autour de nous celles qui jadis nous aimaient et nous guidaient par celles que nous estimons et vénérons à l'égal de ces héroïnes du passé auxquelles s'adressent ces immortelles paroles de Mistral : " Morts sont les bâtisseurs, mais le temple est bâti "

Oui, le Bon-Pasteur est là, phare majestueux et imposant, phare qui depuis cent ans dirige les barques qui s'aventurent sur la haute mer, indique les écueils à éviter, le remous à contourner, les mirages à écarter et à fuir.

Mères qui psalmodiez si suavement votre *ecce quam bonum* faites écho au cantique de la Vierge sainte et redites avec Elle : " Le Seigneur a fait en moi de grandes choses, que son saint nom soit béni ! "

Magnificat anima mea Dominum

La parole est à monsieur l'abbé Louis Caron, aumônier de la Maison-Mère, qui remercie les anciennes, au nom des Mères du Bon-Pasteur, du geste d'hommage qu'elles posent en ce moment. " Ce retour au foyer-mère de votre éducation est, dit-il, un éloquent témoignage de l'attachement et de la gratitude que vous gardez à celles qui furent jadis vos institutrices "

Et monsieur l'aumônier, causeur disert, rappelle à ces dames et demoiselles qu'il est bon plus que jamais de constater l'importance du rôle joué par les communautés religieuses dans l'Église et la société. Dans un bref aperçu historique, il cite l'exemple d'une sainte Thècle, souligne la place jadis occupée par les diaconesses et les chanoinesses, pour s'attarder davantage devant le spectacle des multiples œuvres accomplies par les monastères et congrégations voués à l'apostolat et au soulagement de toutes les misères. C'est donc bien à tort, ajoute-t-il, que l'on en soit venu, en certains milieux, à douter de l'opportunité de la vie religieuse, à prétendre que l'apostolat religieux ne répond plus aux besoins de la société.

Le vœu de pauvreté, d'après quelques-uns, ne serait qu'une manière de vivre plus en sécurité ; il est étrange alors que les noviciats ne regorgent pas de sujets. Voyons plutôt dans cette obligation religieuse le détachement véritable qu'elle produit et qui assure le généreux accomplissement des œuvres.

Quant à la chasteté, objet du second vœu, elle est la réalisation d'un conseil évangélique dont il n'est pas permis de minimiser l'importance. Une meilleure intelligence de la sainteté du mariage, élevé à la dignité de sacrement, ne doit pas faire oublier la préexcellence du célibat et de la vie religieuse. L'on a voulu insinuer que ce vœu refroidissait le cœur ; disons au contraire qu'il ennoblit les affections et leur donne plus de valeur. Les émondages qu'il impose permettent l'épanouissement de la fine fleur de la charité dans un dévouement qui témoigne d'un cœur beaucoup plus grand que les autres.

L'obéissance religieuse que l'on considère aux antipodes de la liberté, loin d'annihiler la volonté, laisse au sujet qui en a fait la promesse la pleine responsabilité de ses actes. Et ce troisième vœu concourt encore au parfait rendement des œuvres immenses accomplies par les instituts religieux.

De nos jours, plusieurs instituts séculiers ont reçu l'approbation romaine ; leur création apporte des secours opportuns aux besoins des temps, mais il demeure toujours actuel de glorifier le bon Dieu par les trois vœux de religion, et la vie religieuse conserve toute sa raison d'être.

Monsieur l'aumônier conclut : " Vous venez, chères anciennes, témoigner de la valeur de cette vie religieuse à la communauté centenaire du Bon-Pasteur de Québec qui vous a rendu d'immenses services. Je vous engage à envoyer vos filles, vos nièces assurer la relève de cette méritante congrégation. Je vous remercie de nouveau, sœurs et dames, du témoignage apporté à votre ALMA MATER. Les religieuses sont sûrement flattées de votre geste et heureuses de palper pour ainsi dire la beauté et l'efficacité de leur œuvre".



Il pleut à larges ondées ; le "dîner champêtre" se prendra donc au réfectoire de la communauté qui a gardé son allure monastique. Les trois cents convives s'y groupent et la réunion est des plus joyeuses. Les haut-parleurs publient les bans d'honneur et le programme de l'après-midi.

"C'est la centième... et l'on jubile"!

Merci, mon Dieu, pour tout... pour le soleil du dedans malgré la pluie du dehors !

Pour accommoder la nombreuse assistance, deux représentations du film sont données. Entre-temps, les parlours se remplissent ; chaque groupe revit les joies du passé et savoure les douceurs du présent. Le salut du Saint-Sacrement que préside monsieur l'aumônier Louis Caron ramène aux pieds du bon Pasteur la famille bienheureuse.

Vendredi, 8 septembre

HOMMAGE DES ÉLÈVES

L'année scolaire 1950-51 amène le premier siècle d'existence du Bon-Pasteur enseignant. Dès l'ouverture des classes, près de deux cents étudiantes célèbrent cet anniversaire ; ce groupe comprend les élèves plus avancées de nos maisons d'enseignement de la ville et les juvénistes de Notre-Dame-des-Laurentides.

A midi, toute cette jeunesse gravit le vieux portique, à 74-Lachevrotière, fière du passé qu'elle vient acclamer. Les frimousses heureuses, et à la fois révérencielles, disent déjà aux Mères qui les accueillent leur joie et leur reconnaissance.



*La gent écolière
pénètre au foyer centenaire*

Cette réunion est sous la présidence d'honneur de monseigneur Alphonse-Marie Parent, P. D. vice-recteur de l'Université Laval ; monsieur Achille-A. Letarte, i.e. et madame Letarte sont aussi présents. A deux heures, monseigneur Parent officie à la bénédiction du Saint-Sacrement, assisté de monsieur l'abbé Louis Caron, aumônier de la Maison-Mère.

La réception à la salle de communauté suit aussitôt. Après l'audition d'un concerto de Mozart et le chant de *Mon âme magnifie le Seigneur* rendu par la chorale des religieuses, mademoiselle Marthe Poulin, élève de 12e année au couvent St-Cœur-de-Marie, fait l'historique de la première maison d'enseignement au Bon-Pasteur.

Au livre de l'enseignement dans les écoles élémentaires et supérieures, les Sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie ont écrit des pages d'histoire. C'est une modeste histoire... et pourtant je la trouve belle... je l'aime parce qu'elle commence avec mon école, parce que, pour moi, c'est naturel de l'aimer comme le protégé aime son bienfaiteur, comme l'enfant aime sa mère.

La première maison du Bon-Pasteur enseignant comptera, le 7 janvier prochain, un siècle d'existence. Elle est née d'une pensée apostolique de la fondatrice au spectacle de la détresse morale et physique de ses protégées de Ste-Madeleine, détresse qui est le plus souvent la conséquence d'un manque d'instruction et de formation. Aussi faut-il, pour étouffer le mal en sa racine, dispenser la vérité, enseigner la vertu dès le jeune âge. C'est la mission de l'éducatrice catholique dans l'école catholique. Sublime mission pour une femme de la trempe de madame Roy dont l'idéal est voué tout entier à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Désormais le jeune institut qu'elle dirige aura comme but secondaire l'éducation chrétienne de la jeunesse. Et l'on songe aussitôt à rassembler les enfants du quartier St-Louis.

L'humilité et la pauvreté sont les apanages de la fondation. A l'étage supérieur d'un

hangar attenant au Refuge, on a installé des tables branlantes et quelques bancs grossiers. C'est là que, sur l'autorisation de messieurs les membres de la Commission Scolaire, sœur Thivierge et sœur Mary vont dispenser l'instruction aux enfants des deux langues. 90 élèves s'inscrivent au début, moyennant une contribution de 12 sous par mois ; les indigents sont reçus gratuitement et même, selon la volonté expresse de la fondatrice, ils ont la préférence sur les riches.

En septembre 1851, la ruche est déjà trop petite et l'on songe à essaimer, rue St-Amable, dans une modeste maison dont une partie est réservée aux élèves. En 52, la maison entière est à la disposition des classes. La famille scolaire continuant d'augmenter, le problème du logement se pose à maintes reprises, sans devenir angoissant grâce à l'effort conjoint des autorités scolaires et de la communauté. Les essaims joyeux d'enfants vont se poser, ici et là, dans la maison St-Vincent-de-Paul, la maison Ste-Famille, la maison des Saints-Anges détruite en 1922 pour agrandir la cour de l'école Morissette... et jusqu'en la propriété de la rue Scott aujourd'hui occupée par la maison Ste-Thérèse.

L'année 1900 verra enfin s'élever, angle

des rues Lachevrotière et St-Amable, une spacieuse école aux cloisons diaphanes. 375 élèves en prennent possession... 375 élèves heureuses et reconnaissantes envers les messieurs de la Commission scolaire.

Et depuis, chaque mois de septembre, l'académie Bon-Pasteur se fait accueillante pour ses enfants. A leur avidité de savoir, elle ouvre les trésors de son intelligence, car c'est une maîtresse-école... Elle déverse en leur âme des trésors d'affection, car c'est une mère-école... A force de donner, de se

dépenser, elle a perdu de ses charmes extérieurs ; même il apparaît des rides et de la grisaille en ses murs qui attestent de ses valeureux services. Mais le cœur est resté jeune comme aux jours de 1851, et elle sourit allégrement à l'aurore d'un siècle nouveau. Le cœur qui fait la vie de mon école, il est resté jeune parce que, chaque année, il se renouvelle avec les générations neuves... Heureuses générations qui, peut-être, verront redonner aux murs de mon école la fraîcheur d'âge de son cœur.

Mademoiselle Pierrette Pleau, élève de 12e à la même école, présente l'hommage à la Commission scolaire de Québec.

En cette journée centenaire de leurs écoles, professeurs et élèves du Bon-Pasteur veulent rappeler le dévouement séculaire de la Commission des Écoles catholiques de Québec envers leur institution.

Monsieur l'avocat Jacques Crémazie est le premier instrument de la Providence venu au secours de l'œuvre naissante. Recorder de la Cité, doyen de la Faculté de droit à l'Université Laval, secrétaire et président du Département de l'Instruction publique, monsieur Crémazie va consacrer le meilleur de son dévouement à l'instruction populaire. L'école de la rue Lachevrotière bénéficie de ses aumônes. Mais c'est dans le domaine pédagogique que son influence s'affirme profonde. Lui, le savant professionnel, l'homme aux multiples fonctions, se fait, des heures durant, le professeur bénévole des élèves et s'applique à la formation des institutrices. Conférences et leçons pédagogiques se terminent sur le ton harmonieux

des exercices de chant et de musique. Tant de sollicitude et de désintéressement lui ont acquis l'immortalité au Bon-Pasteur.

Deux autres écoles de la ville confiées au Bon-Pasteur, les couvents St-Esprit et Ste-Marie, ont aussi participé aux progrès de l'organisation scolaire. Aménagement et entretien des locaux, élaboration de programmes d'études en rapport avec les nécessités culturelles du temps, édition de manuels attrayants, bibliothèques, journées patriotiques, revue de pédagogie, équipement scientifique dans les cours supérieurs, cours de perfectionnement destinés au personnel enseignant... voilà autant de réalisations au service de la jeunesse étudiante et à l'honneur des autorités dirigeantes de l'école, chez nous.

Aujourd'hui encore, nous le savons, la Commission vit sous excellent patronage... La sagesse et l'expérience président au Conseil... la force et la piété le soutiennent...



la bonté et la science le composent et l'unifient. Cette bonté, elle vient en nos écoles en la personne de monsieur l'Inspecteur. Nous le connaissons, non comme un juge sévère, pesant avec scrupule notre mince bagage de sciences, mais comme l'ami de notre jeunesse s'amusant de nos naïvetés, toujours prodigue de bons conseils et de sages encouragements.

Pour le souci apporté à la cause de leur formation, les élèves des couvents du Bon-Pasteur de la Cité expriment leur gratitude à messieurs les membres de la Commission Scolaire.

De leur côté, elles veulent donner leur pleine mesure de travail pour réaliser l'idéal proposé par l'École catholique : " Être dans la vie un témoignage de la religion et de la vérité ".

Et mademoiselle Poulin continue :

La belle histoire de mon école, c'est un peu celle d'une centaine d'autres écoles de ma province, du pays voisin et du lointain Afrique. Une même pensée préside à leur fondation ; une même autorité en dirige la marche. Il y a donc en ma province, aux États-Unis et dans la République sud-africaine, des milliers d'enfants qui, aujourd'hui,

sont fiers de leur école, des milliers d'enfants heureux de vivre sous la tutelle du Bon-Pasteur. Par des chemins plus ou moins longs, leurs sentiments viennent rencontrer ceux des enfants de la première école. Leurs voix s'unissent aux nôtres dans une louange de gloire au Seigneur pour l'œuvre séculaire du Bon-Pasteur enseignant.

TE DEUM LAUDAMUS

(*Un groupe d'élèves en deux chœurs*)

O Dieu, nous vous louons, ô Seigneur, nous vous glorifions.

Père éternel, le Bon-Pasteur terrestre vous révère,

Le Bon-Pasteur céleste vous contemple.

Mère Marie-du-Sacré-Cœur et ses collaboratrices :

La troupe vénérable des directrices,

La troupe innombrable des éducatrices,

Avec les chœurs des anges, ne cessent de redire à votre louange :

Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées.

Les cieux et la terre sont pleins de la majesté de votre gloire.

Et nous, la blanche armée des enfants du Bon-Pasteur, nous publions de concert vos louanges pour les bontés sans nombre de nos éducatrices.

L'amour de Mère Marie-du-Sacré-Cœur, nous le retrouvons au cœur de Mère générale actuelle, avec son humilité, sa simplicité, sa charité...

Le dévouement des pionnières de l'éducation revit en nos Mères de l'une et de l'autre génération.

Seigneur, les œuvres de vos servantes du Cœur Immaculé de Marie sont des œuvres d'éternité.

Filles de l'Église de Rome, elles confessent, ô Dieu, votre nom.

Les œuvres de vos servantes, Seigneur, ont le caractère de la durée.

Depuis cent ans, elles apprennent à vous connaître, vous, le Père des cieux.

Elles préparent notre première communion au divin Fils Jésus.

Elles nous révèlent de l'Esprit-Saint, les dons et les fruits.

Comme les Hébreux, nous sommes un peuple choisi.

Dans le langage de la France-aimée de l'Église, ou dans celui de l'Île des saints,

Nous faisons remonter vers vous, Seigneur, l'hommage de la terre, de la mer et des cieux...

L'hommage de nos pensées, de nos actes, de toute notre vie...

L'histoire nous apprend que les peuples croyants sont les peuples forts.

Nous savons, on nous l'a enseigné, qu'aucun nombre, Seigneur, ne contient la somme de vos dons.

Ces dons, vous en êtes l'auteur ; nos Mères du Bon-Pasteur en sont les dispensatrices...

Elles donnent sans compter, malgré l'ingratitude, car elles le savent bien, Seigneur, vous n'avez pas mis de borne au précepte d'aimer.

Vous seul serez leur récompense...

Faites qu'elles soient au nombre de vos saints dans la gloire.

Faites grandir leur institut, faites fleurir ses œuvres...

Seigneur, acceptez la louange de tous les nobles faits accomplis en un siècle par le Bon-Pasteur enseignant...

de ceux que nous avons cueillis en notre album centenaire,

de ceux qui sont fixés sur l'écran centenaire, et aussi, Seigneur, des gestes que nous n'avons point vus, de ceux que nous n'avons point lus... et qui sont en vos grands livres rendus...

car vous seul lisez entre les lignes des pages d'histoire les héroïques faits des travailleurs obscurs...

Soyez loué, Seigneur, pour cette page d'aujourd'hui...

la page de la gratitude des enfants du Bon-Pasteur envers leur *Alma Mater*...



Mademoiselle Yolande De Celles, élève de versification à l'Institut Maria, rattache en termes heureux le Bon-Pasteur à l'Université.

La vénérable Académie Bon-Pasteur, avec l'accent profond que seule peut trouver une voix centenaire, vient de rappeler à la jeunesse d'aujourd'hui les pages attachantes de son histoire si simple et pourtant si belle.

Mais, c'est notre mère-école, à toutes, cette Académie ! Madame Roy elle-même, en lui donnant de son âme généreuse et forte ; ses collaboratrices, en lui vouant tout leur cœur d'apôtres ; les Québécois sympathiques, en soutenant ses premiers pas ; la Commission scolaire, et, plus tard, le Département de l'Instruction publique, en encourageant ses humbles succès : toutes celles-là, héroïques en leur foi, tous ceux-là, magnifiques en leurs dons, ont permis à la première école du Bon-Pasteur de s'épanouir en une riche gerbe de filiales. Heureuses de notre ascendance, nous le bénissons donc, le cher couvent, premier foyer de tous les nôtres !

On dit, pourtant, que nous, du cours secondaire, nous sommes de l'Université ! C'est vrai ! Mais si nous sommes rattachées aujourd'hui à cette illustre Université que vous représentez si noblement, monseigneur, c'est que, jadis, le Bon-Pasteur encore jeune, mais le Bon-Pasteur avec toutes ses écoles, recevait du recteur magnifique de Laval une affiliation officielle à la plus importante maison d'enseignement de notre province. Ce onze décembre 1912, la congrégation des sœurs Servantes du Cœur Immaculé de Marie se voyait octroyé, par la délicate entremise de monsieur l'abbé Philéas Fillion, de vénérée mémoire, le droit de préparer ses élèves du cours primaire aux examens universitaires des cours moyen, supérieur et supplémentaire.

Le Bon-Pasteur a donc joui très tôt de la précieuse collaboration et de l'encouragement de la grande université québécoise. De nombreuses élèves, stimulées par la valeur unique en son genre des diplômés de Laval, sont sorties de nos couvents et de nos pensionnats, riches d'une formation intellectuelle enviable. Formation d'autant plus appréciable, que, de leur côté, les religieuses enseignantes ont été particulièrement favorisées, pour leur entraînement pédagogique, par les professeurs de Laval eux-mêmes. Que nous rappelions seulement le souvenir des cours de philosophie de monsieur l'abbé Stanislas Lortie et de monsieur l'abbé Arthur Robert, auteur des manuels alors au programme, et celui des classes expérimentales de monsieur l'abbé Fillion, chimiste d'une incontestable compétence, et on aura une juste idée des services rendus par nombre de personnalités éminentes venues du Séminaire ou de l'Université.

L'essor premier fut donc des meilleurs, et la période où l'Université sanctionnait les études, des plus florissantes.

Aussi, est-ce avec un profond regret qu'on apprit en 1943 la décision du Département de l'Instruction publique qui n'accordait plus aux maisons sous son contrôle la faculté de préparer librement leurs élèves aux diplômes de Laval.

L'Université, conciliante, dut abandonner peu à peu une œuvre qui, jusque-là, n'avait rendu que de signalés services. Mais, toujours ingénieuse, elle tenait en main, à la même date, un nouveau programme mi-primaire, mi-secondaire, qu'elle mettait à la disposition des maisons indépendantes.

Les succès du cours Lettres-Sciences ne se firent pas attendre et promettent déjà de confirmer une fois de plus la délicatesse de doigté des recteurs de Laval.

Mais les rares maisons qui ont adopté le cours classique partiel ou complet ne sont-elles pas fourvoyées ? Pas plus que leur jeune sœur du Lettres-Sciences, à la Rivière-du-Loup ! Car le Collège Bon-Pasteur — qui préférerait aujourd'hui les bords du Saint-Laurent à ceux du Saguenay — et l'Institut Maria, à Québec, sont, tout autant que les nombreuses écoles primaires, élémentaires ou supérieures, de la franche lignée de la première Académie. En acceptant l'affiliation de 1912, le Bon-Pasteur signait, par anticipation, l'acte de naissance de ses deux futures enfants privilégiées. Comment, en effet, la congrégation toujours prête à répondre aux appels des étudiantes de toutes classes, pouvait-elle se refuser à une tâche qui, pour être nouvelle, n'en demeurait pas moins de son domaine ? Elle ne le pouvait pas ! et Mère Marie-du-Sacré-Cœur eût été la première à s'initier au latin et au grec, si, de son vivant, un tel enseignement se fût avéré opportun. Et, l'Université, qui naissait un an à peine après la première classe de Sœur Thivierge, aurait certainement favorisé elle aussi, dès cette époque lointaine, l'enseignement secondaire dans les écoles du vieux Québec. Mais le Bon-Pasteur et

l'Université, comme tous ces grands êtres que la Providence se plaît à susciter tout exprès pour les nécessités de leur temps, ont compris à l'heure de Dieu les besoins nouveaux de la jeunesse étudiante féminine.

Nous sommes donc nous aussi, non pas malgré notre affiliation à Laval, mais bien à cause d'elle, les enfants de la grande famille centenaire.

Et si, pour la communauté, la présente célébration donne lieu à une profonde méditation sur l'ampleur du bienfait séculaire de son existence ; pour les élèves de l'année jubilaire, c'est une immense joie que de lever les yeux pour contempler, fières et reconnaissantes, l'œuvre admirable née pour leurs aïeules et pour leurs mères, continuée pour elles-mêmes, et qui, nous en avons la certitude, se perpétuera pour leurs enfants et leurs petits-enfants.

Pour cette immense joie de notre participation aux fêtes grandioses du centenaire de nos écoles, veuillez accepter, Très Révérende Mère, vénérées Mères, l'hommage ému et reconnaissant de vos enfants respectueuses.

Monseigneur, nous sommes de l'Université au Bon-Pasteur. Nous vous prions donc d'agréer l'expression de notre gratitude pour les bienfaits nombreux qui échoient aux maisons d'enseignement secondaire placées sous l'égide incomparable de votre Université.

Mademoiselle Yvette Roy, jûvéniste, apporte un témoignage
de gratitude et d'espoir :

Un jour, il y a quatre-vingts ans, sous le regard maternel de la première Mère du Bon-Pasteur, s'ouvrait à St-Pierre de Charlesbourg, aujourd'hui Notre-Dame-des-Laurentides, un tout petit couvent, source de bien grandes choses dans les âmes.

Un autre jour, il y a trois quarts de siècle, grâce à la main charitable d'un grand chrétien à la foi rayonnante, monsieur Georges-Manly Muir, s'érigéait une jolie chapelle attenante à la nouvelle fondation. Notre poète canadien, Pamphile Lemay, écrivit ces mots d'espoir, le jour de la bénédiction :

“ Près de la chapelle, jaillit du sol fécond une source abondante qui promène ses eaux fraîches en chantant... la source a jailli de la terre, la chapelle a jailli de la charité chrétienne. L'une sera aussi féconde que l'autre et répandra longtemps la vie et la joie autour d'elle”.

Prédiction charmante, réalisation heureuse. La source chante encore...

La jolie chapelle répand toujours la vie et la joie autour d'elle !

Depuis ce temps, la belle famille du Bon-Pasteur de Québec essaïma un peu partout en terre canadienne, aux États-Unis et même par delà les mers ; elle eut besoin de recrutement, alors le site enchanteur et pittoresque des Laurentides fut choisi pour y fonder un jûvénat à l'endroit même du premier établissement.

La source est là... la chapelle aussi...

“ La vie, la joie ”, récompenses de la charité des fondateurs, composent encore l'ambiance du Jûvénat de Notre-Dame-des-Laurentides et, depuis 1921, des voix répercutent

à travers les montagnes la reconnaissance et l'amour de centaines de jeunes filles à l'endroit de cette maison bénie. Les unes y sont venues affermir les bases d'une solide vocation religieuse : elles dispensent à leur tour “ la vie et la joie ” autour d'elles, dans la plus belle sphère d'apostolat qui soit. Les autres se sont forgé une âme heureuse, et toutes doivent au Bon-Pasteur de Québec une reconnaissance éternelle. Les étudiantes d'hier et d'aujourd'hui apprécient la vie riante et belle du Jûvénat. L'intéressant, l'agréable, l'utile, le beau et le bien se partagent la journée d'une jûvéniste et préparent à merveille les jours de demain, ceux qui continueront à travers le monde l'action bienfaisante de la belle congrégation religieuse, aujourd'hui centenaire.

En cette année 1950, tous les cœurs attachés de loin ou de près au Bon-Pasteur de Québec, ont chanté l'hymne de la gratitude. Aujourd'hui, la jeunesse étudiante, celle du cours primaire supérieur, celle de l'Université, celle qui veut vivre plus spécialement la vie du Bon-Pasteur et assurer la relève, acclame la vénérée Mère Marie-du-Sacré-Cœur, ses vaillantes compagnes, le généreux monsieur Muir et tous ceux qui ont fait l'institut beau, noble et grand, après un siècle d'existence.

A nos Mères d'hier, à celles d'aujourd'hui, les étudiantes redisent leur reconnaissance et témoignent leur plus filial amour. Puisse l'année centenaire aux reflets d'espérance, réaliser dans tous les cœurs l'idéal de “ vie et de joie ”... entrevu un jour de fondation, il y a cent ans !

A cette jeunesse étudiante, le vice-recteur de Laval adresse
une lumineuse allocution :

C'est sans doute mon titre d'ancien élève du Bon-Pasteur, tant à St-Isidore qu'au pensionnat St-Jean-Berchmans, qui me vaut l'honneur de présider cette cérémonie où parmi tant d'autres, au cours de cette année, vous avez rendu hommage à la congrégation qui célèbre le glorieux centenaire de sa fondation.

Je remercie bien sincèrement les bonnes religieuses de m'avoir invité, mais je me sentirais beaucoup plus à l'aise si mon rôle consistait tout simplement à me joindre à vous, mesdemoiselles, pour redire aux religieuses mon admiration et ma joie et pour faire écho aux sentiments de gratitude, aux vœux sincères que vous avez bien raison d'adresser aujourd'hui à vos éducatrices. Au surplus, cela me donnerait l'impression d'être encore jeune.

Mais il paraît que c'est une réponse à vos sentiments et à vos vœux que je dois faire au nom des religieuses toujours, à mon avis, beaucoup trop silencieuses. En cela comme dans tout le reste, elles imitent bien la sainte Vierge qui ne parlait pas beaucoup, mais par qui cependant nous viennent toutes les grâces du bon Dieu.

* * *

Puisque je parle en son nom, j'ai bien le droit et le devoir de me demander ce que vous dirait Mère Supérieure générale, si elle vous adressait la parole en ce moment. C'est bien audacieux, mais j'essaierai de pénétrer ses sentiments intimes à votre endroit, à l'égard de ses chères étudiantes des classes supérieures, à l'égard de celles sur lesquelles

elle compte davantage pour donner le ton à toute la jeunesse qui étudie à Québec sous l'égide des Sœurs du Bon-Pasteur.

D'abord, elle vous remercierait d'avoir si bien choisi ce jour d'action de grâces et de souvenir. C'est aujourd'hui la fête de la Nativité de Marie. Cette fête nous rappelle le jour où est apparue dans le monde, déjà toute sanctifiée et même depuis sa conception immaculée, celle qui devait nous donner notre Sauveur. Nous célébrons donc aujourd'hui le tout début de notre rédemption. Comme dit la liturgie, "aujourd'hui est apparu le salut du monde," puisque Marie est notre co-rédemptrice dès le premier instant de son existence.

J'oubliais, que la Mère Supérieure générale, si elle vous adressait la parole, ne vous ferait tout de même pas un sermon. Mais elle ne pourrait s'empêcher de vous remercier du fond du cœur de l'hommage si délicat et si touchant que vous venez de rendre à sa chère congrégation une fois séculaire. Continuez à bien vous pénétrer de l'histoire de cette admirable institution dont vous avez le bonheur et l'avantage de recevoir présentement votre éducation et votre instruction. D'ailleurs, il n'y a pas que l'histoire du passé. Regardez seulement ce qui se fait autour de vous, dans les différentes maisons du Bon-Pasteur, à Québec et ailleurs, même en Afrique. Vous y trouverez tant d'exemples de toutes les vertus et particulièrement de la grande charité spirituelle et corporelle qui s'y exerce de mille manières, que vous ne pourrez vous empêcher de travailler à imiter quelques-uns de ces exemples.

Puis, Mère Supérieure générale vous dirait de façon beaucoup plus éloquente que moi — tout le bien que les religieuses du Bon-

Pasteur vous souhaitent et désirent réaliser en vous et aussi ce qu'elles attendent de vous.

* * *

Notre Saint-Père le Pape s'adressant, il y a un peu plus d'un an à des éducatrices, disait : " Le mal actuel pour la famille comme pour la jeunesse est l'affaiblissement de la foi et de la crainte de Dieu, de la piété et de la conscience, l'infiltration du matérialisme non seulement dans la pensée et le jugement, mais aussi dans la pratique de la vie même chez beaucoup de ceux qui veulent être et rester de bons chrétiens catholiques.

" Contre ce mal, ajoute-t-il, il n'y a qu'un remède : la fermeté de la foi dans les parents, fermeté qui avec l'exemple et l'instruction religieuse et l'éducation morale engendre aussi dans les enfants une foi inébranlable "

Vous pouvez être assurées, mesdemoiselles, que les bons enseignements et les bons exemples que vous recevez ici des religieuses qui remplacent ou mieux viennent au secours de vos parents, n'ont pas d'autre ambition que d'affermir votre foi, de faire de vous des chrétiennes sincèrement convaincues et d'une fidélité à toute épreuve à Dieu et à l'Église. Ce n'est sûrement pas la piété superficielle sentimentale et sans lendemain qu'elles veu-

lent développer en vous. Les pieux exercices, les pieuses coutumes doivent être conservés, mais ils n'ont leur sens que s'ils sont fondés sur une foi profonde et solide qu'ils ont pour fin d'entretenir et de soutenir.

C'est bien cette foi profonde, centre de toute vie chrétienne, que les religieuses du Bon-Pasteur veulent établir définitivement ou faire progresser en vous. C'est pour cela qu'elles se donnent tant de peine et qu'elles ne reculent devant aucune fatigue. Elles savent qu'ainsi elles auront formé les véritables femmes chrétiennes de demain comme elles ont éduqué un grand nombre de celles d'aujourd'hui parmi lesquelles peut-être vos propres mamans.

En vous entraînant à une foi vive et agissante dans les grandes vérités religieuses, elles savent bien qu'elles vous entraîneront aussi à l'observance de tous les commandements qui découlent de ces vérités. Elles savent qu'elles vous apprendront aussi à vous dominer, à rester maîtresses de cette partie moins bonne que le péché originel a laissée en nous, à accepter les sacrifices nécessaires à cette domination. Elles vous apprendront aussi l'obéissance et le respect envers l'autorité. Je sais bien que vous l'avez déjà envers vos parents, envers l'Église, mais aujourd'hui, il y a tant d'obstacles à ce respect et à cette obéissance qu'il faut sans cesse que vos éducatrices vous les rappellent. Là encore, seule une foi solide en Dieu vous

fera accepter l'autorité sous toutes ses formes humaines, qui vient cependant de Dieu.

Attachant beaucoup d'importance à votre formation religieuse — et combien elles ont raison pour votre bonheur futur — les religieuses du Bon-Pasteur ne négligent pas pour cela votre formation intellectuelle et sociale. Ce sont des femmes complètes qu'elles veulent faire avec vous toutes.

Bien qu'on ne s'instruise pas avant tout pour gagner de l'argent, vos institutrices vous préparent le mieux possible à gagner

votre vie, si jamais la nécessité s'en présentait. Elles vous préparent en tout cas admirablement à votre rôle de mère de famille qui sera celui de la plupart d'entre vous. N'oubliez pas toutefois que parmi les vocations qui s'offrent à vous, il y a la vocation religieuse. Le don total de sa vie au bon Dieu reste " la meilleure part ", le " choix privilégié ", même si aujourd'hui il y a tant d'occasions de servir Dieu et l'Église dans l'Action Catholique, sans être religieuse.

Les souvenirs de la fondatrice



A l'une et à l'autre de ces formes d'apostolat, toutes deux nécessaires, les religieuses du Bon-Pasteur ont le grand désir de former avec beaucoup de soin et de tout leur cœur, les jeunes filles qui viennent à elles ; et si je ne parlais pas au nom de Mère Supérieure générale, je vous dirais que, grâce à Dieu et à leur dévouement, elles y réussissent admirablement.

Mon deuxième point sera beaucoup plus bref. Qu'attendent de vous les religieuses, vos éducatrices, en retour de tout le dévouement qu'elles mettent à votre disposition ? Elles n'attendent rien pour elles, soyez-en sûres. Mais pour la gloire de Dieu, pour le bien de l'Église et de la patrie, elles attendent de vous une parfaite coopération à l'œuvre qu'elles essaient d'accomplir en vous.

Dans le domaine religieux et moral, la plus belle réponse que vous pouvez leur donner, c'est de pratiquer en toute simplicité les vertus de votre âge. Je ne veux mentionner que la pureté et la piété. Deux vertus qui sont bien inséparables, qui se soutiennent l'une l'autre et dans le rayonnement desquelles on trouve toutes les autres vertus.

Je ne sais pas si vous avez lu avec attention le discours que prononçait le Souverain Pontife le 25 juin dernier, lors de la béatification de Maria Goretti qui eut lieu sur la place Saint-Pierre de Rome, en présence de 300,000 fidèles.

“ S'il est vrai, disait Notre Saint-Père le Pape, que dans le martyre de Maria Goretti, la pureté brille d'un éclat particulier, cependant en elle et avec elle les autres vertus chrétiennes ont aussi triomphé. Dans la pureté s'affirmait fondamentalement et d'une façon significative la maîtrise parfaite de l'âme sur la matière ; dans l'héroïsme suprême qui ne s'improvise pas, il y avait l'amour tendre et docile, obéissant et actif envers les parents ; le sacrifice dans le dur travail quotidien ; la pau-

vreté acceptée en esprit évangélique et soutenue par la confiance envers la “ Providence céleste ” ; la religion résolument embrassée et dont la connaissance était chaque jour de plus en plus approfondie, devenant le trésor de la vie et s'alimentant dans la flamme de la prière ; le désir ardent de l'Eucharistie et, enfin, digne couronnement de la charité, l'héroïque pardon accordé au meurtrier ”.

Puis s'adressant aux jeunes gens qui l'écoutaient, il leur dit : “ O jeunes gens très aimés, jeunes garçons et jeunes filles, pupilles des yeux de Jésus et des nôtres, dites, êtes-vous bien résolus à résister fermement, avec l'aide de la grâce divine, à tout attentat que d'autres oseraient faire à votre pureté ” ? La réponse fut un formidable OUI de toute la foule des jeunes.

Et le Saint-Père ajouta : “ O vous tous qui m'écoutez, élevez vos cœurs. Au desus des marécages malsains et de la boue du monde, s'étend un Ciel infini de beauté. C'est ce Ciel qui a fasciné la petite Marie, le Ciel où elle a voulu monter par l'unique chemin qui y conduit, par la religion, l'amour du Christ, l'héroïque observation des commandements ”.

Dans l'homélie qu'il prononçait le même jour à la messe pontificale de la Béatification, Pie XII faisait un appel à toute la jeunesse : “ Que l'enfance joyeuse et la jeunesse ardente apprennent à ne pas s'abandonner misérablement aux joies éphémères et vaines de la volupté, ni aux divertissements des vices enivrants — qui détruisent l'innocence paisible, engendrent une sombre tristesse, affaiblissent tôt ou tard les forces de l'âme et du corps, — mais plutôt à tendre avec enthousiasme, bien que par des chemins escarpés et pénibles, vers cette perfection morale chrétienne que, en faisant effort, en priant, en travaillant, nous pouvons tous atteindre un jour par l'énergie de la volonté aidée des dons célestes ”.

Vous serez cent fois récompensées, non seulement par le succès, mais par la satisfaction intime du devoir accompli.

Mère Supérieure générale aurait encore bien d'autres choses à vous dire en cette fête du centenaire du Bon-Pasteur. Mais je crois que ma part est faite. Le reste, vous le saurez en écoutant bien ce que vous diront vos éducatrices pendant toute cette année scolaire qui commence et pour laquelle je forme les vœux les plus sincères accompagnés de prières que je ne manquerai pas de faire pour vous toutes.

Je retiens surtout les mots *en priant* et *en travaillant*. Sans piété sincère, il n'y a évidemment pas de pureté possible. Ce serait tenter le bon Dieu que de vouloir séparer ces deux vertus. Ayez surtout une dévotion et une confiance sans limites à la très sainte Vierge, invoquée dans cette maison sous le beau titre de Notre-Dame de la Pureté.

Vous entendrez parler ces semaines-ci de la grande croisade du chapelet en famille. Quelle belle façon de manifester de façon pratique votre piété envers Marie, que d'insister auprès de vos parents pour qu'ils s'enrôlent tous dans la croisade et de veiller ensuite à ce qu'ils restent bien fidèles à la pratique quotidienne du chapelet en famille. Cela se fait admirablement dans d'autres diocèses du pays, des diocèses à majorité protestante. Pourquoi le respect humain nous empêcherait-il de le faire ici ?

Le premier novembre prochain, le Chef suprême de l'Église proclamera le dogme de l'Assomption de la sainte Vierge. Ce ne sera pas un nouveau dogme pour nous qui

y avons toujours cru dès notre enfance. Mais il ne faut pas que cet événement passe inaperçu dans la vie de nos âmes. Cette proclamation solennelle apportera à notre Mère du ciel une gloire extrinsèque dont nous devons, comme des enfants qui ont du cœur, nous réjouir profondément. Les attaques contre la proclamation qui n'ont pas manqué de surgir dans certains milieux indiquent bien combien Satan en est malheureux et combien le Ciel s'en réjouit.

Jamais vous ne pourrez présenter de plus beau cadeau à Marie en cette circonstance que la victoire du chapelet en famille obtenue par chacune de vous, grâce à vos prières, grâce aussi à votre douce mais persévérante intervention auprès des vôtres.

Enfin, vous ne serez pas surprises si en ce début de l'année scolaire — je vous demande, au nom des religieuses, de bien travailler. C'est là, je dirais votre principal devoir d'état, le pénible quotidien. Mais la pureté et la piété ne peuvent sûrement s'accommoder de la paresse.

Non seulement il faut travailler, mais encore faut-il faire le travail qui est demandé. Il y en a qui, sans être inactives, font tout autre chose que ce qu'on leur demande.

Ne vous laissez pas tenter par la vie mondaine, par les sorties, par le bruit de la radio. Dans la mesure du possible, faites-vous un règlement qui prévoit chaque jour suffisamment d'étude. Il ne faut pas étudier seulement à la veille des examens. Il faut chaque jour avoir à cœur de bien faire ce qui nous est proposé en somme par Dieu, puisque cela vient soit de nos parents, soit de ceux qui les remplacent.

L'hymne national termine la séance et le parcours des visites s'organise. Des groupes animés que leurs maîtresses accompagnent circulent dans les corridors et les pièces historiques de la Maison-Mère. Après une course au jardin, cette bande privilégiée est in-



Au jardin de la Maison-Mère

trodite au scolasticat et pénètre même au noviciat. Des yeux inquisiteurs essaient de scruter le mystère plein de charme de ce domaine réservé. Après quoi, un ralliement se fait au parloir du noviciat ; un buffet froid abondamment pourvu reconforte, déride et sème l'enjouement. Religieuses, novices et postulantes s'entremêlent aux visiteuses et la réunion est des plus cordiales.

Cinq heures. Ces jeunes ont connu la maison de "leurs Mères"; elles repartent plus attachées que jamais au Bon-Pasteur qui les enseigne.

Et la venue des élèves au foyer séculaire, ce 8 septembre 1950, clôture la série des fêtes organisées au Bon-Pasteur de Québec afin de rendre grâce au Ciel pour cent années de labeur béni et fructueux.

*Documents
et
Souvenirs*



MÈRE MARIE-DU-SACRÉ-CŒUR
et ses collaboratrices

Mère *Marie-de-la-Présentation*
Mère *Marie-de-Saint-Vincent-de-Paul*
Mère *Marie-de-Saint-Ignace-de-Loyola*
Mère *Marie-du-Sacré-Cœur*
Mère *Marie-de-Saint-François-Xavier*
Mère *Marie-de-Saint-Joseph*
Mère *Marie-de-Saint-Charles-Borromée*

CONSEIL GÉNÉRAL
1950



*Révérende Mère Marie-de-Sainte-Blandine
Supérieure générale*



*Mère Marie-de-Sainte-Marguerite
Première assistante générale*



*Mère Saint-Jean-Marie
Deuxième assistante générale*



*Mère Marie-Médiatrice
Troisième assistante générale*



*Mère Marie-de-Saint-Aloysius
Quatrième assistante générale*

TE DEUM LAUDAMUS

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE
SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

LES SŒURS
SERVANTES DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

DANS UNE JUBILATION PARFAITE
AU SOIR DU PREMIER SIÈCLE DE LEUR INSTITUT
OFFRENT CE TÉMOIGNAGE
D'UNE FERVEUR ET D'UNE FIDÉLITÉ RENOUVELÉES
DANS L'OBSERVANCE DE LEURS CONSTITUTIONS

"VOUS SANCTIFIÉREZ LA CENTIÈME
ET VOUS JUBILÉREZ"

LEV. XXV, 10

**Texte du sermon que devait prononcer le révérend père Antonio Dragon, s. j.
pour la célébration du centenaire de fondation de l'institut des Servantes du Cœur
Immaculé de Marie, dites Sœurs du Bon-Pasteur de Québec.**

le 11 janvier 1950

Ecce ancilla Domini.
Voici la servante du Seigneur. (S. Luc, I. 38.)

Mes révérendes mères et mes bien chères sœurs,

Quand la sainte Vierge prononça ce mot qui résume sa vie, elle comprenait toute la portée du rôle qu'elle acceptait de jouer en ce monde. Du coup, elle sacrifiait les douceurs tranquilles de l'adoration et d'une vie toute cachée en Dieu ; elle pressentait toutes les peines que devait lui apporter sa vocation à la vie de mère des pécheurs. Elle accepta quand même : *Ecce ancilla*. Voici votre petite servante.

L'anniversaire que vous célébrez aujourd'hui rappelle la scène qui se passait à Nazareth, il y a dix-neuf siècles ; il y a cent ans, le bon Dieu jetait aussi les yeux sur une femme que, dans sa sagesse, Il destinait à devenir la mère des malheureuses et des pécheuses. Aussi surprise que Marie à l'annonce de l'ange, madame Roy, au message que lui transmet son évêque de la part de Dieu, répond par les mots sacrificatoires : Monseigneur, je suis votre humble servante, faites de moi ce qu'il vous plaira.

Elle aussi avait rêvé de passer le reste de ses jours parmi les vierges consacrées à Dieu ; comme la Vierge des vierges, elle sacrifie son goût de la solitude pour devenir mère des âmes. *Fiat !* C'est le 31 décembre 1849 que le mot sauveur sort de son cœur maternel.

La grande vie que votre mère commence à vivre avec l'année 1850 résume à merveille les étapes de l'ascension d'une âme vers la sainteté. Votre mère vous offre un modèle de sainteté telle que saint Ignace l'a conçue dans ses Exercices spirituels.

Les degrés de la montée d'une âme peuvent se résumer à trois. Le premier marque ces longs et douloureux cheminements dans la voie des épreuves extérieures qui la purifient, la dégagent de toutes les jouissances humaines pour la préparer au don total de soi au service exclusif du Maître. Une fois livrée, l'âme s'étudie à reproduire en elle la vie du Sauveur ; années de travail soutenu pour la plus grande gloire de Dieu par la pratique des vertus dont Notre-Seigneur nous a donné l'exemple. Enfin, peu à peu, l'union intime avec Dieu transforme l'âme et la montée vers le ciel se poursuit et s'achève dans l'apostolat tout-puissant de la prière, dans la contemplation de l'amour divin, cet avant-goût de la vie du ciel. En bref, période de purifications qui disposent à l'offrande totale de soi au service de Dieu, voie illuminative où, à la lumière des exemples de Notre-Seigneur, l'âme suit les conseils de perfection, voie unitive dans laquelle elle adhère à Dieu par la prière constante du cœur, n'ayant pour mobile de ses actes que la plus grande gloire de Dieu.

Les auteurs spirituels ont souvent décrit dans l'abstrait la montée des âmes dans le chemin de la perfection ; l'exemple de votre mère vous montre en action une âme que Dieu conduit vers la sainteté.

Voie purgative

Nous mettons beaucoup de temps à comprendre exactement ce que nous sommes venus faire en ce monde. Nous ne devrions que donner de la gloire à Dieu et nous passons la plus grande partie de notre vie à ne rechercher que la nôtre. Or, la vie d'une âme s'augmente

à mesure qu'elle cesse de s'aimer elle-même, la perfection ne s'achève que dans l'amour unique et pur de Dieu.

Nous sommes si enclins à l'égoïsme et notre amour de Dieu est si mélangé d'amour-propre que Dieu, quand il prédestine une âme à la grande perfection, la soumet à des épreuves, à des émondages qui la détachent du monde et d'elle-même : " Il faut, dit l'Écriture, que les justes soient éprouvés comme les vases dans la fournaise du potier " (Eccl. XXXVII, 6). Notre-Seigneur en a fait la condition et le prélude nécessaire à son service : " Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as ; puis, viens et suis-moi " (Matt. XIX, 21). Quand il eut choisi votre mère pour l'appeler à la perfection de son service, il lui enleva, comme morceau par morceau, tout ce qui pouvait retenir son cœur hors de Lui-même.

A peine a-t-elle fait ses premiers pas qu'il lui envoie la plus dure épreuve qu'une enfant puisse subir : il lui enlève son père. Orpheline à deux ans ! ne pouvoir même pas garder le souvenir des traits, du sourire, des regards de son père ! C'est le coup d'essai de Dieu. L'enfant l'accepte avec tant de soumission qu'il la juge prête, à l'âge de treize ans, à recevoir un autre trait de ressemblance avec les âmes choisies par lui pour devenir ses parfaites servantes : il ose un coup plus dur encore, il lui enlève la joie la plus légitime : il la sépare de sa mère, dont la pauvreté l'oblige à mettre son enfant au service des étrangers pour gagner déjà sa vie. La petite Marie Fitzbach devient servante ; elle mérite le beau titre qu'elle reprendra plus tard pour elle-même et pour ses filles : *ancilla*. Elle s'entraîne dès lors au métier divin que Dieu lui réserve : celui d'aimer, non plus par instinct naturel, ou par la poussée du sang, mais par le pur amour du devoir accompli pour plaire à Dieu. Parfaite servante dans une famille chrétienne, elle grandit chaque jour dans le service désintéressé de son Maître qui se prépare

sa collaboratrice. L'idée de se refaire un nid familial comme celui que le bon Dieu lui a enlevé ne l'effleure même pas : le seul désir de se donner aux autres se développe en son cœur. La sainte Vierge n'avait eu qu'un souhait : devenir la servante de la mère du Sauveur. Marie Fitzbach n'a qu'un rêve, celui de se faire religieuse converse, cette servante des servantes de Dieu.

Elle acquiesce à ce désir qu'elle croit venir du ciel et s'offre à diverses familles religieuses :

— Vous avez besoin de petites servantes ?
Me voici.

Mais, comme Marie à Bethléem, elle ne trouve que des portes closes ; elle est si frêle d'apparence que les religieuses s'imaginent ne suivre que les voies de la prudence en refusant l'offrande de ses services. En fait, c'est Dieu qui se réserve pour lui la petite servante dont il a besoin pour l'œuvre dont il garde le secret en son divin Cœur.

Sans savoir où Dieu la mène, elle reprend son métier de servante dans la famille où elle a déjà vécu huit ans. Dieu qui se plaît souvent à déjouer les desseins des hommes pour mieux montrer qu'il est le maître, bouleverse soudain tous les plans de l'humble fille ; sur l'ordre de son confesseur, elle accepte le rôle d'épouse et de mère.

Quelques années de bonheur familial, des moments de halte que Dieu a coutume d'accorder à ses amis avant de les appeler plus haut dans des chemins plus durs, comme il en donna à son Fils dans la maison de Marthe et Marie, avant de le faire monter au Calvaire. Cinq années de bonheur, trop courtes pour rassasier, assez longues pour que les liens qu'elles forment soient plus durs à briser pour son amour.

En 1833, la jeune maman a vingt-sept ans. L'heure presse. Dieu ne peut plus attendre pour posséder seul l'âme de sa servante qu'il s'est réservée depuis toujours. Il lui reprend le mari qu'il lui avait donné, et avec lui, le rêve qu'elle faisait d'une lon-

gue vie de famille chrétiennement, mais humainement heureuse. Seule, maintenant, déterminée à ne plus aimer que Dieu seul et les pauvres dans lesquels il a coutume de se cacher, elle enseigne à ses filles la loi de charité qui présidera au reste de sa vie. Quand un mendiant frappe à sa porte, elle ouvre avec respect comme le prêtre qui ouvre le tabernacle, pour donner à Notre-Seigneur-le-pauvre, la place d'honneur dans sa maison.

Mais le Christ est un ami exigeant, un époux jaloux :

— Ma fille, lui dit-il, viens ! viens encore plus près de moi. L'aisance dans la-

quelle ton mari t'a laissée te sépare encore de moi. Sache que j'ai été pauvre et que j'ai travaillé de mes mains pour vivre en ce monde.

Et pendant que Notre-Seigneur la détache de la petite fortune qui lui reste, elle ne regimbe pas sous le coup qui va la réduire à l'imiter encore de plus près dans sa vie de Nazareth. Elle ne dispute même pas les droits de garder les biens qui lui appartiennent. Il faut avoir été riche, — riche comme le Fils de l'Homme qui a quitté son ciel, — pour mesurer la peine de qui doit travailler au jour le jour pour gagner le pain quotidien. Marie Fitzbach, devenue madame Roy, redevient servante. Elle ferme sa chère maison de Cap Santé ; elle se



*Corridor
donnant sur la chapelle
et le mausolée de Mère fondatrice*

sépare de ses filles et reste seule. Seule avec le bon Dieu qui réside tout près d'elle à l'église voisine du bon monsieur le curé de Saint-Gervais. Une nouvelle vie s'amorce avec un nouveau bonheur, celui de passer ses jours dans une atmosphère de piété et de solitude.

— Non ! Pas même cela ! En 1843, monsieur le curé Dufresne se noie.

Elle reconstruit son foyer, comme l'oiseau qui s'acharne à refaire son nid que la tempête a détruit : elle s'établit à Saint-Gervais où, entourée de l'affection de ses filles, elle ose espérer encore quelques années de répit. Mais non. Dieu reprend de ses mains maternelles la petite fille de quatorze ans qu'il lui avait

confiée. Au moins, va-t-il lui laisser ses deux aînées, pour l'aider à cicatriser les plaies de son cœur ? Non. Elles partent, appelées par Dieu même, et se donnent à la grande famille des Sœurs Grises de Québec dont elles deviennent les deux premières postulantes.

La pauvre mère n'a plus rien. Dieu lui a tout pris. Elle s'imagine que son rôle est fini en ce monde. Elle songe à consumer les jours qu'il lui reste à passer en exil, tout près de Dieu, dans sa maison, la maison des pauvres où elle mendiera un asile.

Sa vie est finie, bien finie.

Mais non. Sa vie, sa vraie vie, toute purifiée par la main paternelle et rude de son



maître, va commencer. La servante est prête. Dépouillée de tout, elle peut se mettre au service unique de Dieu qui l'invite à s'engager par un nouveau chemin :

— J'ai besoin, lui dit-il, d'une petite servante qui prenne soin de celles que le monde abandonne après les avoir flétries ou qu'il méprise après les avoir dégradées. Voudrais-tu devenir la mère de celles qui n'en ont plus ? Si tu veux, va, vends ce que tu as, puis, viens et suis-moi. . .

— C'est déjà fait, Seigneur. N'est-ce pas vous qui m'avez tout pris ?

— Alors, si tu veux venir après moi, renonce à toi-même, prends ma croix et porte-la à ma suite.

Ces entretiens secrets de l'Époux et de l'Épouse se tenaient, il y a cent ans, le 31 décembre 1849. L'histoire nous en a conservé le souvenir.

— J'avais rêvé, indigne d'être reçue au nombre des vraies épouses de Jésus-Christ, de passer mes derniers jours à les servir, au moins, dans l'oubli de leur maison. Est-il vrai que même cela me sera refusé ? Se peut-il que je sois vouée à repartir par le monde pour me mettre à courir après celles qui n'aiment plus le bon Dieu ou qui ont noyé son souvenir dans la fange du péché ? Est-il possible que je sois destinée à devenir la pauvre mère de ces

pauvres enfants ? La voix que je crois entendre ne me trompe-t-elle pas ?

— Qui êtes-vous, ami terrible qui bouleversez mon cœur ?

Je suis Celui qui est venu en ce monde pour sauver tous les hommes. De toutes les âmes que mon Père m'a données, je ne veux en perdre aucune. Si une brebis s'égaré, je laisse là toutes les autres et me mets à sa recherche, jusqu'à ce que je l'aie ramenée au bercail. Je suis le BON-PASTEUR. Ma fille, veux-tu m'aider ? Dis !

Ecce ancilla Domini. Voici votre servante : qu'il me soit fait selon votre parole.

Arrêtons-nous ici, mes sœurs. Regardez Jésus, penché vers votre mère comme le mendiant qui se cherche des cœurs pour l'aimer et des sœurs et des mères pour prendre soin de ses enfants abandonnés. Gravez en votre âme le spectacle que vous donne cette femme qui prononce son *fiat*, au moment de devenir la mère des malheureuses et des pécheresses. Devenir la mère des âmes ! quelle vocation est la vôtre ! Mais voyez ce qu'il en coûte. En ce moment, osez, si vous le pouvez, détourner la tête et tourner le dos à Notre-Seigneur, comme le jeune homme de l'Évangile trop attaché à ses richesses. Car la demande que Notre-Seigneur fait à votre mère est la plainte éternelle du Mendiant qui se plante encore sur



LA DOYENNE DE LA COMMUNAUTÉ ET LES JUBILAIRES DE DIAMANT

Assises : SS. Saint-Edouard, Sainte-Colombe (75 ans de profession religieuse), Marie-de-la-Charité, Saint-Odilon.

Debout : SS. Saint-Amédée, Mère Saint-Herménégilde, Sainte-Louise, Sainte-Winnéfride, Saint-Alphonse-Rodriguez.

le bord de nos chemins et qui vous dit :

— J'ai besoin pour achever l'œuvre de mon Père de saintes petites servantes qui s'oublent elle-mêmes pour travailler pour moi. Veux-tu ? Tu sais à quoi je t'appelle. Je ne te promets pas les plaisirs mauvais ou les bonheurs fragiles que le monde t'offre, mais je te dis que si tu te donnes à moi, à moi seul, je suis assez puissant et assez riche pour te rendre heureuse. Je sais que tu es faible, mais si tu veux t'appuyer sur moi, sur moi seul, je te dis que tu seras toute-puissante pour m'aider à sauver le monde. As-tu le cœur si grand que je ne puisse le remplir ? Ma fille, donne-moi ton cœur. Allons, réponds-moi. Veux-tu ?

Comme nous le demande saint Ignace dans sa célèbre méditation sur le Règne de Notre-Seigneur, que chacune d'entre vous fasse sa réponse, sous les yeux de sa mère, agenouillée aux pieds de son Sauveur et prononçant son *fiat*.

Voie illuminative

Il est facile de s'offrir. C'est plus difficile de se donner. Les promesses, même les plus généreuses, ne changent pas grand'chose. L'important, c'est de les tenir. Les belles

paroles ne manquent pas ; les beaux actes sont plus rares. Beaucoup commencent à se mettre au service intégral de Jésus-Christ ; il y en a peu qui le suivent jusqu'au bout. Comprendre la nécessité de se donner exclusivement au Seigneur, c'est sans doute une grande grâce ; s'y mettre résolument et sans relâche, c'est le propre des saints.

Une fois consacrée, une servante parfaite du Maître ne se reprend pas. Illuminée par ses leçons, séduite par le désir de lui plaire, elle ne retire pas en détail ce qu'elle a voué en bloc. Elle n'a de cœur que pour Dieu et ne travaille que pour sa gloire. Elle reconnaît sa voix dans le devoir pénible de chaque jour, elle écoute ses désirs dans les ordres de celles qui le représentent sur terre. Souple dans les mains de ses supérieures comme l'Hostie dans les mains du prêtre. Pauvre comme l'Ouvrier de Nazareth. Pure comme la Vierge des vierges.

Dans ces traits de la parfaite servante que je viens d'esquisser, vous avez reconnu, mes sœurs, ceux de votre mère. Pauvreté, pureté, soumission : telles sont les vertus qu'elle se met à développer en elle, dès le lendemain de sa promesse et de son offrande, sentant renaître au fond de son cœur l'espoir qu'elle pourra peut-être un jour renouveler le don d'elle-même en le scellant d'un vœu. Elle ne sait pas encore comment le bon Dieu s'y prendra, mais elle souhaite que le rêve qui a hanté toute sa vie de jeune fille puisse un jour se réaliser.

Pour remplir son rôle de servante du Seigneur, elle n'attend pas des années. Elle ne peut pas attendre. Elle ne peut comprimer l'amour des âmes qui lui dévore le cœur.

PAUVRETÉ

Le 11 janvier 1850. Elle se lève de grand matin et part avec sa compagne. C'est l'hiver. Les émotions qui l'ont soulevée au jour de son

offrande s'apaisent vite au contact de la réalité. Elle a promis de suivre Jésus pauvre. Elle n'en a pas encore fait le vœu, mais voyez comme elle en pratique la vertu. Elle n'a pour toute richesse que le crucifix qu'elle serre contre son cœur, le crucifix, seul souvenir qu'elle emporte de sa vie passée, le crucifix qui soude les épreuves qu'elles a déjà subies à celles qui l'attendent.

Regardez, mes sœurs. Regardez votre mère qui chemine, avant le jour, dans la neige. Voyez-la, grelottante, entrer dans la pièce qu'on lui a trouvée, à la rue Richelieu, petit réduit où va naître une grande œuvre pour le rachat des âmes perdues ou vendues, une pièce dénudée, froide comme l'étable de Bethléem où est né Celui qui est venu sauver le monde déchu.

On se plaît, en méditant sur le mystère de Noël, à imaginer ce qu'il y avait dans la grotte de Bethléem et surtout ce qui y manquait. Toutes les saintes âmes ont longuement contemplé l'endroit où Jésus est né ; les fidèles de tous les rites et de toutes les nations ont entassé, dans l'église de la Nativité, leurs plus riches souvenirs et y ont puisé les leçons de pauvreté. Revenez aujourd'hui, mes sœurs, par la pensée, à cette demeure où est née votre grande famille religieuse. Puisez-y la grande leçon de détachement que le Sauveur est venu enseigner aux hommes et que les hommes aiment si peu à apprendre. Renouvelez, avec votre mère, votre promesse d'une vertu si ignorée, si rare, la vertu que les mauvais pauvres maudissent et que les mauvais riches méprisent. *Beati pauperes spiritu* (Matt. V., 3). Heureux les pauvres en esprit. Heureux les pauvres en vérité. Voyez votre mère qui travaille de ses mains, comme les pauvres de ce monde, comme le Pauvre de Nazareth. Elle ne craint ni les gerçures de ses doigts, ni les fatigues de son corps pourtant si frêle. La voici ménagère, blanchisseuse, cuisinière et servante : *ancilla*. Elle va, éclairée par cette lumière que le Christ a projetée sur le

monde et que son directeur, le bon père Saché, a fait pénétrer jusqu'au fond de son cœur : " La pauvreté et l'humilité, lui disait-il, sont deux sœurs qui se tiennent par la main. Quand on travaille en leur compagnie, Dieu se fait ouvrier avec nous. Il ne nous reste qu'à prêter notre bonne volonté. Attachez-vous donc à ces deux vertus, c'est ce qui assurera l'avenir de votre œuvre " (Mère Marie-du-Sacré-Cœur, p. 68).

Quand Dieu veut bâtir solidement une œuvre, comme lorsqu'il a voulu fonder son Église, il choisit des pauvres pour collaborateurs, car c'est de rien qu'il fait ses plus grandes merveilles, dont il se réserve toute la gloire. Après tant d'années d'attente et de préparation, votre mère et ses premières compagnes, peuvent, le 2 février 1856, promettre par vœu de garder la vertu de pauvreté qu'elles pratiquent depuis toujours. Et par un de ces détours si familiers à Notre-Seigneur, qui se plaît à se cacher pour se faire mieux désirer, lui qui avait fermé à sa servante les portes des communautés déjà formées, il en compose, pour ainsi dire, une nouvelle exprès pour elle.

Mes sœurs, les temps ont changé. Vous ne devez plus comme autrefois attendre, pour nourrir vos enfants et vos réfugiées, que d'autres communautés religieuses vous envoient les restes de leur table ; comme à la grotte de Bethléem ont succédé des cathédrales, des maisons nombreuses et magnifiques ont remplacé celle de la rue Richelieu. Mais l'esprit qui a animé les débuts de vos œuvres doit rester le même. Saint Ignace a résumé en un mot la somme des conseils que vous devez suivre : Que toutes aiment la pauvreté et la chérissent comme leur mère !

PURETÉ

Quand le Christ est venu en ce monde, il fut, dit saint Jean au début de son Évangile, comme une lumière éclairant les chemins

des hommes. Bien peu pourtant l'ont reconnue ; seuls, les cœurs purs, nés de Dieu et non du désir de la chair (Jo. I,4-14), laissent rayonner sur le monde corrompu la grâce et l'esprit à travers nos pauvres corps. D'une âme vierge qui porte avec simplicité et humilité le don de Dieu, respandit une beauté qui ravit les regards de Notre-Seigneur, lui qui, né d'une vierge, a révélé cet idéal des vierges qui deviennent comme les anges du ciel (Matt. XXII, 30). La pureté rend l'homme capable de fixer Dieu d'un regard profond, paisible et sûr (Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu, Matt. V., 8).

La chasteté n'est pas la plus grande des vertus, mais c'est la " belle vertu " ; c'est la plus belle réponse que l'homme peut donner à Dieu : par la grâce, Dieu épouse l'âme ; par la chasteté, l'âme épouse Dieu.

Les âmes pures, témoins de l'idéal que Dieu avait fixé aux hommes ! les cœurs purs, paratonnerres du monde qui écartent la foudre du Père, lassé de toutes les impudicités et de toutes les débauches qui couvrent la terre ! Pureté naïve des petits enfants auxquels nous devons essayer de ressembler (Matt. XVIII, 3) ; pureté victorieuse des assauts du démon auxquels même les plus saintes âmes ont dû résister ; pureté recouverte comme celle de Madeleine et de toutes ses sœurs qui puisent leur force aux pieds de Jésus qu'elles baignent de leurs larmes !

La chasteté, mère des œuvres. C'est par elle que les misères sont soulagées, que les orphelinats sortent de terre, que les enfants abandonnés trouvent une mère et que les asiles préservent des milliers d'enfants des dangers de la rue et de la contagion du vice.

Mes sœurs, par la volonté de votre mère vous êtes appelées à reposer les yeux de Notre-Seigneur ; par votre œuvre de protection, de réhabilitation, de pénitence, vous devez donner aux brebis égarées un refuge ;

par votre exemple, vous devez prouver la joie de vivre pure ; par votre patience et votre bonté, vous pouvez faire naître dans les cœurs les plus souillés le désir d'un bonheur perdu ou dont ils ne se sont jamais douté. Cet héritage, c'est votre mère qui vous l'a laissé, c'est elle qui vous a transmis la vocation même de Notre-Seigneur qui n'est venu en ce monde que pour sauver ce qui était perdu. Au milieu de la corruption universelle, vos âmes doivent se tendre vers Dieu comme des lys à respirer. C'est assez vous dire la pureté exquise que votre mère attend de vous.

SOUSSION

La troisième vertu que Notre-Seigneur propose à ses servantes privilégiées, c'est celle dont il a lui-même donné le plus grand exemple. Toute sa vie n'a été qu'un acte de soumission filiale aux désirs de son Père

(Jo. VIII, 29). Pendant trente ans, il n'a voulu faire qu'une chose : obéir et se soumettre (Luc. II, 51). Puis il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix (Phi. II, 8). Illuminée par les exemples de Notre-Seigneur, votre mère n'a pas de peine à suivre à la lettre le conseil que lui donne le père Saché, quand il lui écrit : " Votre esprit doit être un esprit d'humilité et d'obéissance. A mesure que vous croîtrez en nombre, croissez en humilité ".

Votre mère n'a cessé de tendre à s'effacer, à obéir.

Les historiens se sont demandé pourquoi, après trois ans de supériorat, elle ne fut pas réélue supérieure. On lit dans les annales de la congrégation que les laïcs n'acceptèrent qu'avec douleur et même sans en comprendre le sens l'élection de 1859 qui remplaça Mère Marie-du-Sacré-Cœur par Mère Saint-Vincent-de-Paul. Il s'en trouva qui boudèrent



Parloir Saint-Vincent-de-Paul

les sœurs de n'avoir pas gardé à leur tête celle qui était si capable de les conduire. Le mystère qui a étonné les hommes n'en est plus un pour qui connaît le désir manifeste de la fondatrice qu'elle sut imposer autour d'elle.

Voyons les faits. Un an à peine après avoir été élue première supérieure générale, il est sûr qu'elle demanda d'être libérée de sa charge. Elle croyait que parmi ses compagnes d'autres avaient plus d'aptitudes qu'elle pour le gouvernement. Est-ce monsieur Muir qui lui avait mis cette idée dans la tête ? Dès 1857, il lui écrivait : "J'ai regretté de vous avoir donné le conseil de résigner la supériorité" (Mère Marie du Sacré-Cœur, p. 94). Il avoue qu'il s'est trompé et qu'il a parlé trop vite, car, ajouta-t-il, "il est évident que, parmi les co-fondatrices, il ne s'en trouve pas une propre à occuper votre charge". Mais l'idée qu'il a semée dans l'âme si droite et si humble de votre mère a levé ; elle se développe autour d'elle et pénètre dans l'esprit de ses compagnes. Puis, en 1858, sa santé qui faiblit semble donner raison à monsieur Muir. Elle est forcée de prendre du repos.

Les annales, écrites vingt-cinq ans après l'élection de 1859, ne font aucune allusion aux débats et aux raisons qui ont amené les sœurs à lui substituer Mère Saint-Vincent-de-Paul ; mais l'idée d'un changement était dans l'air depuis longtemps et ce n'est pas l'humble fondatrice qui s'employa à la dissiper. Ce qu'elle voulait pour elle, ce n'était pas l'honneur personnel, mais le désir de voir mener à bien l'œuvre qu'elle aimait plus qu'elle-même et qu'elle n'avait entreprise que pour le plus pur amour de Dieu. Son désir d'obéir était manifeste. Quand le père Saché lui donne des règles de conduite à suivre dans sa nouvelle vie de subordonnée, il connaît celle à qui s'adressent les conseils qui supposent une vertu d'obéissance con-

sommée : "Voyez en ce changement la volonté de Dieu. Oubliez que vous avez été supérieure et faites-le oublier aux autres. Aimez à être ignorée et comptée pour rien" (Mère Marie-du-Sacré-Cœur, p. 96).

Le bon Dieu savait mieux que les hommes ce qu'il fallait à la congrégation naissante ; il voulut se servir des événements pour donner à ses filles la plus éclatante leçon de la si difficile vertu d'obéissance. Il s'en trouve toujours pour être proposées en modèles de supérieures ; il en est moins qui préfèrent poser au modèle d'obéissante. Il y en a beaucoup qui se résignent à accepter la croix d'être supérieure ; l'exemple est plus rare en ce monde de qui descend avec joie du premier rang au dernier. C'est Mère Marie-du-Sacré-Cœur qui s'emploie à réconcilier les bons amis du dehors que le changement de supérieure avait indisposés contre la communauté ; voilà la fine fleur d'une vertu héroïque.

Ce n'est donc pas par dépit ou mue par un sentiment encore moins noble qu'elle demande à l'évêque de lui permettre de refuser toute dignité. Elle se croit indigne d'être supérieure et elle a la loyauté de le dire. Il est possible qu'elle ait exagéré son manque de confiance en elle, puisque la nouvelle que l'évêque acquiesçait à ses désirs surprit tout le monde. Pour elle, elle savoure en son cœur la parole que lui a dite le père Saché : "Dans la religion, il est plus avantageux d'obéir que de commander" (p. 99).

Ce qui importe pour vous, mes sœurs, c'est l'exemple que votre mère vous a laissé en se remettant, comme un enfant, dans les mains de ses sœurs, ses anciennes compagnes à qui elle avait commandé ; et cela, sans poser à la victime sainte, mais simplement, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Le bon Dieu se sert de la volonté des hommes dont les actes déroutent

parfois notre sagesse à courte vue pour en tirer finalement sa plus grande gloire. Jean-Baptiste n'avait, dans les plans de Dieu, réuni une foule de disciples que pour les passer au Maître ; il sentait lui aussi que son rôle de chef ne devait être que passager : " Il faut qu'il croisse et que je décroisse " (Jo. III, 30). Si c'est une bonne fondatrice, écrivait le père Saché, — et personne ne saurait en douter, — il faut qu'elle soit comme le grain de froment jeté en terre pour y pourrir ". (Mère Marie-du-Sacré-Cœur, p. 101). Il faisait allusion sans doute à des fondateurs ou des fondatrices à qui Dieu réserva la même épreuve d'humilité — avec cette différence

pourtant, toute à l'honneur de la communauté des Servantes du Cœur Immaculé de Marie qu'elle fut toujours, même sans charge et sans dignité officielle, traitée et considérée par ses compagnes comme " la mère des mères ".

Voie unitive

Il me reste à vous parler, mes chères sœurs, de la troisième étape par où Dieu a coutume de faire cheminer ses plus grands amis pour les préparer à la perfection de leur rôle en ce monde. Les vingt-six dernières années que votre mère a passées dans l'ombre



*Corridor
au premier étage*



ont été les plus fécondes pour votre institut et les plus aptes à la préparer à l'union du ciel. Nous sommes tellement habitués nous-mêmes à croire que ce sont nos œuvres et nos agitations qui sauvent les âmes que nous avons besoin de l'exemple des saints pour nous faire comprendre que l'âme de tout apostolat réside surtout, avant tout, dans la vie d'union à Dieu par la prière et le recueillement.

Dans sa chambrette de recluse, à deux pas du tabernacle, votre mère fait plus pour le bien de l'institut qui reste toujours son enfant, que si elle se répandait au dehors en mille travaux admirés des hommes. Elle se fait l'intermédiaire entre Dieu et ses sœurs. Elle aspire à l'union définitive avec Dieu, mais elle n'est pas dégoûtée de la tâche que Dieu lui a confiée : " Je serais contente de vivre encore, écrit-elle, sept ans après avoir été libérée de sa charge ; seulement, je dois avouer que je serais heureuse de me réunir à mon céleste Époux " (Mère Marie-du-Sacré-Cœur, p. 109). " Ce que je désire, ajoute-t-elle, à l'occasion d'une petite fête que ses sœurs lui préparent, c'est que ce jour (de fête) me rapproche de plus en plus du ciel " (Mère Marie-du-Sacré-Cœur, p. 121).

Enfin, quand elle pressent que sa vie s'achève, devant toute la communauté réunie, elle dit avec la simplicité et la sincérité qui ont toujours marqué ses paroles et ses actes : " Je désire mourir comme une sainte pénitente... Je vous ai donné de bien mauvais exemples que je vous supplie de me pardonner... Je vous conjure de prier pour que ma mort soit aussi édifiante que celle de plusieurs de nos bonnes pénitentes... Mon purgatoire sera rigoureux, mais j'ai toujours aimé le bon Dieu de tout mon cœur " (p. 131).

Monseigneur Taschereau avait donc raison de dire devant sa tombe : " C'est par elle que l'institut du Bon-Pasteur a commen-

cé, qu'il s'est propagé et qu'il se continuera dans les siècles " (p. 134). La plus forte façon de continuer son œuvre réside, mes sœurs, dans la leçon qu'elle vous a donnée durant les vingt-six dernières années de sa vie. La leçon de l'union à Dieu par la solitude et la prière. Oubliez tout le reste de ses enseignements, si vous voulez, et votre vie et vos œuvres seront fécondes. Retenez tout le reste et oubliez la leçon qu'elle vous donne de l'apostolat de la prière, et vous travaillerez en vain. Le bien que vous ferez sera à la mesure de votre esprit de prière. Multipliez vos œuvres, ouvrez des couvents et des asiles, faites-vous mourir au travail tant que vous voudrez, si vous ne mettez pas comme premier élément de succès, l'union à Dieu, le monde vous en félicitera peut-être, mais ce sera votre seule récompense.

Il faut, par vos prières, mettre le Tout-Puissant de votre côté : " Celui-là seul qui demeure en Lui porte beaucoup de fruits " (Jo. XV, 5). " Sans lui, vous ne pouvez rien faire " (Jo. XV, 5). " Avec lui, vous pouvez tout " (Phil., IV, 13).

Oh ! que les hommes se trompent ! Ils ne croient plus guère qu'en la puissance des œuvres, qu'aux faits que voient les yeux, quand ce qui compte, c'est le travail secret de la grâce qui ne s'obtient pour soi et pour les autres que par l'union assidue au bon Dieu par la prière.

" Les mains levées vers le ciel, disait Bossuet, enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent ". " Le monde va si mal, ajoute Donoso Cortès, parce qu'il y a plus de batailles que de prières ". " La prière, dit saint Bonaventure, obtient tous les biens et écarte tous les maux " (Exposit. in Lucam, ch.11). Vous voulez gagner des cœurs fermés, endurcis ? vous voulez dépandre du péché des âmes qui en sont esclaves ? Mettez Dieu au travail avec vous en l'appelant

sans cesse à votre secours. Que les maîtresses enseignent aux enfants dans vos couvents à bien prier : elles leur donneront, avec l'instruction dont les élèves ont besoin, le secret de bien vivre et de bien mourir.

Apostolat de la prière

Permettez-moi, mes sœurs, d'ajouter, en terminant, un mot spécial à l'adresse de vos malades et de vos anciennes. Dites-leur que leur vie, leur vraie vie, ne s'achève pas : elle commence. Leur prière est la plus puissante, parce que c'est la plus humble : elles entendent bourdonner la vie autour d'elles et elles s'imaginent que leur collaboration à l'œuvre commune fait bien pitié et qu'elles sont devenues des servantes inutiles. Quelle erreur ! C'est elles qui attirent le plus les bénédictions du ciel. Elles ont en main l'instrument le plus efficace pour faire descendre les grâces sur leurs sœurs, sur leurs pécheuses et sur leurs élèves. Elles ont la prière ! Au moment où le monde les laisse seules, elles se rapprochent de Dieu. Les formes sensibles disparaissent : il leur reste les âmes, les âmes pour lesquelles leur Seigneur est mort. Les distances ne comptent plus : elles peuvent, chaque jour, faire le tour des cœurs, des maisons, des sœurs qui peinent à

l'ouvrage. Les anciennes et les malades sont les auxiliaires les plus actives et les plus puissantes pour hâter l'avènement de son règne. Leur apostolat est facile : elles ont le plus beau des modèles : elles n'ont qu'à regarder leur mère.

Conclusion

Je vous laisse, mes sœurs, toutes ces humbles pensées, en souvenir des fêtes de votre premier centenaire. Puissent-elles vous aider à suivre fidèlement les traces de votre mère fondatrice. Si les épreuves sensibles ou spirituelles vous visitent, réjouissez-vous dans le Seigneur : c'est le signe que Dieu approche ; le signe qu'il veut vous détacher du monde et de vous-mêmes pour s'unir plus étroitement à vous et vous presser de le suivre de près, toujours de plus près par une fidélité plus constante et plus délicate dans l'observation de vos vœux. Aimez, cultivez la solitude intérieure qui prépare vos cœurs à la prière, à l'union intime avec l'Époux tout-puissant de vos âmes. Vous n'avez, pour vous guider et pour vous entraîner dans la route étroite, qu'à regarder votre mère : "*Inspice et fac secundum exemplar*" (Exod., XXV, 40). Regardez et imitez votre modèle. Amen.

A. Dragon, s. j.

*Le courrier
du
Centenaire*

L'année qui s'achève a valu à l'institut Bon-Pasteur de Québec maints témoignages d'estime et de haute considération. L'Église et la société ont magnifié l'œuvre d'un siècle de dévouement et de charité ; la gratitude des protégées a chanté avec tous les membres de la communauté les infinies miséricordes du Seigneur ; les anciens et anciennes ont eu des mots aimables de souvenance et de félicitations.

Recueillons ici quelques extraits de cette correspondance qui publie éloquentement l'honneur et les mérites de la congrégation.

Dès le 11 octobre '49, Son Excellence Monseigneur Maurice Roy, archevêque de Québec, écrivait :

Je puis vous assurer de ma présence le 12 janvier prochain ; je serai heureux de porter à votre communauté les remerciements de l'archidiocèse pour tout ce qu'elle a donné à Québec et à l'étranger en dévouement, en prières et en charité de toutes sortes.

Le 14 octobre '49, Son Excellence Monseigneur Ildrebrando Antoniutti, Délégué Apostolique au Canada, se disait très sensible à l'invitation reçue et ajoutait :

Il m'est agréable de vous offrir les prémices de mes félicitations et de mes vœux les plus ardents, accompagnés d'une bénédiction particulière.

Du Collège pontifical canadien, Rome, le 13 décembre '49, Son Excellence Monseigneur Georges Melançon, évêque de Chicoutimi, adressait à monsieur le chanoine J.-Edmond Duchesne, principal de l'École normale, les lignes suivantes :

Je regrette vraiment, monsieur le principal, de n'être pas au pays au 12 janvier prochain pour pouvoir m'associer à tout le Québec et dire ma reconnaissance aux Servantes du Cœur Immaculé de Marie pour tous les bienfaits qu'elles ont prodigués avec tant de générosité et de dévouement aux générations qui ont vécu dans notre province depuis cent ans. Je me console à la pensée que vous, monsieur le chanoine, vous serez au Bon-Pasteur de Québec à cette date au nom de l'évêque du diocèse de Chicoutimi et en votre propre nom. Cordiale et reconnaissante bénédiction à cette magnanime communauté.

L'évêque-auxiliaire de Portland, Maine, Son Excellence Monseigneur Daniel J. Feeney, administrateur, écrivait à la vénérable Mère Supérieure générale, à la date du 7 décembre '49 :

I am happy to congratulate you and your community on one hundred years of successful existence in carrying on the work of the Church for the glory of God and the the salvation of souls. I especially thank you for all that you have done for this diocese during the many years that your good Sisters have been here. May you continue to flourish and I pray that the Good God may bless your work so that it may continue for many hundreds of years to come.

Le 11 janvier '50, le révérend père Maurice Lamontagne, c. j. m. curé de la paroisse St-Cœur-de-Marie, exprimait ainsi sa reconnaissance et celle de ses paroissiens :

Demain, votre congrégation comptera cent ans d'existence et de bonnes œuvres. Permettez-moi, à l'aurore des fêtes de ce glorieux centenaire, de vous dire que la paroisse du St-Cœur-de-Marie s'associe avec empressement à la joie et à la gratitude de ce siècle d'immense dévouement, de délicate et surnaturelle charité envers ceux qui souffrent,

envers ceux qui ont demandé et obtenu assistance et protection comme envers ceux qui sollicitaient lumière et formation chrétienne. Votre communauté a accueilli notre paroisse naissante dans la belle chapelle de la Maison-Mère ; elle l'a fait avec tant de bienveillance que je tiens à vous redire, au nom de la paroisse et des pères qui la dirigent, ma vive gratitude pour un si magnifique dévouement à l'égard du St-Cœur-de-Marie. Ce sera dans ces sentiments que je dirai la messe solennelle d'action de grâces, demandant au saint Cœur de Marie, sous l'égide duquel vous êtes placées, de vous continuer sa maternelle protection et de vous conserver cet esprit de belle simplicité dans l'immense charité de vos cœurs.

De nombreux messages vinrent des membres du clergé ; citons ces lignes d'un particulier intérêt écrites par monsieur l'abbé J.-Elzéar Donaldson :

Je serai donc présent aux fêtes du 12 janvier prochain. Tant de souvenirs m'attachent à l'institut du Bon-Pasteur. Dès mes premières années de sacerdoce, je fus chargé de préparer à la première communion les garçons du Pensionnat St-Jean-Berchmans, alors à ses débuts. Puis en 1900, j'eus l'honneur d'assister au cinquantenaire de la fondation du Bon-Pasteur ; j'y connus l'une des vénérées fondatrices. Monseigneur Eugène Laflamme ¹⁾ et moi sommes les seuls survivants parmi les membres du clergé alors présents à ces fêtes. En 1920, noces de grâce de l'institut, j'étais alors aumônier de votre Maison-Mère. Aujourd'hui, c'est le centenaire qui nous invite à ces jours d'action de grâces. Nous y remercierons le Ciel pour les admirables œuvres du Bon-Pasteur et les inoubliables services que votre institut a rendus à l'Église et à la société.

1) Monseigneur Laflamme décédait le 14 janvier '50, à peine un mois après l'évocation de ce souvenir.

De leur côté, les communautés religieuses ont multiplié les hommages de félicitations exprimant les sentiments les plus délicats de fraternelle charité et de fervente action de grâces. De ce volumineux courrier, présentons ces courts extraits :

Sœurs de la Charité de Québec.

Combien il m'est agréable de saluer l'aurore de votre centenaire qui rejoint le soir du nôtre ! Combien il nous est doux, à mes sœurs et à moi-même, de chanter avec votre famille religieuse les laudes de vos fêtes jubilaires, après avoir psalmodié les complies de notre premier siècle d'existence ! Veuillez agréer, très révérende Mère, mes religieuses félicitations pour le siècle débordant d'œuvres si méritantes, si glorieuses à Dieu, si utiles à l'Église et si bienfaisantes aux âmes. Du haut du ciel, votre vénérée fondatrice, Mère Marie-du-Sacré-Cœur, doit s'incliner avec fierté vers ses filles et leur envoyer des trésors de grâces puisées aux richesses divines. Mère Mallet et nos sœurs Marie-de-Bon-Secours et Saint-Pierre n'en font-elles pas autant ? Des liens si étroits les unissent à la première religieuse du Bon-Pasteur de Québec ! De même, les deux congrégations quasi jumelles, ayant fait l'ascension de leur premier siècle d'existence appuyées l'une sur l'autre, pour ainsi dire, restent unies à l'heure de l'action de grâces et de la grande jubilation.

*Sœur Saint-Nazaire,
supérieure générale*

Les Augustines du vieil Hôtel-Dieu s'unissent pieusement aux sentiments de reconnaissance qui monteront vers le Très-Haut en cet anniversaire béni. A ces actions de grâces, elles joignent l'hommage respectueux de leurs plus sincères félicitations pour ce siècle de ferveur et de constante fidélité.

*Sœur Saint-Henri, o. s. a.
supérieure*

Hôpital Général, Québec.

L'heure est à l'action de grâces et à l'allégresse ! Pendant que cette date mémorable du 12 janvier prochain s'inscrira dans l'une des plus glorieuses pages de notre histoire religieuse, de partout s'élèvera un concert de louanges qui exaltera l'œuvre de madame Roy et de ses dignes continuatrices. En confiant aux anciennes Mères de notre Pensionnat ¹⁾ l'éducation de ses deux jeunes filles, madame Roy donnait à notre communauté une marque de confiance et d'estime. Il n'est peut-être pas téméraire, aujourd'hui, de soupçonner que, de là-haut, votre vénérée Mère fondatrice se souvient encore de notre famille religieuse qu'elle rattache à la vôtre par des liens forts comme les siècles. Sous l'influence de ce fraternel sentiment, nous vous offrons, très chère révérende Mère, l'hommage de nos humbles félicitations. Nos chères sœurs, anciennes élèves du Bon-Pasteur, y joignent une expression de filiale gratitude. Célébré à l'aube de l'Année sainte, votre jubilé centenaire n'en sera que plus fécond à la gloire de Dieu et au développement de vos œuvres de miséricorde qui prolongent les pardons de Jésus-Rédempteur dans les âmes que vous ramenez vers son Cœur.

*Sœur Marie-de-Jésus, o. s. a.
supérieure*

*Monastère provincial du Bon-Pasteur,
Montréal.*

Une année centenaire, dans un institut religieux, c'est un sommet d'histoire : elle renoue les flots du passé dans un présent plein de seraine confiance. La portée de vos labeurs de charité est grande, éminemment sociale, religieuse et missionnaire. Nous nous inclinons émus devant les bienfaits que votre institut séculaire a dispensés à notre sol canadien et au-delà des frontières. Et, parce que vos œuvres ont une grande similitude avec les nôtres, notre cloître a des raisons bien particulières pour se joindre à vos actions de grâces. Nos cœurs, fraternellement unis dans le Christ, souhaitent à votre institut la virilité digne de son berceau et de sa noble fondatrice.

*Sœur Marie de Sainte-Thérèse d'Avila,
supérieure provinciale*

1) Les Mères de l'Hôpital Général ont tenu un pensionnat pour jeunes filles de 1725 à 1868.

*Maison-Mère des Sœurs de Sainte-Anne,
Lachine.*

Veillez croire que nous communierons à votre fervente allégresse d'autant plus qu'étant vos contemporaines au service de l'Église, nos âmes comprennent très intimement l'ardeur de votre action de grâces et la joie d'un pèlerinage au temple du souvenir. Daignez, ma très révérende Mère, agréer l'hommage de nos bien vives félicitations pour les faveurs dont le Ciel a comblé votre institut depuis cent ans ; pour les œuvres qui s'y sont multipliées et fécondées ; pour les innombrables protégées que le " Bon-Pasteur " a ravies à la mort et menées jusque sur les hauteurs de la perfection. Nous admirons l'opulente gerbe des mérites de votre siècle, mérites du travail, de la prière et du sacrifice. Enfin, nous magnifions le Très-Haut pour la Mère incomparable qu'Il vous a donnée ; pour le trésor des vertus dont Il a orné son cœur de fondatrice ; pour l'héritage de ses enseignements et de ses exemples qui sont votre impérissable gloire.

*Sœur Marie-Léopoldine, s. s. a.
supérieure générale*

*Maison-Mère des Sœurs de Notre-Dame
du Saint-Rosaire, Rimouski.*

Nous accourons vers le Bon-Pasteur où plane l'âme toujours chère des inoubliables Mères Marie-de-Saint-Louis, Marie-du-Carmel et de combien d'autres ! . . . pour chanter avec elles et avec vous, nos bienfaitrices et nos Mères, l'hymne de la jubilation et pour bénir la munificence divine à votre égard. Nous sentons le besoin de vous féliciter pour le zèle et l'habileté avec lesquels vous continuez à tracer le sillon si péniblement commencé. Oui, très aimées Mères et sœurs, soyez félicitées, louées et bénies pour tout le bien accompli par vous et vos devancières dans les familles, l'Église et la société.

*Sœur Marie de Sainte-Rose,
supérieure générale
et sa communauté.*

Des professeurs de l'Université Laval, de hauts fonctionnaires du Département de l'Instruction publique, des hommes d'affaires adressèrent aussi des messages élogieux que résume bien ce billet du directeur général de la Banque d'Économie de Québec :

A l'occasion du centenaire de la fondation de votre vénérable institut, notre banque est heureuse de reconnaître votre inlassable dévouement pour vos pauvres délaissées. Vous faites une œuvre admirable, digne des plus grandes louanges, et nous voulons croire que nombreux sont ceux qui se plaisent à la reconnaître.

J.-A. Towner

Il y eut encore des mots touchants de la parenté des fondateurs : arrière-nièces de monsieur Georges-Manly Muir (sœur Saint-Antoine-Marie, o. s. a. de l'Hôtel-Dieu de Québec, née Marie-Blanche-Ida Fortin dont la grand'mère maternelle était Maria Muir, sœur de monsieur Muir); dame Louis Tremblay et dame Joseph Tremblay de Jonquière, toutes deux filles d'Isabelle Muir, nièce du fondateur; dame Hidola Girard de Roberval, (fille de madame Louis Tremblay); nièce de Mère Marie-du-Sacré-Cœur (dame Georgianna Fitzbach Trépanier de Québec); arrière-cousin de l'époux de la fondatrice (monsieur l'abbé Claude Roy de Ferme-Neuve, fils de Adjutor Roy, n. p. de Lévis, longtemps conseiller juridique de la succession de madame Roy).

Madame Florette Roy Simard de St-Prime (Roberval) écrit :

J'ai été profondément honorée et touchée de votre invitation aux fêtes du centenaire de la fondation du Bon-Pasteur et je vous en remercie beaucoup. Croyez que de cœur je vous serai unie, car j'ai appris de mon père, F.-X. Eugène Roy, décédé il y a quatre ans, à aimer et à admirer votre belle communauté. Depuis ma tendre enfance, je connais l'histoire de la fondatrice, madame Roy, épouse en deuxième noce de mon arrière-grand-père. Je me rappelle aussi la respectueuse et tendre affection de papa pour ses tantes Sœur Marie-de-Bon-Secours et Sœur Saint-Pierre. Recevez donc, ma révérende Mère, l'expression la plus sincère de mon respect et de mon attachement.

Monsieur H. Frédéric Smith, arrière-neveu de monseigneur Charles-Félix Cazeau et filleul de monsieur Georges-Manly Muir, fut heureux de prendre part, à quatre-vingts ans, aux célébrations du 13 janvier '50 et traçait lui-même ces lignes quelques jours après :

Très révérende Sœur,

Encore tout imprégné de l'émotion que m'a causée la chaleureuse réception que j'ai eue de votre part et de celle de toutes vos compagnes en religion, je viens aujourd'hui vous témoigner toute la reconnaissance que je vous dois pour avoir daigné me convier aux grandioses agapes qui ont marqué d'une manière inoubliable le centenaire de la fondation de votre institution religieuse et humanitaire. En y réfléchissant sérieusement, je me rends compte que, non par ma mince personnalité, mais par les souvenirs que je représente, j'avais en quelque sorte un peu ma place au milieu de vous. Je me suis assis à votre table pour la seconde fois, la première fois étant le 3 janvier 1880, lors des fêtes du cinquantième anniversaire de prêtrise de mon vénérable grand-oncle Cazeau, chapelain pendant vingt-cinq ans de votre institution. La cordialité avec laquelle vous m'avez accueilli fut une démonstration évidente de l'intérêt que vous me portiez et je ne puis m'empêcher de dire que l'on a senti la délicatesse toute féminine, d'ailleurs déjà bien reconnue, du personnel de votre maison. Je dois ajouter qu'à votre table un menu de premier choix nous a été servi avec tous les soins et amabilités désirables et que j'ai été favorisé d'un voisinage tout à fait ami, en la personne de madame Charles Bailargeon, de son mari et du notaire Oscar Hamel, deux de mes confrères, de vieilles connaissances de famille. Mille fois merci pour toutes les marques de considération que vous avez témoignées à ma vieillesse...

La voix de nos protégées s'est unie au concert ; elle y a mêlé la note de chaude gratitude. Madeleines de Béthanie, protégées de la Maison Ste-Madeleine et de Notre-Dame de la Garde ont exprimé des sentiments analogues à ceux que contient le message suivant :

Les " Associées du Sacré-Cœur " de la Crèche Saint Vincent-de-Paul ont le cœur tout gonflé de reconnaissance à la pensée de la part privilégiée que la Maison-Mère leur a réservée aux incomparables fêtes du centenaire. Elles jubilent encore en remémorant les phases de cette journée inoubliable et gardent un souvenir ému de l'honneur qui leur a été fait à la chapelle, à la salle de communauté, au réfectoire où les religieuses

ont eu la touchante condescendance de les servir elles-mêmes. Et quel magnifique banquet ! Les " Marguerites " du parterre de la Crèche se sentaient des fleurs aimées de Mère Marie-du-Sacré-Cœur. Heureuses, elles prient la très révérende Mère et toutes les Mères d'agréer l'assurance de leur très profonde gratitude et de croire à cette trop pauvre expression de leur admiration et de leur bonheur.

Anciens et anciennes élèves ont aussi laissé parler leur cœur... et nous avons lu :

Ma révérende et chère Mère,

J'ai reçu le faire-part de vos fêtes et l'aimable invitation que vous me faites d'y assister. Vous ne sauriez croire comme je suis touché et honoré de ce souvenir et comme je vous remercie ! J'aimerais être avec vous pour rendre grâces au Ciel de ce siècle écoulé, riche de bénédictions, riche d'œuvres à la gloire de Dieu. Pour moi le Bon-Pasteur n'est pas comme une communauté ordinaire ; c'est presque une famille à laquelle me relie mille liens, mille bienfaits et mille souvenirs. Depuis ma tendre enfance j'entends parler du Bon-Pasteur ; les personnages de son histoire me sont connus ! Ce sont mes tantes et ma mère, élèves des religieuses du Bon-Pasteur, qui m'ont entretenu de ces faits. Mes sœurs et moi-même avons été à notre tour aux couvents du Bon-Pasteur ; nous avons connu tant et tant de religieuses, des anciennes, de celles qui touchaient aux origines ; nous avons bénéficié de leur cœur et des dons de leur esprit. Le Bon-Pasteur, ce sont mes années de la Rivière-du-Loup, de St-Georges, du pensionnat St-Jean-Berchmans... c'est ma première communion... ma grammaire française, les leçons de Mère Marie-du-Rosaire ou de Mère Saint-Joseph-de-Bethléem... je n'en finirais pas ! Ce sont des jours qui ont influencé toute ma vie et dont le souvenir m'est toujours cher. A l'âge où je suis, je puis mesurer un peu le développement qu'a pris votre chère congrégation, la multiplication de ses œuvres, la qualité de ses sujets et des réalisations accomplies. Oui ! que d'occasions de bénir la Providence ! Comme ce qui est arrivé est merveilleux ! Comme elles sont belles nos communautés catholiques, fondées sur la pauvreté et la confiance en Dieu, désintéressées des biens du monde, soucieuses du bien des âmes, de la gloire de Dieu et de la miséricorde envers le prochain ! Que Dieu vous garde dans votre esprit primitif et dans cette ferveur de vie religieuse qui est le gage de la durée et de l'efficacité des œuvres ! Je sais bien, il conviendrait qu'à l'occasion de cet anniversaire mémorable

je vous fasse un beau et riche cadeau. Mais, hélas ! je n'ai rien de rien ! Ce que j'ai je vous le donne : une messe d'action de grâces que je célébrerai à vos intentions, pour toute la communauté et vos œuvres. Une messe, c'est assez vaste pour couvrir tout cela, pour satisfaire aussi au devoir de reconnaissance que je vous dois. Lors des fêtes de votre cinquantenaire, je servais la messe solennelle dans votre chapelle ; cette fois, je dirai la messe dans ma chapelle d'École normale à la Baie St-Paul pour vous toutes ! Recevez donc, ma révérende Mère, les félicitations et les vœux que je formule pour la communauté du Bon-Pasteur et pour vous personnellement.

André Laliberté, ptre

Monastère des Ursulines,
Stanstead.

Hommage respectueux d'une ancienne élève reconnaissante et fière du merveilleux épanouissement des œuvres admirables de son cher Bon-Pasteur, aujourd'hui centenaire. Que le bon Dieu bénisse de plus en plus la maison d'enseignement et de charité inépuisable en lui donnant de chanter bientôt la glorification de son héroïque fondatrice, glorification qui comblera de joie la grande et pieuse famille du Cœur Immaculé de Marie, ses anciennes élèves, ses amis, les pauvres, les orphelins, les miséreux, tous ceux qui souffrent et pleurent ici-bas, consolés, relevés, et guéris par la main tendre et compatissante des filles de l'incomparable madame Roy.

Une Ursuline profondément attachée,
Mère Sainte-Agnès
(Adrienne Desjardins)

En me déléguant aux fêtes du glorieux centenaire de votre communauté, notre Mère générale a sans doute répondu à une intuition de son cœur. Cette intuition lui a donné la connaissance des sentiments intimes qu'une de ses filles, enfant du Bon-Pasteur, entretient pour la communauté où elle a appris à vénérer des figures d'éducatrices attachantes entre toutes : une Mère Marie-des-Séraphins, une Mère Sainte-Émélie, une Mère Saint-Ignace, une Mère Saint-Camille, une Mère Marie-de-l'Espérance, pour ne parler que de celles qui ont été mêlées de très près à son éducation. La liste pourrait s'allonger des Mères Saint-Léonce,

Saint-Léonard-de-Port-Maurice, connues de plus loin, etc. Dès ma petite enfance, mes maîtresses me sont apparues comme des saintes authentiques ; le triduum préparatoire au 2 février, les catéchismes, les exhortations à prier pour les pécheurs et les pécheresses, les récits des conversions opérées chez les " pénitentes ", tout cela me faisait entrevoir le Bon-Pasteur comme le portique du ciel. Combien de fois n'ai-je pas été étonnée moi-même d'avoir passé par un autre portique ! Je serai donc heureuse et honorée de vous offrir les hommages de notre Mère générale et de sa communauté ; ce me sera aussi une joie de vous offrir respectueusement le filial tribut de ma reconnaissance pour l'éducation puisée au Bon-Pasteur . . .

*Sœur Marie de Bon-Secours, s. s. a.
(Léopoldine Levasseur)*

Les fêtes terminées, des remerciements affluèrent ; écoutons deux échos tout à fait révélateurs . . .

*Les Sœurs de l'Assomption de la S. V.
Nicolet.*

Toujours sous le charme des radieux souvenirs que nous ont laissés les fêtes incomparables du centenaire, nous venons encore une fois vous offrir l'hommage de notre admiration et de notre gratitude pour toutes les joies belles et saintes que nous avons goûtées chez vous : affabilité de l'accueil, cordialité toute fraternelle des rencontres, piété élevée des cérémonies liturgiques, art exquis autant que sobre et religieux des réceptions, décors et services ; bref, l'atmosphère si saintement jubilante de votre maison, tout accusait en splendeur les traits de votre communauté forte, vaillante, visiblement bénie du Ciel que, depuis plusieurs années déjà, nous connaissions et admirions. Votre deuxième siècle d'existence si bellement inauguré réalisera les promesses des cent premières années, fécondes en héroïque dévouement. C'est le vœu de Vos invitées heureuses et reconnaissantes.

Et Miss May Derouin ravive ses souvenirs : 1)

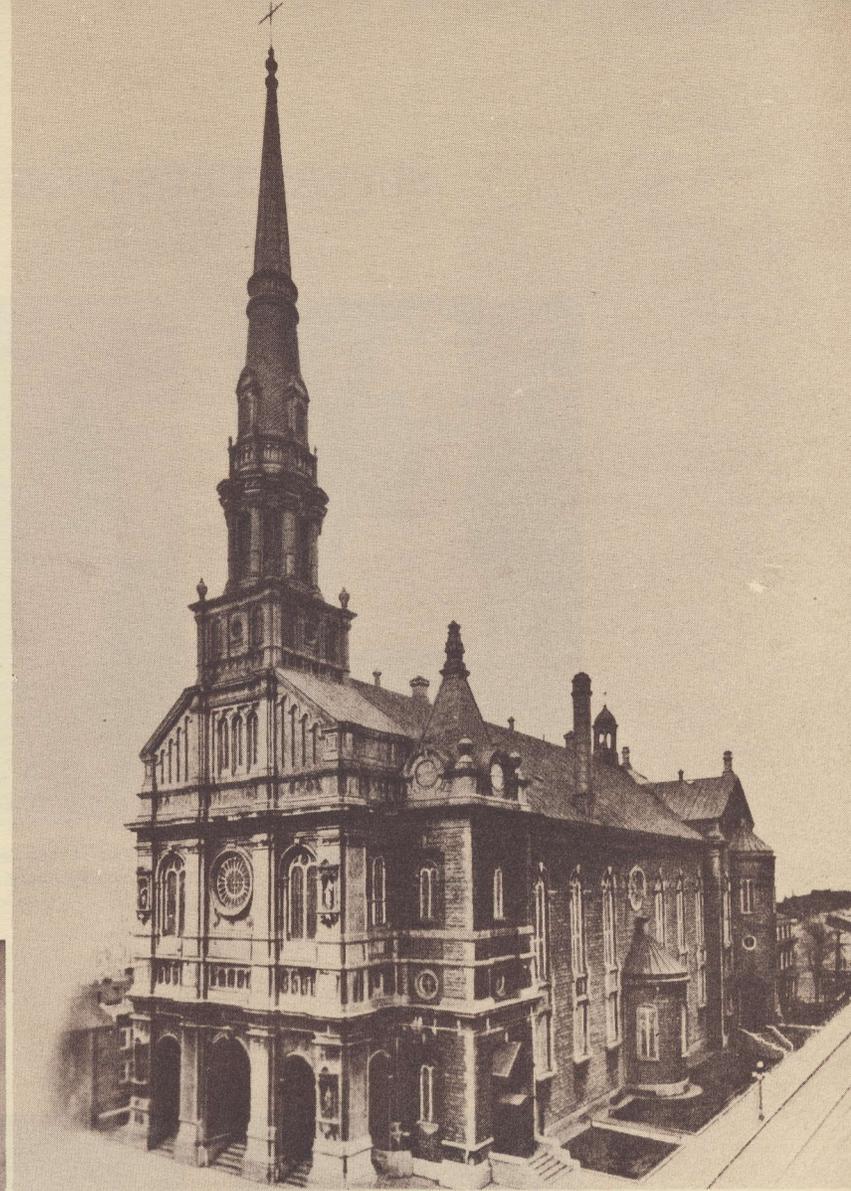
Quelle journée inoubliable que celle du 15 janvier ! Quelle joie d'être reçues à 74, Lachevrotière par nos Mères du Bon-Pasteur, toutes

1) Traduction d'une lettre adressée personnellement à Mère Saint-Aloysius,
assistante générale.

plus souriantes, plus accueillantes les unes que les autres, comme si nous revenions chez nous après un récent départ. Nous voici à la chapelle, la belle chapelle du Bon-Pasteur, ruisselante de lumières et plus belle encore dans son décor centenaire si sobre, si artistique. C'est bien ici qu'au beau jour de la graduation nous nous agenouillions devant la sainte Vierge pour lui consacrer notre jeunesse. Que de souvenirs attendrissants ! Il faut m'y arracher pour suivre la messe solennelle et me remplir l'âme des suaves mélodies qui me pénètrent jusqu'à l'intime. Et nous sommes à la salle de réception où tout est encore à souhait, jusqu'au micro qui appuie la voix émue des orateurs ! Quels flots d'harmonie sous les doigts sûrement électrisés de vos virtuoses ! Quelle magnifique chorale ! Vivent les artistes de notre Bon-Pasteur ! Nous avons goûté les présentations d'hommages et je puis vous assurer aussi que le mot de monsieur l'aumônier Caron, en anglais, a fort touché l'auditoire de langue anglaise. Encore une délicatesse de nos Mères ! Comment ne pas mentionner le banquet ! l'ordre parfait du service, la saveur des mets et jusqu'au souci de la compagnie de droite et de gauche ! Puis la visite aux salles des souvenirs et les bonnes causeries ! Je me suis évertuée à décrire à ma sœur religieuse le magnifique travail des ornements liturgiques confectionnés par vos sœurs, mais ça me dépasse ! Artistes en peinture, en musique, en broderie, en cuisine, à toutes, mes félicitations ! Que dire du film historique ? Quelle idée merveilleuse ! Je m'imagine voir votre vénérée Mère fondatrice souriant avec amour à tout ce déploiement de grandeur et de magnificence. Forcément, je m'arrête ; mais j'ai le cœur encore rempli de tout ce que j'ai vu, de tout ce que j'ai entendu pendant cette mémorable journée du revoir. Soyez-en cordialement remerciées, chères Mères.

L'archiviste conservera précieusement tous les témoignages dont il n'apparaît ici que de brefs échantillons.

*De 1886 à 1918,
le Bon-Pasteur de Québec
était dans la
paroisse Saint-Jean-Baptiste.*



*Le Bon-Pasteur de Québec, depuis 1918,
est dans la paroisse
Saint-Cœur-de-Marie.*

SUPÉRIEURES GÉNÉRALES depuis 1900



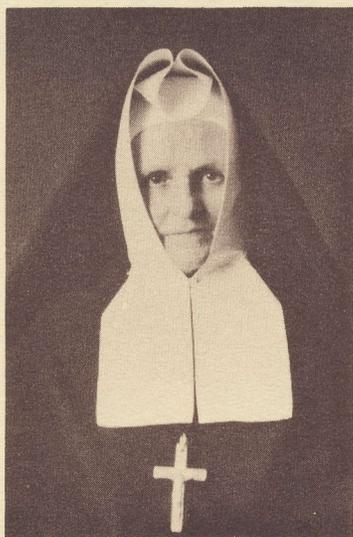
MÈRE MARIE-DU-CARMEL
(*Émilie Langlois*)
1895-1901 ; 1907-1919



MÈRE MARIE-DE-SAINT-LOUIS
(*Pauline Pelletier*)
1901-1907



MÈRE MARIE-DE-SAINT-EUGÈNE
(*Albertine Morin*)
1919-1931



MÈRE MARIE-DE-SAINT-HERMÉNÉGILDE
(*Alexandrine Huot*)
1931-1943

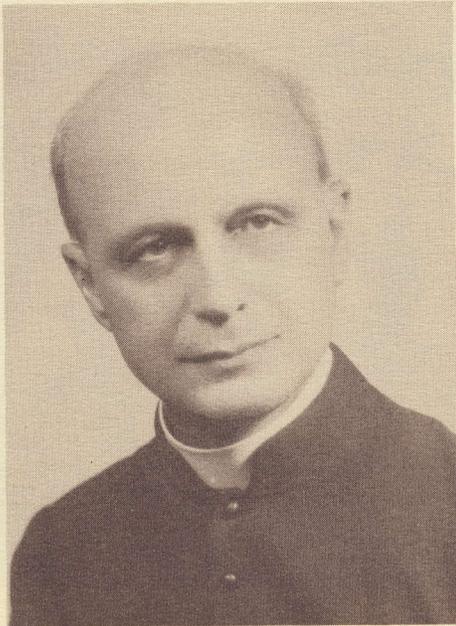


MÈRE MARIE-DE-SAINT-PIERRE-DAMIEN
(*Marie-Anne Loignon*)
1943-1949



MÈRE MARIE-DE-SAINTE-BLANDINE
(*Alphonsine Parent*)
1949-

AUMÔNIERS ACTUELS



*M. l'abbé Louis Caron
(Maison-Mère)*



*M. l'abbé J.-Oscar McNicoll
(assistant-aumônier)*



*M. l'abbé Georges Laberge
(Maison Ste-Madeleine)*



CHORALE



A la présentation du film, 11 janvier



*L'histoire du Bon-Pasteur
intéresse les élèves*





*Ornements sacerdotaux
confectionnés pour la célé-
bration des fêtes du centenaire*

L'assemblée générale annuelle des membres de l'Association patronale des Services Hospitaliers de Québec (A. P. S. H.) fut tenue à la Maison-Mère du Bon-Pasteur de Québec mardi, le 2 mai 1950. A cette occasion, la révérende Mère Marguerite-de-Varennes, conseillère générale, présenta les hommages à l'institut centenaire.

L'honneur qui nous est fait, en ce jour, de dresser la tente dans le rayonnement du *Bon-Pasteur*, d'y goûter votre bienveillant et si cordial accueil, Très Honorée Mère générale, bien chères mères, cet honneur devient une joie fraternelle. Et il est vivement apprécié par les membres ici présents de l'A.P.S.H. de Québec.

En pénétrant dans vos murs centenaires, nous nous sommes sentis dans une ambiance de jubilation. Il fallait s'y attendre ! On dirait que le *Magnificat* y flotte dans l'air, qu'il anime les décors, embaume les âmes et s'épanouit dans les sourires... Le *Magnificat* ! comment n'aurait-il pas comme naturellement place au début de cette assemblée annuelle de notre association ? Tout à l'heure, près de l'autel, en votre magnifique chapelle, et sous la bénédiction d'un prêtre pionnier du renouveau social chez nous, nous avons posé l'acte initial de cette journée, et déjà le *Magnificat* s'est élevé vers le ciel. Mais ne convient-il pas de l'exprimer encore, et d'en faire hommage à l'institut centenaire, à l'ouverture de ces assises ?

Le centenaire du Bon-Pasteur, c'est pour nous comme une fête de famille. L'A.P.S.H., cet épanouissement d'unité dans le Christ sur le terrain social et professionnel, sous l'oeil réjoui de l'Église, établit entre ses membres des liens de famille. Or, dans une bonne famille, les joies sont communes ! Permettez donc, Très Honorée Mère générale, ce geste fraternel et empressé des institutions-membres de l'A.P.S.H., déposant à vos pieds le tribut de leur respectueuse et unanime dilection. Elles y joignent leurs hommages, leurs félicitations et leurs vœux, avec leurs

actions de grâces au Seigneur pour ses faveurs sur votre bel institut depuis un siècle.

1850. L'Église de Québec voit naître une nouvelle famille religieuse : LES SERVANTES DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE. Maternelle, elle se penche avec amour sur ce frêle berceau. Monseigneur Pierre-Flavien Turgeon, d'un geste large, bénit et ses espoirs et ses promesses. Monseigneur Turgeon ! Le même qui avait ouvert quelques mois plus tôt, aux Sœurs de la Charité venues de Montréal, les portes de sa ville épiscopale, en même temps que son grand cœur tout rempli de miséricorde !... Depuis lors, les deux instituts presque jumeaux grandiront fraternellement unis, la main dans la main. Union que des circonstances providentielles se plaisent encore à perpétuer et resserrer...

L'entreprise lancée par la vénérée Mère Marie-du-Sacré-Cœur et monsieur le Chevalier Muir, est marquée au coin des œuvres divines : elle peut affronter les siècles !

Aujourd'hui, 1950, serait-il permis d'en douter devant cette fresque imposante offerte à notre admiration ! Il vient de compléter son premier siècle d'existence, cet institut nouveau qui voyait le jour le 11 janvier 1850, au *Refuge*. Le *Refuge* ! tel était en effet, le nom symbolique et réaliste à la fois, de cet autre Bethléem, où la pauvreté morale des premières *réfugiées* n'avait d'égale que la richesse d'âme de cette grande fondatrice et mère, madame Roy, et de ses généreuses compagnes !

Le BON-PASTEUR, oui, fresque imposante au ciel de l'Église ! Qu'on nous permette de nous y attarder un peu, de nous réjouir,

et de vous féliciter fraternellement. Depuis le blanc matin de janvier 1850, les traits en ont été dessinés, habilement et sans relâche. Partout où il y a des âmes en péril, des jeunes filles à réhabiliter, des enfants à protéger, instruire et orienter vers Dieu, le BON-PASTEUR veut irradier sa lumière bienfaisante, et, sous sa houlette, offrir un sûr asile ! Partout la religieuse Servante du Cœur Immaculé de Marie accourt, souriante et forte. Comme un rayon de soleil qui traverse des fanges, elle assainit sans ternir son éclat... Sa démarche et ses gestes discrets, dégagés, sèment la paix, comme des frôlements d'anges, et le flottement de son long voile porte des reflets de pure charité !

Sous tous les cieux, aujourd'hui, le BON-PASTEUR accomplit ces merveilles de protection et d'assistance. Car, en effet, Québec ne fut bientôt plus un champ assez vaste pour le déploiement de son zèle : au Canada, aux États-Unis, et jusqu'au *Noir-Or* sud-africain, ont été transplantés de vigoureux rameaux du grand arbre québécois. A leur ombre, les âmes se nourrissent du pain de la vérité, avec l'espoir des miséricordieux pardons... Et l'œuvre continue, et la fresque s'étend, grandiose, digne de la grande âme des fondatrices, de leur complet don d'elles-mêmes à Dieu, digne de l'Église qui a rendu féconde cette sève généreuse qui monte toujours nouvelle

“ Comme en la Laurentie au cœur des grands érables...”

Un film révélateur, que vous avez eu l'amabilité d'insérer au programme du jour, mes révérendes mères, et qu'il nous tarde de voir se dérouler sur l'écran, nous offrira une palpitante démonstration de ces progrès merveilleux de l'institut depuis un siècle.

Magnifique développement devant lequel l'Église elle-même s'est complue d'admiration. En ces derniers mois surtout, elle a loué publiquement tout ce bien accompli “ A la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes ”, suivant la devise des fondateurs. Et, joignant l'acte aux paroles, elle a décoré de la médaille BENE MERENTI la Très Révérende Mère générale, et en elle, toutes ses filles. Toutes, en effet, ont bien mérité de l'Église. Cet avancé n'a rien de téméraire, si, malheureusement, la voix qui le prononce en ce moment est sans autorité.

L'avenir s'ouvre. Il est là, sous les yeux de la génération présente. Il réserve à la religieuse du Bon-Pasteur de nouveaux champs de conquête spirituelle, mais il prépare en même temps les instruments appropriés... la RELÈVE ! Il prépare, c'est-à-dire, la Providence prépare — et c'est le souhait fervent de l'A.P.S.H. — la Providence prépare à l'institut des Servantes du Cœur Immaculé de Marie, de nombreux siècles encore de prospérité spirituelle et temporelle, pour le bien et le bonheur des brebis égarées que poursuit le divin Pasteur, et pour la gloire de la sainte Église, dont le Bon-Pasteur de Québec est sûrement l'un des plus beaux fleurons !

Veillez donc, Très Révérende Mère générale, vénérées mères et bien chères sœurs de l'institut centenaire, agréer cet hommage respectueux et combien sincère, que j'ai le très grand honneur de formuler en ce jour, au nom de l'A.P.S.H. de Québec. Et qu'il me soit permis d'ajouter : au nom des sœurs de la charité de Québec, toujours si fières de leurs affinités avec le cher Bon-Pasteur !

STATISTIQUES

Janvier 1856

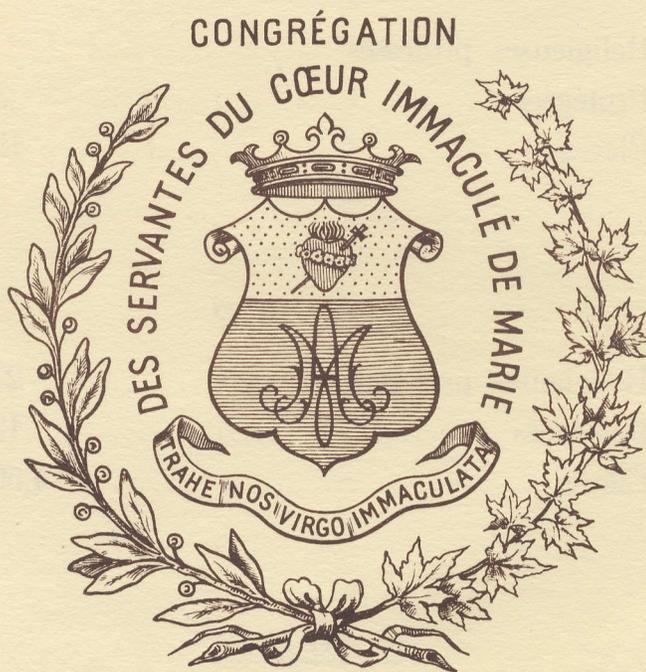
Religieuses professes.....:	7
Protégées.....:	31
Élèves.....:	150

Janvier 1900

Religieuses professes.....:	272
Protégées.....:	120
Élèves.....:	4,500

Janvier 1950

Religieuses professes.....:	1,283
Protégés.....:	2,396
Élèves.....:	16,805



Nihil obstat
2-VII-50
V. Germain, ptre

Imprimatur
10-VII-50
Geo. E. Grandbois, v. g.

RÉDACTION: *Soeur Sainte-Henriette, s.c.i.m.*
DESSIN: *Soeur Sainte-Alice-de-Dévis, s.c.i.m.*
PHOTOGRAPHIE: *Maurice Bâté*
IMPRESSION: *Tremblay & Dion Inc.*



